Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **260** sur **260**

Nombre de pages: **260**

Notice complète:

**Titre :** Le conservateur littéraire, 1819-1821. Tome II. Première partie... Paris, E. Droz, 1935 [11e-15e livraisons]

**Éditeur :** Librairie Hachette (Paris)

**Éditeur :** puis Droz (Paris)

**Date d'édition :** 1922-1938

**Contributeur :** Marsan, Jules (1867-1939). Éditeur scientifique

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** 4 vol. (XLVI-335, V-236, VIII-302, I-275 p.) ; 18 cm

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 260

**Description :** Collection : Société des textes français modernes

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9735221r](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9735221r)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, 8-Z-21719 (2)

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb33323242x>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 04/07/2016

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

LE

CONSERVATEUR

LITTÉRAIRE

1819-1821

EDITION CRITIQUE

PCHl.d:E PAU

JULES MARSAN

TOME I

DEUXIÈME PARTIE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE

HOUI.EVARI) SAINT-GURMAI.N, 7'J

KJ26

LE

CONSERVATEUR LITTÉRAIRE

1819-1821

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

LE

CONSERVATEUR

LITTÉRAIRE

1819-1821

ÉDITION CRITIQUE

PUBLIÉS PAR

JULES MARSAN

TOME I

DEUXIÈME PARTIE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTTr

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 7<)

1926

AVANT-PROPOS

Avec ces quatre livraisons se complète, en marsavril 1820, le premier volume du Conservateur littéraire. Les frères Hugo, Victor au premier plan, continuent à en assurer à peu près seuls la rédaction. Je signale particulièrement, dans la partie critique :

Un article sur Voltaire et Mme du Chatelet, où Victor Hugo s'efforce de concilier son admiration pour Voltaire et son horreur de la révolution, — article qui reparaîtra, fortement remanié, dans Littérature et Philosophie mêlées.

L'article sur la Marie Stuart de Lebrun et les réflexions générales sur l'art dramatique qui en sont l'essentiel.

Enfin, l'éloge enthousiaste des Méditations.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que le premier volume du Conservateur s'ouvre par deux études sur Lamennais et sur Chénier et s'achève par un article sur Lamartine; ajoutez, à la deuxième livraison, l'article sur W. Scott : durant cette période où se constitue le romantisme, parmi tant d'hésitations, ce sont les premières étapes.

J. M.

SEPTIÈME LIVRAISON

(MARS 1820.)

POÉSIE

ODE SUR LA MORT DE SON ALTESSE

ROYALE, CHARLES-FERDINAND D'AR-

TOIS, DUC DE BERRI, FILS DE FRANCE

Le Meurtre, d'une main violente, brise les liens les plus sacrés ; la Mort vient enlever le jeune homme florissant, et le Malheur s'approche comme un ennemi rusé au milieu des jours de fête. (SCHILLER.)

Modérons les transports d'une ivresse imprudente,

Le passage est bien court de la joie aux douleurs ;

La mort aime à poser sa main froide et pesante

Sur des fronts couronnés de fleurs.

Demain, souillés de cendre, humbles, courbant nos tôtes,

Le vain souvenir de nos fêtes

Sera pour nous presque un remords;

Nos jeux seront suivis des pompes sépulcrales ;

Car chez nous, insensés! l'hymne des Saturnales

Sert de prélude au chant des Morts.

Tirage à part, in-8", Paris, Boucher... 1820. — Odes et poésies diverses, 1822. Ode VI sous le titre La Mort du duc de Berry (A). — Édit. de 1829, Liv. I, ode VII (D). — Figure encore dans Berryana... de A. J. C. Saint-Prosper, Paris,

Lenormand, 1820, dans les Annales de la Littérature et des Arts (8 févr. 1823), dans le Réveil (i3 févr. 1823).

i A, D d'une ivresse insensée - 3 A, D main lourde et glacée — 9 A, D chez nous, malheureux

5

10

[241]

Fuis les banquets : fais trève à ton joyeux délire, Paris, triste cité ; détourne tes regards

Vers le cirque où l'on voit aux accords de la lyre

S'unir les prestiges des arts.

Chœurs, interrompez-vous : cessez, danses légères ;

Qu'on change en torches funéraires

Ces feux purs, ces brillants flambeaux ;

Dans cette enceinte, auprès d'une couche sanglante, J'entends un prêtre saint dont la voix murmurante

Dit la prière des tombeaux.

Sous ces lambris, frappés des éclats de la joie, Près d'un lit, où soupire un mourant étendu, D'une famille auguste, au désespoir en proie,

Je vois le cortège éperdu ;

C'est un père à genoux, c'est un frère en alarmes,

Une sœur qui n'a point de larmes

Pour calmer ses sombres douleurs,

Car ses affreux revers ont, dès son plus jeune âge, Dans ses yeux, enflammés d'un si mâle courage,

Tari la source de ses pleurs.

Sur l'échafaud, aux cris d'un sénat sanguinaire,

Sa mère est morte en reine et son père en héros ; Elle a vu dans les fers périr son jeune frère,

Et n'a pu trouver des bourreaux.

Et quand des rois ligués la main brisa ses chaînes,

Longtemps, sur des rives lointaines,

Elle a fui nos bords désolés ;

Elle a revu la France, après tant de misères,

Pour apprendre, en rentrant au palais de ses pères,

Que ses maux n'étaient pas comblés.

ii A sépare par un trait. En D: II. — 19 D la voix chancelante

i5

20

25

3o

35

40

[24:

Plus loin, c'est une épouse... Oh 1 qui peindra ses craintes Sa force, ses doux soins, son amour assidu?

Hélas l et qui dira ses lamentables plaintes,

Quand tout espoir sera perdu?

Quels étaient nos transports, ô vierge de Sicile,

Quand naguère, à ta main docile,

Berri joignit sa noble main !

Devais-tu donc, princesse, en touchant ce rivage,

Voir sitôt succéder le crêpe du Veuvage

Au chaste voile de l'Hymen?

Berri, quand nous vantions ta paisible conquête,

Nos chants ont réveillé le dragon endormi ; L'Anarchie en grondant a relevé sa tête,

Et l'enfer même en a frémi.

Elle a rugi; soudain, du milieu des ténèbres,

Clément poussa des cris funèbres,

Ravaillac agita ses fers ;

Et le monstre, étendant ses deux ailes livides,

Aux applaudissements des ombres régicides,

S'envola du fond des enfers.

Le démon, vers nos bords tournant son vol funeste, Voulut, brisant ces lis qu'il flétrit tant de fois,

Épuiser d'un seul coup le déplorable reste

D'un sang, trop fertile en bons rois.

Longtemps le monstre obscur qu'il arma pour son crime

Autour de l'auguste victime

Promena ses affreux loisirs ;

Enfin le ciel permet que son vœu s'accomplisse, Pleurons tous, car le crime a choisi pour complice

Le tumulte de nos plaisirs.

65 D le sbire obscur — 66 D Rêveur autour de la victime — 69 D car le meurtre a choisi

45

5o

55

60

65

70

[243]

Le fer brille... un cri part : guerriers, volez aux armes! C'en est fait : la princesse accourt en pâlissant,

Son bras soutient Berri qu'elle arrose de larmes

Et qui l'inonde de son sang.

Dressez un lit funèbre : est-il quelque espérance?

Hélas, un lugubre silence

A condamné son triste époux;

Assistez-le, Princesse, en ce moment horrible,

Les soins cruels de l'art le rendront plus terrible;

Les vôtres le rendront plus doux.

Monarque en cheveux blancs, hâte-toi, le temps presse, Un Bourbon va rentrer au sein de ses aïeux,

Viens, accours vers ce fils, l'espoir de ta vieillesse ;

Car ta main doit fermer ses yeux.

Il a béni sa fille, à son amour ravie;

Puis, des vanités de sa vie

Son cœur fait un noble abandon ;

Vivant, il pardonna ses maux à la patrie,

Et son dernier soupir, digne du Dieu qu'il prie,

Est encore un cri de pardon.

Mort sublime! ô regrets! vois sa grande âme, et pleure, Porte au ciel tes clameurs, ô peuple désolé;

Tu l'as trop peu connu, c'est à sa dernière heure

Que le héros s'est révélé.

Pour consoler la veuve apportez l'orpheline,

Donnez sa fille à Caroline,

La nature encore a ses droits ;

Mais, quand périt l'espoir d'une tige féconde,

Qui pourra consoler, dans sa terreur profonde,

La France, veuve de ses Rois?

72 D la duchesse accourt — 78 D Assistez-le, Madame —

87 A, D II proclame un noble

75

80

85 go

95

100

[244

A l'horrible récit, quels cris expiatoires

Vont pousser nos guerriers, fameux par leur valeur 1 L'Europe, qu'ébranlait le bruit de leurs victoires,

Va retentir de leur douleur.

Mais toi, que diras-tu, chère et noble Vendée?

Si longtemps de sang inondée,

Tes regrets seront superflus,

Et tu seras semblable à la mère accablée

Qui s'assied sur sa couche et pleure inconsolée,

Parce que son enfant n'est plus'.

Bientôt vers Saint-Denis, désertant nos murailles, Au bruit sourd des clairons, peuple, prêtres, soldats, Nous suivrons à pas lents le char des funérailles,

Entouré des chars des combats.

Hélas! jadis souillé par des mains téméraires, Saint-Denis où dormaient ses pères,

A vu déjà bien des forfaits;

Du moins, puisse, à l'abri des complots parricides, Sous ces murs profanés, parmi ces tombes vides,

Sa cendre reposer en paix !

D'Enghien s'étonnera, dans les célestes sphères, De voir sitôt l'ami, cher à ses jeunes ans,

A qui le vieux Condé, prêt à quitter nos terres,

Léguait ses devoirs bienfaisants1.

A l'aspect de Berri, leur dernière espérance,

Des Rois que révère la France,

Les ombres frémiront d'effroi ;

a 1. Et noluit consolari, quia non sunt (C. L.).

b 2. On sait que le prince de Condé recommandait en mourant à M" le duc de Berri, l'honorable indigence de ses vieux compagnons d'armes (C. L.).

121 Un intervalle en A. En D : III — b D On se rappelle que

105

110

1 15

120

125

[245]

Deux héros gémiront sur leurs races éteintes,

Et le vainqueur d'Ivry viendra mêler ses plaintes

Aux pleurs du vainqueur de Rocroy.

Ainsi, Bourbon, au bruit du forfait sanguinaire,

On te vit vers d'Artois accourir désolé,

Car tu savais les maux que cause au cœur d'un père

Un fils, avant l'âge immolé.

Mais bientôt, chancelant dans ta marche incertaine,

L'affreux souvenir de Vincenne

Vint s'offrir à tes sens glacés ;

Tu pâlis, et d'Artois, dans la douleur commune, Sembla presque oublier sa récente infortune,

Pour plaindre tes revers passés.

Et toi, veuve éplorée, au milieu de l'orage,

Attends des jours plus doux, espère un sort meilleur, Prends ta sœur pour modèle, et puisse ton courage

Être aussi grand que ton malheur !

Tu porteras comme elle une urne funéraire, Comme elle, au sein du sanctuaire,

Tu gémiras sur un cercueil;

L'hydre des factions, qui, par des morts célèbres,

A marqué pour ta sœur tant d'époques funèbres,

Te fait aussi ton jour de deuil.

Pourtant, ô frêle appui de la tige royale,

Si Dieu par ton secours signale son pouvoir,

Tu peux sauver la France, et de l'hydre infernale

Tromper encor l'affreux espoir.

Ainsi, quand le Dragon, auteur de tous les crimes,

Vouait d'avance aux noirs abîmes

i33 D que laisse au cœur — 148 D qui, sorti des ténèbres

— 151 D IV — i55 quand le Serpent, auteur

i3o

135

140

145 i5o

15b

[246]

L'homme, que son forfait perdit,

Le Seigneur abaissa sa farouche arrogance; Une femme apparut qui, faible et sans défense,

Brisa du pied son front maudit.

V.-M. Huco.

161 D donne la date : Février 1820

160

LITTÉRATURE FRANÇAISE

L'ORLÉANIDE

Poème national en vingt-huit chants, par M. LEBRUN

DE CHARMETTES.

(Premier article.)

S'il est dans les fastes d'aucun peuple un événement digne des chants de la Muse épique, c'est sans doute l'histoire de cette humble vierge, qui, fugitive à dix-sept ans du toit paternel, échange la houlette contre l'épée, apparaît dans les camps comme l'envoyée d'un Dieu protecteur, ranime le courage des Français sans espérance, et réveille au sein des voluptés le jeune monarque qui laissait échapper dans les danses et les festins le sceptre qu'il fallait conserver par les combats. Déjà

Orléans sauvé voit flotter dans ses murs l'étendard victorieux de Jeanne; bientôt, chassant devant elle les bataillons anglais, la jeune héroïne entre à Reims, et, sa bannière à la main, préside au sacre du Roi qui lui doit sa couronne. Mais le bûcher s'élève à Rouen; elle y monte et la martyre achève dignement, par le saint exemple de sa mort, le miracle de sa vie^héroïque.

Quels plus grands intérêts s'agitèrent jamais ?

L'existence ou la mort de toute une nation remise

?

10

15

20

[247]

à la décision du glaive (car Jeanne vaincue, il n'y avait plus de France); un Roi fugitif dans ses propres états, rétabli sur le trône de ses ancêtres; enfin l'humiliation et la défaite d'un peuple puissant, rival éternel de la patrie. Le merveilleux, machine essentielle d'une épopée, trouve ici naturellement sa place, car le merveilleux, c'est l'histoire même.

Plusieurs poètes ont déjà inutilement tenté de s'associer à la gloire de Jeanne d'Arc. Chapelain, dont les efforts sont à jamais ridiculisés par le législateur du Parnasse français, n'a pu racheter la faiblesse de son style par la sagesse de son plan et la noblesse de son sujet. De nos jours, la Jeanne d'Arc de M. Dumesnil n'a guère obtenu plus de succès, quoique cet ouvrage ne soit pas dépourvu de tout mérite. L'essai tragique de M. d'Avrigni, bien que supérieur à celui de M. Dumolard, ne laissera guère plus de souvenirs; mais nous pensons que M. Lebrun de Charmettes trouvera une concurrence redoutable dans le talent de M. Soumet, jeune poète qui, au milieu de nos discordes politiques, semble s'être réfugié dans le temple de la fondatrice des arts, pour y célébrer plus à loisir la libératrice de la patrie.

Nous ne parlons pas d'un autre poème fameux, dont Jeanne d'Arc n'a été que le prétexte. Cosmopolite par son génie, qui lui assurait un asile dans toute l'Europe civilisée, Voltaire ne sentit pas cette vénération religieuse que doit conserver un citoyen pour les admirations de son pays. Les saturnales de la régence, sans dépraver son cœur, avaient corrompu son esprit. Il lui fallait un cadre

25

30

35

40

45

50

[24 ':!

pour certaines idées; il le remplit à la gloire du poète, à la honte du Français. Mais aussi pour bien sentir tout ce qu'on doit à la patrie, il faut peut-être, comme nous, s'être vu à la veille de la perdre. Nous que les tourmentes révolutionnaires ont jetés çà et là dans cette Europe, si différente aujourd'hui de ce qu'elle fut jadis, nous sentons le besoin d'une patrie à nous, d'une patrie où nous ayons à la fois nos souvenirs et nos espérances, d'une patrie environnée de tout l'éclat que donnent la vertu et la gloire, et nous respectons avec enthousiasme les grands hommes qu'elle nous a légués.

L'Orléanide est un nouvel hommage rendu à la

mémoire de Jeanne d'Arc; cet ouvrage fait également honneur au citoyen et au poète. Ce n'est pas qu'il nous ait donné l'épopée que nous attendons encore; mais il est du moins plus digne que tous ceux qui l'ont précédé de l'héroïne de Vaucouleurs.

M. Lebrun de Charmettes possède plusieurs des qualités nécessaires aux poètes qui veulent entreprendre le travail hasardeux d'une épopée. Il est doué d'une imagination vive, d'une sensibilité vraie. Mais si l'on a reproché à Milton d'avoir gâté son beau poème par des discussions oiseuses, des descriptions inutiles, qui ne servaient qu'à faire briller l'érudition du poète aux dépens de son goût, le même reproche peut être justement adressé à M. Lebrun. Jaloux de prouver qu'il n'est étranger à aucune connaissance scientifique, il a saisi tous les prétextes d'étaler un luxe de science qui fatigue et rebute le lecteur. Aussi son poème sort-il

; 55

6,

65

70

75

80

85

[249}

de toutes les limites connues. C'est l'ouvrage le plus étendu qui ait été publié en vers dans notre langue. Vingt-huit chants de mille vers chaque ne sont pas propres à réveiller l'intérêt du public pour la littérature. Que M. Lebrun ne s'en prenne donc qu'à lui seul, si son poème n'a pas tout le succès qu'il eût obtenu sans doute, réduit à de justes proportions. S'il était facile en quelque sorte de produire vingt-huit mille vers médiocres, puisque ce travail ne demande que de la patience, il ne l'était pas d'en composer quelques milliers qui pussent se lire avec intérêt, puisque pour cela il faut du talent; et c'est ce qu'a fait M. Lebrun. 1 Son poème se lit souvent avec autant d'agrément qu'un bon roman. Les gens du monde sentiront tout le prix de cet éloge.

Différent en cela de nos naturalistes qui décrivent l'univers du haut de leurs donjons, et de nos voyageurs politiques qui font leur tour de France sans sortir de leur cabinet, M. Lebrun, comme l'illustre auteur des Martyrs, a parcouru tous les lieux qu'il voulait peindre, et c'est souvent à l'endroit même où se sont passés les événements que sa Muse les a chantés. Peintre fidèle du temps, il a conservé à ses héros leurs caractères,, et il n'a pas cherché à rhabiller à la moderne des hommes trop grands pour nos costumes mesquins. On le croirait souvent, à sa manière de raconter, un contemporain des guerriers qu'il célèbre, et cette fidélité historique n'a rendu son poème que plus original.

Ses caractères, tracés avec fermeté, brillent surtout par une grande variété; l'intrépide et modeste

go

95

100 io5

110

115

[25C I

Jeanne d'Arc, le brave Dunois, le loyal Charles VII, le sage Gaucourt, se font remarquer parmi les défenseurs de la France. Parmi ses ennemis, Suffolk, Salisbury, Glacidas, le sombre Talbot, se distinguent par leurs diverses manières de haïr. Le généreux Lancelot, chef des guerriers bourguignons, combat à regret cette France dont sa patrie doit faire un jour partie. Enfin dans cette foule de braves des deux nations rassemblés sous les murs d'Orléans, on n'en trouve aucun qui ne possède quelque qualité particulière ; un trait l'indique souvent, mais ce trait est toujours bien choisi et frappant.

Dans le sujet de Jeanne d'Arc, comme nous l'avons déjà 1 remarqué, le merveilleux était indispensable; nous allons examiner quelle forme a adoptée M. Lebrun.

Au prince des enfers qui soutient la cause d'Albion, parce qu'une prédiction ancienne a annoncé qu'un jour ce royaume doit séparer son église de

l'église de Rome, il a opposé Michaël, chef des milices célestes, protecteur de la France, que l'Éternel a toujours vue d'un œil de bonté, mais qu'il abandonne pendant quelque temps aux anges infernaux, pour punir l'orgueil de ses précédentes prospérités. Cette conception est louable : elle est non seulement raisonnable, mais encore susceptible de se prêter à tous les détails poétiques qu'exige le sujet. De plus, elle est toute chrétienne. M. Lebrun, par la manière originale dont il a décrit l'enfer, prouve que son imagination aurait suffi à remplir dignement cet heureux cadre. Nous avons donc lieu d'être surpris qu'à ces anges chré-

120

125

130 i35

140

145

150

[251J

tiens il ait cru nécessaire d'ajouter un système de merveilleux puisé dans les ouvrages de Gabalis.

Les Ondins, les Gnomes, les Sylphes jouent un rôle dans son poème; il a voulu imiter la mythologie ancienne par cette création d'intelligences qui remplissent tous les éléments. Mais cette alliance de fictions mythologiques avec les vérités chrétiennes déplaît et nuit plutôt au poème qu'elle ne l'embellit. Pour rendre sa" fable plus vraisemblable, il suppose que Dieu, touché par le repentir de quelques anges révoltés, a bien voulu leur épargner les tourments de l'enfer, mais qu'il les a réduits au rôle d'intelligences secondaires, tenant des anges, parce qu'ils sont esprits, et des hommes, parce qu'ils sont attachés à la terre.

La nymphe Loïre, déesse de la Loire, est la reine de ces 1 divinités fantastiques et protège les Français. Cette idée est ingénieuse, à la vérité; mais nous aurions préféré que M. Lebrun de Charmettes s'en fût tenu à la simplicité de sa première invention.

Nous nous proposons d'examiner plus tard le plan du poème et le style de l'auteur. En attendant, qu'il nous soit permis de montrer dans quelques citations le parti que M. Lebrun a tiré de ces conceptions fabuleuses dont nous avons critiqué l'idée, mais dont l'exécution décèle quelquefois un talent flexible et original.

La nymphe Loïre touche avec sa baguette les yeux du jeune Aymar, dont la vue pénétrante distingue alors, à travers la terre, les Gnomes préparant les métaux; à travers les flots, les Ondins, divinités des eaux; et enfin les habitants de l'air.

155

160

165

170

175

180

185

[252.:;

Un faible crépuscule éclairait l'horizon;

Les vents étaient rentrés dans leur sombre prison ; Prête à finir son cours, la lune, rassurée,

De ses plus doux rayons éclairait la contrée,

Et d'étoiles sans nombre, au loin roulant sans bruit, Guidait les bataillons dans les champs de la nuit.

Un innombrable essaim de sylphes, de sylphides, Dans les airs frémissants croisaient leurs vols rapides. Toujours quelque bienfait signalait leur retour;

Dans d'humides vapeurs se plongeant tour à tour, Les uns à pleine coupe y puisaient la rosée

Que leurs mains épanchaient sur la terre épuisée; D'autres fixaient des fleurs sur leurs appuis mouvants, Relevaient un arbuste abattu par les vents,

Ou d'un pinceau léger fardaient avec adresse

Mille fruits, de ces bords innocente richesse.

Une nouvelle vie animait à la fois

Et la terre et les eaux, et les prés et les bois.

Cette description est gracieuse; l'idée de fixer des fleurs sur leurs appuis mouvants appartient à Milton, qui nous montre Ève passant dans ces douces occupations les heures innocentes du paradis terrestre.

Dans le passage suivant, l'auteur a orné de détails vraiment poétiques ces vieilles croyances populaires encore répandues dans quelques-unes de nos provinces.

Dans ces riants vallons un hêtre, énorme, antique, Élève avec orgueil sa tige prophétique :

D'un vert feuillage ornés, ses immenses rameaux Jusqu'à terre, à l'entour, se courbent en berceaux,

Et forment loin du tronc une voûte d'ombrage Impénétrable au jour, apx autans, à l'orage.

190

195

200

205

2IO ï

215

!'

Y i

1253]

Là, dit-on, quand l'été, redoublant ses ardeurs, Desséchait dans les champs les plantes étouffées,

Se venaient autrefois plonger de jeunes fées;

Et de ses longs rameaux, de son feuillage épais,

Le vieux hêtre à l'entour versait l'ombre et la paix. Ce lieu leur plaît toujours, et jusques à l'aurore La nuit les voit souvent y converser encore.

Parfois, au son du luth, se tenant par la main,

Le front ceint de verveine ou paré de jasmin,

Elles dansent en cercle autour de l'arbre antique :

Le pâtre qui s'éveille entend leur chant magique ;

Et quand le jour renaît dans les cieux étoilés,

On reconnaît leurs pas sur les gazons foulés.

D'un don surnaturel la fontaine dotée,

Atteste leur puissance; et son onde enchantée D'un mortel affaibli dissipe les langueurs,

Et d'un sang embrasé tempère les ardeurs.

De bouquets odorants, pacifiques trophées,

Les enfants du hameau parent l'arbre des fées;

Ils enlacent des lis dans ses feuillages verts;

De roses, de muguets, ses rameaux sont couverts; Son tronc a disparu sous de fraîches guirlandes ;

L'un de l'autre à l'envi surpassant les offrandes, Chacun des prés voisins épuise les couleurs,

Et l'arbre entier se change en un temple de fleurs.

Pour contraster avec cette peinture des mystères du culte charmant des fées, nous citerons encore, comme énergique et empreinte d'une sombre originalité, la description suivante des sacrilèges du Sabbat. La scène se passe dans une forêt solitaire.

Là, dit-on, quand la nuit attriste la nature,

Des fantômes errants on entend le murmure,

220

225

230

235

240

245

250

[ 254 s

Des sanglots étouffés, de sourds gémissements, Des-aquilons fougueux les longs mugissements,

Le froissement des troncs agités par l'orage,

Des torrents écumeux l'impétueuse rage

A travers les rochers roulant avec fracas,

Les ormes déchirés, les chênes en éclats,

Abattus par les vents, renversés par la foudre ; Tandis que des sapins, dont la cime est en poudre, Les troncs debout encor, brûlant aux bords des eaux, De ce spectacle affreux sont les pâles flambeaux.

Là, dit-on, d'enchanteurs une troupe hideuse Se rassemble, à travers la forêt ténébreuse,

Le lendemain du jour triste et mystérieux,

Où le Christ expira pour nous rouvrir les cieux. ................... Souvent leur main impie au milieu des tombeaux D'un monstrueux hymen allume les flambeaux.

A la pâle lueur de leurs rayons funèbres,

L'homme en secret s'unit à l'ange des ténèbres,

Et la vierge farouche à l'incube infernal.

Le son rauque du cor a donné le signal; Dépouillant ses lambeaux, autour d'un bouc infâme, On court, on danse en cercle ; homme, enfant, fille, femme, Noirs démons de tout sexe, on se mêle; à ce bruit, La lune avec horreur et se voile et s'enfuit,

Et de forfaits sans noms la nuit épouvantée,

Couvre au loin le désert d'une ombre ensanglantée. Des rites criminels, d'exécrables serments,

D'atroces voluptés, d'impurs embrassements,

Sous les voiles affreux d'une couche sanglante, Joignent l'amant livide à sa féroce amante. ................... Autour d'eux rassemblés, les monstres des enfers Entonnent en dansant leurs barbares concerts. Bientôt, quittant le soir leurs retraites obscures,

Au bord des noirs torrents, des fontaines impures,

255

260

265

270

275

280

285

125si

Ces odieux époux unissant leurs fureurs,

Tantôt viendront dans l'ombre effrayer les pasteurs, Enlever ses enfants à la mère tremblante,

Se repaître à ses yeux de leur chair palpitante ; Tantôt de flots de grêle inonder les guéréts;

Tantôt souffler la flamme à travers les forêts;

Ou, sous de noirs rochers, dans un antre sauvage,

De sucs empoisonnés composer un breuvage, Égorger une vierge, et dans son chaste sein

Plonger d'un art cruel le regard assassin.

On voit que M. Lebrun de Charmettes est loin de manquer de talent, mais il a besoin des conseils d'une critique lumineuse et impartiale. En attendant, nous lui donnerons les nôtres, où il trouvera du moins ce dernier mérite de l'impartialité. 11 est aujourd'hui assez rare pour qu'on s'en glorifie.

A. [Abel Hugo.]

290

295

3oo

TROIS CHANTS DE L'ILIADE

Traduits en vers français, suivis de quelques fragments; par A. BIGNAN.

[Méya (3têXt'ov ;jLsyx xotxbv, un gros livre est souvent un grand mal, a dit un Grec de mauvaise humeur. Cet anathème, joint à la devise de notre fabuliste, a sans doute arrêté la muse du nouveau traducteur d'Homère, prête à descendre dans la lice sous l'appareil formidable d'un double in-octavo. Nous ne croyons pourtant pas que M. A. Bignan trouve beaucoup plus de lecteurs pour son Homère réduit au format ordinaire des almanachs et des chansonniers. Dans ce siècle ingrat, les chansonniers et les almanachs eux-mêmes se voient délaissés du public, et nous pensons que le Mathématicien'liégeois a sagement fait, lorsque, tremblant que les lumières n'eussent pénétré jusque dans les échopes et les cuisines où se trouvent ses lecteurs accoutumés, il a songé à relever l'intérêt de ses prophéties déjà un peu usées par quelques-unes de ces phrases libérales qui ne s'usent pas; mais, après avoir prévenu M. Bignan de l'indifférence presque générale dont son livre sera l'objet, il nous reste à le féliciter du mode de publication partielle

Dans Littérature et philosophie mêlées, deux fragments de cet article (37-56 et 241-247), complétés par un développement nouveau, deviennent une diatribe contre les traducteurs.

V. Hugo a conservé en outre une phrase du début (31-36).

5

10

15

20

[256]

qu'il a choisi pour donner aux gens de lettres un avant-goût de sa nouvelle traduction. Il y a de la candeur et de la bonne foi à présenter ainsi un échantillon du travail que l'on a commencé, et, sous ce rapport, l'exemple de M. Bignan mérite d'être suivi de tous les littérateurs qui ont d'épais volumes en portefeuille et de grosses réputations en espérance. Un extrait de leurs œuvres inédites suffirait pour mettre le public littéraire à même d'apprécier leur talent.] Les fils des dents du Dragon n'avaient pas besoin d'être entièrement sortis de la terre pour qu'on reconnût en eux des guerriers;'et lorsque vous aviez vu seulement les gantelets d'Erix, vous pouviez juger des forces de l'athlète.

Les grands poètes [a dit un écrivain éloquent] sont comme les grandes montagnes; ils ont beaucoup d'échos. Leurs chants sont répétés dans toutes les langues, parce que leurs' noms se trouvent dans toutes les bouches. Homère, [le fils aîné des Muses], a dû, plus que tout autre, à son immense célébrité le privilège ou le malheur d'une foule d'interprètes. Chez tous les peuples, d'impuissants copistes et d'insipides traducteurs ont défiguré ses immortels ouvrages. Et depuis cet Accius Labéon qui s'écriait :

31-36 Phrase conservée à l'état de fragment, précédée de ces mois : « Il y a dans la nouvelle génération née avec ce siècle des commencements de grands poètes. 1 Attendez quelques années encore. » (T. I, p. 143) — 35 juger les forces —

37-56 Conservé sous le titre : A un traducteur d'Homère

(T. I, p. 143) — 41 à son immense renommée — 44 défiguré ses poèmes. Et depuis Accius Labeo

25

30

35

40

45

Crudum manduces Priamum Priamique puellos

Mange tout crus Priam et ses enfants, jusqu'à ce brave contemporain de Marot qui faisait dire au chantre d'Achille :

Lors, face à face, on vit ces deux grands ducs

Piteusement sur la terre étendus,

depuis le siècle du grammairien Zoïle jusqu'à nos jours, nous croyons qu'il serait difficile de calculer le nombre des Pygmées qui ont tour à tour essayé de soulever la massue d'Hercule.

[Nous ne prétendons pas faire passer en revue à nos lecteurs l'interminable légion des commentateurs, imitateurs et traducteurs d'Homère. Nous ne chercherons pas à rire aux dépens de tant d'écrivains de tous les siècles; d'ailleurs le plus ridicule de ces auteurs éphémères ne se trouverait peut-être pas parmi les plus anciens. Autrefois il y avait des peines très graves portées contre les plagiaires; aussi cette sorte de littérateurs était-elle fort rare.

M. Bignan, qui succède à tant de défunts, n'est pas lui-même exempt (nous l'avouons avec regret) de cette déplorable manie qui pousse nos auteurs à s'enrichir des dépouilles de leurs devanciers, misérable défaut, qui annonce toujours l'impuissance. Et, en effet, où faut-il en être réduit pour emprunter à ses ennemis les armes avec lesquelles

54 jours, il est impossible de calculer — 57 et suiv. Toute la partie de l'article relative à Bignan est remplacée par un développement nouveau.

50

55

60

65

70

[257]

on osera ensuite les combattre? Lamotte avait substitué à l'admirable peinture des 'Prières ces deux vers :

On apaise les dieux, et par des sacrifices

De ces dieux irrités on fait des dieux propices.

M. Bignan altère le texte grec pour mettre dans la bouche de Calchas les vers de Lamotte :

Et qu'aux bords de Chrysa nos humbles sacrifices

De nos Dieux irrités fassent des Dieux propices.

Cet emprunt serait sans importance s'il était le seul; mais en comparant l'essai de M. Bignan avec plusieurs autres traductions de l' Iliade (et notamment avec celle de M. Aignan), nous avons remarqué des plagiats assez fréquents et assez mal déguisés, pour que nous croyions devoir prévenir ce jeune auteur contre un défaut dont la moindre conséquence est le ridicule. Il est juste de dire que ses emprunts portent principalement sur des vers isolés, sur des tournures de phrases, sur des hémistiches rapportés; M. Bignan n'a point eu l'audace de dérober à ses prédécesseurs des passages entiers; il est vrai que M. Bignan n'est pas de l'Institut.

Au reste, nous pensons que M. Bignan peut, avec du travail et de la persévérance, se passer du secours de ses rivaux. Sa versification est riche et brillante, et plusieurs passages de son livre promettent toute la flexibilité de talent nécessaire à un traducteur. Nous citerons, pour donner une

75

80

85 go

95

100

[ 2 W

idée de son style dans les sujets élevés, le morceau suivant. Jupiter vient de permettre aux Dieux de combattre pour ou contre les Troyens :

A ces mots, la Discorde, en son aveugle rage, Précipite les Dieux vers les champs du carnage. Mercure avec Junon, Neptune avec Pallas, Jusqu'aux vaisseaux des Grecs ont dirigé leurs pas; A leur suite Vulcain, d'une marche inégale,

Se traîne ; de ses yeux la colère s'exhale.

Mars, parmi les Troyens s'élançant le premier, Agite fièrement son superbe cimier;

Il voit d'un pas rapide accourir sur ses traces Vénus au doux langage, au souris plein de grâces; Diane aux traits d'argent, Phébus aux blonds cheveux(i), Et l'altière Latone et le Xanthe fougueux.

La Discorde se lève, et, de meurtres avide,

Verse dans tous les cœurs son poison homicide.

Au sommet des remparts, au rivage des mers, Pallas tonne, Pallas épouvante les airs.

Comme gémit au loin la tempête bruyante,

Tel Mars frappe les cieux de sa voix effrayante;

Et des murs d'Ilion aux bords du Simoïs,

L'écho répète, roule et prolonge ses cris.

Tandis que les guerriers entendent sur leurs têtes Et gronder les combats, et mugir les tempêtes, Dans les cieux enflammés un tonnerre lointain Éclate. Tout à coup, le trident à la main,

Neptune a déchiré les entrailles du monde.

Tout s'agite : la flotte en a frémi sur l'onde;

(i) Diane au carquois d'or, Phébus aux longs cheveux.

(M. Aignan.) C. L.

105

110

115

120

125

130

]259]

Des remparts d'Ilion le faîte est ébranlé;

Et dans ses fondements l'Ida même a tremblé (i).

Ce passage est bien supérieur au même morceau traduit par M. Aignan, quoique l'auteur ait jugé à propos de lui faire de légers emprunts. M. A. Bignan conserve le même avantage dans la peinture de Jupiter sur l'Ida; il rend avec grâce ce tableau charmant, où triomphe encore la muse héroïque et belliqueuse du vieil Homère. Jupiter vient de calmer les scrupules de Junon :

« Un voile, nous cachant aux regards indiscrets,

Va nous envelopper de ses replis secrets,

Et le soleil, dont l'oeil embrasse au loin le monde, N'en saura pénétrer l'obscurité profonde. »

Il dit, et sur son cœur Junon a palpité.

Un jeune et doux gazon, trône de volupté,

Les soulève, et déjà la terre a fait éclore

Le Lotos, embelli des larmes de l'aurore,

Et la molle Hyacinthe et le Safran doré.

Du voile protecteur l'heureux couple entouré S'endort, et la rosée, en perles cristallines,

Tombe légèrement sur leurs têtes divines.

Ainsi le roi des cieux se livre tour à tour

Aux douceurs de Morphée, aux douceurs de l'amour.

Épicure n'avait donc pas lu cette peinture voluptueuse, lorsqu'il se bouchait les oreilles au nom d'Homère P

(i) La flotte en a frémi, le Xanthe en est troublé;

Jusqu'en ses fondements le Gargare a tremblé.

(M. Aignan.) C. L.

135

140

145 i5o

155

[261i5

M. Bignan a traduit en vers, souvent nobles et brillants, les discours si admirés d'Ulysse, d'Achille et de Phœnix au IX" chant de l'Iliade. Nous mettrons sous les yeux du lecteur l'extrait suivant de la réponse d'Achille au roi d'Ithaque, porteur des offres du roi des rois à l'inflexible fils de Thétis :

Non, non, je ne veux plus aux conseils, aux combats, Faire entendre ma voix ou signaler mon bras;

Une fois abusé, je ne prétends plus l'être.

Au courroux des destins j'abandonne le traître;

Du bandeau de l'erreur le ciel couvrit ses yeux,

Et, comme ses présents, son nom m'est odieux. Dût-il, en ma faveur, redoublant ses largesses,

Pour moi seul d'Orchomène épuiser les richesses, Dût-il me prodiguer les trésors qu'en son sein Renferme cette Thèbe aux cent portes d'airain,

Dont chacune à la fois, lorsque la guerre tonne, Vomit avec leurs chars deux cents fils de Bellone, Rassemblât-il plus d'or, en ses présents divers,

Que l'œil ne peut compter de sable dans les mers,

Il n'assouvirait pas ma trop juste vengeance :

J'exige un châtiment égal à mon offense.

Thétis me l'a prédit : l'irrévocable sort

Peut ou précipiter ou retarder ma mort.

Sous Troie, à vos drapeaux si je reste fidèle,

Je péris, mais j'obtiens une gloire éternelle.

Si je revois Larisse, en un profond oubli

Mon nom, fameux déjà, retombe enseveli ;

Mais au sein du repos, la nature me laisse

L'espoir consolateur d'une longue vieillesse.

Je pars, imitez-moi

Mais vous, loin de mon camp précipitant vos pas,

160 i65

170

175

180 i85

19o

[261]

Annoncez mes refus aux chefs de nos soldats.

Que leur jeune valeur ou leur vieille sagesse

Défende, raffermisse et délivre la Grèce.

Ils pensaient me fléchir, mais ce cœur outragé Conserve son courroux tant qu'il n'est pas vengé.

Partez : vous connaissez les volontés d'Achille.

Si Phoenix y consent, ma tente est son asile ;

Qu'il goûte près de moi les charmes du sommeil. Demain, quand brillera l'Aurore au front vermeil,

Sur le vaste Océan ma flotte protectrice

Nous conduira tous deux jusqu'aux champs de Larisse : Qu'il parte, qu'il demeure, il a droit de choisir;

Je ne m'oppose point à son libre désir.

Nous ne dissimulerons pas à M. A. Bignan les défauts que nous a présentés l'Essai qu'il livre au public. L'un des plus essentiels est l'absence de cette simplicité majestueuse qui fait toute la pompe d'Homère. Le style de M. Bignan a rarement cette couleur antique, ces coupes pittoresques, ces tournures variées et facilés, qui seules peuvent nous rendre, avec quelque fidélité, les mâles beautés du plus magnifique des langages humains et les sublimes inspirations du prince des poètes. La phrase poétique de M. Bignan est élégante sans précision, et vive sans rapidité. Vous rencontrez dans son ouvrage une foule de vers rendus sonores par de vains cliquetis de mots ; mais vous y trouvez malaisément cette marche large et nombreuse sans laquelle il n'est point de véritable harmonie. Souvent, au milieu d'un morceau soutenu, un trait d'afféterie ou de néologisme, une bizarre alliance de mots, une de ces phrases emphatiques que l'on a nommées phrases à effet, viennent détruire toute

195

200

205

210

2t 5

220

225

illusion, et vous rappellent que vous ne lisez qu'un français des temps modernes. C'est Thétis qui dit à son fils :

Vole aux combats, Achille ! et revêts ta vaillance.

ou Homère à qui l'on fait crier en style de bulletins :

Les Grecs avec Achille ont reconquis leur gloire 1

L'armure divine tombe aux pieds d'Achille,

Ce formidable bruit, ce foudroyant éclat,

Ont frappé de terreur l'immobile soldat.

etc., etc. Espérons que M. Bignan, qui ne doit point se décourager, fera disparaître dans sa traduction complète de l'Iliade, ces faux ornements que réprouvent également le goût français et la gravité sévère de la muse grecque.] La simplicité d'Homère a, de tout temps, été l'écueil de ses nombreux traducteurs. me Dacier l'a changée en platitude; Lamotte Houdard en sécheresse. François Porto dit q u'il faudrait être un second Homère pour louer dignement le premier. Que faudrait-il donc être pour le traduire ?

V. [Victor Hugo]

241-247 Conclusion du même fragment (T. 1, p. 145) —

241 Mais Homère, Monsieur! Traduire Homère! Savez-vous bien que la seule simplicité — 242-243 l'écueil des traducteurs — 244 sécheresse; Bitaubé en fadaise. François —

246 Qui faudrait-il

230

J35

240

M 5

[262]

CORRESPONDANCE

A Messieurs les Rédacteurs du Conservateur littéraire.

(Deuxième lettre.)

Massevaux, 10 février 1820.

MESSIEURS,

J'ai vu avec surprise que vous aviez apporté à ma dernière lettre des changements, qu'il eût été au moins convenable d'avouer dans une petite note. Vous avez fait subir à mon orthographe des modifications qui ôtent à mon style toute son originalité; pourquoi, s'il vous plaît, m'astreindrais-je aux règles de la grammaire plus que la Fille d'Honneur, qui estl'ouvrage d'un académicien? Pourquoi n'aurais-je 1 pas une orthographe à moi, comme ce savant avocat, dont la toge sert d'appui à l'épée des braves, a une histoire à lui? Vous ne vous êtes pas aperçus, Messieurs, que la modestie avait seule dicté ma confession d'ignorance; je voulais, àprès ce début, effrayer le lecteur par mon érudition et vous avez justement supprimé les passages qui devaient me procurer ce plaisir. Qu'avez-vous fait des endroits où je trouvais, dans les lettres de Brutus à Cicéron, l'apologie de la loi du recrutement, et dans le mot de Caton, delendo Carthago, la nécessité du renvoi des Suisses, où je disais que la

5

10 i5

20

[262!

presse devait être libre chez nous comme à Rome et à Sparte, et que Cincinnatus ne s'était jamais astreint à tendre sa maison le jour de la Fête-Dieu ? Est-ce par perfidie ou par exiguité d'esprit que vous avez retranché de ma lettre ces choses neuves et intéressantes? Croyez-vous encore avoir fait merveille en élaguant tous ces mots magiques et sacramentels que j'y avais répandus avec tant de profusion, et pour lesquels il y a de l'écho en France. Ces mots-là, dit mon père, doivent se rencontrer aussi souvent dans les discours d'un libéral que le mot million dans les budgets d'un ministre. En un mot, Messieurs, vous m'avez mutilé à un tel point que j'en suis devenu méconnaissable, et presque ridicule, moi qui ai fait d'excellentes études, qui sais le français comme M. Dumoulin, l'histoire comme un professeur de Poitiers, et la géographie presque aussi bien qu'un ancien archevêque de Malines.

Ainsi donc, si je vous écris encore, c'estd'abord que je vous l'ai promis, et un libéral tient toujours ses promesses, comme l'a si bien prouvé M. David qui devait boire la coupe de Socrate avec M. Robespierre1; ensuite j'espère que les suppressions dont je me plains, quoique faites sans discernement, n'ont pas été dictées par un esprit anti -libéral; d'illustres rédacteurs de la Minerve ont prouvé, dit-on, que le libéralisme peut se concilier avec des fonctions de censure et même de police.

Pour reprendre mon récit au point où je l'en ai

x. Séance des Jacobins de la nuit du 8 au 9 thermidor

(C. L.).

25

30

35

40

45

Ï;

50

12641

laissé, vous saurez, Messieurs, que le soir du jour où je fis ma première incursion dans la bibliothèque de mon père, il réunissait ses amis en grand comité, pour entendre la lecture d'une lettre qui doit être envoyée aux journaux patriotes, et où le cabaretier du coin atteste que nos fabricants n'ont pas vendu une douzaine de mouchoirs, depuis qu'il est question de changer la seconde charte de l'état. La discussion était à peine ouverte sur cet important objet, que l'ami qui nous prête la Minerve, survient, haletant, furieux, l'œil enflammé ; les regards de Chaumette étaient moins terribles, a dit depuis mon père, lorsqu'il vint annoncer à la commune de Paris que trois factieux nocturnes avaient coupé l'arbre de liberté de la Villette. Vous n'avez pas oublié, Messieurs, que ce brave homme est parent de l'auteur célèbre qui s'est chargé dans la Minerve de la Mosaïque littéraire, partie dans laquelle il possède un vrai talent, ainsi que l'a prouvé sa nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, de la traduction d'Homère, par un M. de Rochefort. Notre ami donc, loin de s'asseoir comme on l'y invitait, demande la parole, et s'élance à deux genoux sur le grand fauteuil à bras retourné qui sert de tribune : « Citoyens représentants du bourg de Massevaux, et des dix-sept communes environnantes, dit-il, je vous dénonce un livre subversif des principes, attentatoire à notre repos, destructif de l'union et de l'oubli, injurieux, perfide, etc., etc. » Il s'agissait de l'Art politique, jugez de mon étonnement et de ma confusion. L'orateur l'ouvrit au quatrième chant, consacré au pouvoir absolu, et surprit d'abord tout le monde en annonçant que

55

60

65

70

75

80

l'auteur y peignait, non les siècles barbares de Louis XII ou de Henri IV, mais le règne humain et équitable de sa majesté l'empereur, quoiqu'il n'eût avoué cette intention sacrilège qu'à la fin de son ouvrage. L'orateur commença sa lecture, après avoir prévenu ses auditeurs contre les phrases mielleuses et hypocrites de l'ennemi qu'il allait démasquer :

Au vrai républicain ma muse s'intéresse,

De sa mâle vertu j'admire la souplesse.

Quand son intérêt parle, il est humble, soumis;

Les despotes n'ont pas de plus tendres amis.

Ici, le boucher constitutionnel rappela ironiquement, pour preuve, le temps où six cents patriotes indigents, dont il faisait partie, recevaient tous les soirs un petit écu sans autre condition que de défiler trois fois par jour devant la barre de la Convention, en demandant la mort du tyran.

Tantôt pour assurer l'honneur de sa Lucrèce,

Il voudrait des Tarquins anéantir l'espèce ;

Au nom seul de monarque il trépigne enragé,

Sous les fers odieux dont il se croit chargé.

Tout à coup, dépouillant cette vertu sauvage,

Il se plie avec grâce aux mœurs de l'esclavage ;

Sa vertu se marie aux crimes d'un tyran.

L'inflexible Brutus daigne être chambellan.

Le lecteur fit observer que ce vers renfermait une atroce imposture, et que son cousin, le rédacteur de la Minerve, n'avait pas été chambellan de l'empereur, mais seulement maître des cérémo-

85

90

95

100 io5

110

]265]

nies. Ainsi, ajouta-t-il, pour emprunter au traducteur de l'Iliade son énergique expression, la clef de la porte de l'empereur n'a point tourné sous ses doigtsjzsservis1. Il continua :

L'or, naguère si vil, l'apprivoise et le tente ;

Il tend à la fortune une main caressante,

Et des distinctions l'ennemi déclaré

Montre un sein orgueilleux de rubans chamarré.

A ces vers, l'assemblée entière se récria; on convint qu'il était des décorations honorables, et qu'on pouvait être fier d'avoir gagné la croix en arrêtant Georges, en haranguant le roi de Rome, ou en défendant son général contre des députés qui se sauvent par les fenêtres : la honte n'est attachée qu'aux ordres créés par des princes impopulaires ; et, d'ailleurs, M. Benjamin Constant a dit que le goût des distinctions peut se concilier avec la passion de l'égalité!.

Il serait trop long de vous détailler les incidents que chaque vers, pour ainsi dire, faisait naître. Je ne vous dirai pas de quel rire de pitié on accueillit le passage où l'on cherche à ridiculiser les citoyens qui votaient le consulat et l'empire sous la surveillance de la haute police, comme si la haute police gênait la liberté des votes! Je ne vous exprimerai pas l'indignation qui éclata à ces vers, où l'on insinue que l'empereur prit à d'autres conquérants l'idée de son Code civil :

I. Iliade, par M. Aignan, chant I" (C. L.).

2. Minerve, n\* 101 (G. L.).

Ils

120

125 i3o

135

140

[26 ;

Le despotisme est né sous un soleil brûlant :

Prenez pour professeurs Gengis et Tamerlan, Publicistes profonds que la terre usurpée

A vus portant un code au bout de leur épée.

Je ne vous peindrai point les clameurs qui s'élevèrent à ceux-ci :

Ayez des sénateurs tout prêts à reconnaître,

S'il le faut, pour confrère un cheval de leur maître. Ainsi Caligula, par des raisons d'état,

Avait d'un animal augmenté son sénat.

On décida qu'ils renfermaient la satire indirecte du Sénat-Conservateur; on trouva une insulte au malheur dans 1 le morceau suivant : il s'agit du pseudo-Napoléon de qui Trévoux conserve le souvenir, et dont Toulon borna les exploits :

L'empereur de Trévoux, malgré ses moeurs grossières, Souverain en sabots, enchantait les chaumières.

Pour aider son génie aux projets les plus grands,

De son peuple fidèle il empruntait six francs. Malheureux ce monarque, en sa marche inquiète, D'être tombé du trône, hélas! sur la sellette,

De voir tous ses honneurs à Toulon traversés,

Et ses sceptres divers par la rame éclipsés !

Un des assistants demanda si l'on ne pourrait pas proposer une souscription en faveur de ce brave galérien, comme on en avait ouvert pour tant d'autres.

Quand on en vint à cet endroit :

145 i5o

155

160 i65

[2671

Cherchez vos alliés et vos auxiliaires

Dans les rangs tout-puissants des rois à parts entières ; Pour régner avec grâce empruntez le savoir

De ces princes d'un jour ou monarques du soir. Apprenez à porter, vous carrant sur un trône,

Le fer et l'or massif d'une double couronne.

Des tyrans de la scène imitez les transports.

Régnez la tête haute et les pieds en dehors;

Et pour votre costume implorez à votre aide

Manlius ou Néron, Macbeth ou Nicomède.

Vous pourrez perdre alors, avec art façonné,

Cet air gauche et commun d'un bourgeois couronné.

On ne sut trop qu'en penser, et chacun se demandait : « Qu'en dis-tu ? »

Mais, Messieurs, où éclata l'explosion la plus violente-de l'indignation universelle, ce fut au passage qui montre l'empereur espérant faire encore accepter des titres et des honneurs féodaux aux chefs actuels:des indépendants, lorsqu'il reviendra 'de Sainte-Hélène : Les républicains

Pourront-ils de nouveau, rampants adulateurs,

Et de l'égalité par deux fois déserteurs,

Reprendre, sous le joug des lois impériales,

Les titres, empruntés de nos mœurs féodales ?

Mais sur l'esprit du siècle il (S. M. l'Empereur) fonde son espoir \*

L'intérêt y fait seul la règle du devoir.

Quel blasphème! combien de traits d'héroïsme et de désintéressement ne présentent pas nos annales républicaines! Ne vit-on pas des femmes déposer jusqu'à i5 francs en assignats sur l'autel de la liberté; des laboureurs faire hommage à la

1;0

175

180

185

190

195

200

[268

patrie de leur couteau de chasse ou de leur fusil de campagne ? Trois cents fiacres de Paris ne vinrent-ils pas à la barre, demandant, comme Brutus, la mort de cinq cents jeunes volontaires de mauvaise volonté, dont ils se disaient les pères, quoique ceux-ci appartinssent réellement à de pauvres campagnards qui ne se doutaient pas de cette fraude pieuse? Croit-on enfin que ce soit dans leur intérêt que MM. de la Minerve ont ouvert la souscription du Champ-d'Asile ? - Poursuivons :

Il compte humaniser des vertus trop divines,

Et par les majorats triomphant des doctrines,

Revoir à ses genoux, humiliés, vaincus,

Et le comte Scévole et le baron Gracchus.

Voilà de la calomnie : allez donc demander, par exemple, à M. Carnot s'il voudrait être comte ? Ces dénominations oligarchiques sont ce qu'un libéral méprise le plus. Mon père rappela à ce sujet l'éloquent discours d'un citoyen qui proposa à la Convention nationale de substituer les distinctions aristocratiques à la dégradation sociale et aux galères, et de marquer les scélérats d'un titre comme on les marque d'un fer chaud. Les ultra prétendent que ce projet fut mis à exécution sans être solennellement décrété : je vous prierai de me donner quelques renseignements là-dessus, vous qui êtes au foyer des lumières.

Enfin, Messieurs, le tumulte excité par le dernier vers du poème m'a empêché de l'entendre; je crois pourtant qu'il renferme ce cri gothique que M. Billaud-Varennes appelait si justement une vocifération féroce, et qu'un noble pair actuel vou-

205

210

215

220

225

230

[269]

lait punir si modérément de la peine de mort.

Après les premiers transports de fureur causés par cet abominable chant, si insultant pour la gloire nationale, on lacéra le livre et l'on s'occupa de l'auteur. Au milieu des qualifications peu honorables dont on l'accabla, je distinguai qu'il se nommait M. Berchoux; qu'il se croyait en droit de se plaindre, parce qu'il avait été persécuté; qu'il était aristocrate de profession, c'est-à-dire grand ennemi des lumières, et particulièrement des lanternes; qu'il croyait en Dieu (l'hypocrite !), et n'était pas chrétien à la manière de ce brave général des Cent jours qui finissait une harangue à ses troupes en les mettant sous la protection des Dieux. J'appris encore qu'il avait composé un autre poème sur l'utilité des dîners et les plaisirs de la table, qui faisait rire aujourd'hui aux dépens de nos ministres, poème où ce mauvais Français n'avait seulement pas rappelé les festins patrioti.ques du Champ-de-Mars, et ces repas dans le goût antique, où les représentants du peuple soupaient avec le bourreau.

Voilà, Messieurs, ce que j'ai recueilli sur l'auteur de ce poème, dont j'avais admiré les trois premiers chants avec tant de bonne foi. Quelqu'un ajoutait qu'il avait été familier de l'inquisition ; mais il ne paraît pas que cela soit vrai. C'est toujours un bien vilain homme ! Espérons que le temps n'est pas éloigné où, si quelqu'un refuse de marcher avec le siècle, on le mettra au pas, comme le disait et le faisait cet intègre M. Coffinhal.

Salut et fraternité,

Publicola PETISSOT. [Victor Hugo.]

235

240

245

250

255

260

MÉLANGES

LE CIMETIÈRE DE V\*"t

NOUVELLE

C'était pendant une nuit d'hiver : je suivais à cheval la route de V\*\*\*, l'horloge avait frappé douze coups; tout était muet dans la plaine; le pas mesuré de mon cheval sur une terre sèche et sonore augmentait encore la monotonie du silence qu'interrompait seulement, d'intervalle en intervalle, un aboiement lointain ou le cri d'un oiseau funèbre.

J'allais partir pour l'Allemagne, théâtre de la guerre. Des adieux sont bien pénibles, lorsqu'ils sont peut-être éternels ! Je pensais à ma famille dont je venais de me séparer, et mon inquiétude sur son avenir, si elle venait à me perdre, augmentait encore en songeant que, de tous les amis de mon enfance, deux seuls encore existaient : Eymeri,

i. Le fait qui forme le sujet de cette nouvelle est véritable.

Ce déplorable événement s'est passé il y a peu d'années, et c'est par respect pour des douleurs encore mal assoupies, et de trop récents souvenirs, que l'auteur a cru devoir taire et changer quelques noms dans un récit qui ne sera pas le moins lamentable épisode de l'histoire du dernier règne.

(C. L.).

5

10 i5

[270]

mutilé dans les combats, et que j'avais laissé le soir à M\*\*\*, et Ligier, dont je n'avais plus de nouvelles depuis qu'il avait quitté l'armée pour venir se marier dans la capitale.

Cependant un ouragan se préparait ; de gros nuages qui, poussés par un vent impétueux du nord, passaient avec rapidité devant la pâle lumière de la lune, la voilèrent bientôt tout à fait. L'obscurité était complète. D'épais tourbillons de feuilles mortes et de poussière s'élevaient en sifflant sur la route. Déjà je n'entendais plus d'autre bruit que le craquement des arbres brisés par la violence de la tempête. Une pluie froide, mêlée d'une grêle aiguë, me frappait au visage et retentissait sur mon casque. Je ne reconnaissais plus le chemin; incertain de celui qu'il fallait suivre, j'abandonnai la bride sur le cou de mon cheval, qui, guidé par un instinct naturel, marchait lentement et avec précaution sur la terre inondée et ruisselante.

- Bientôt son allure irrégulière m'avertit qu'il avait quitté la route; il marchait péniblement à travers les terres labourées ; une faible lumière brillait dans l'obscurité vers laquelle il paraissait se diriger; je le laissai faire; il s'arrêta, la lumière avait disparu. Ma voix l'anima, il reprit son pas. Après avoir marché quelque temps au hasard, il s'arrêta de nouveau; je le touche de l'éperon, il résiste et reste immobile, la tête haute et les oreilles dressées.

Alors la lumière reparut, et, à dix pas de moi, un spectacle, étrange et terrible, s'offrit à ma vue. Une lanterne sourde était posée à terre; plus loin, une fosse ouverte, un cadavre étendu, et auprès,

20

25

30

35

40

45

[27;

deux personnes accroupies qui semblaient épier un dernier soupir. Debout, appuyé sur une bêche, un homme à figure sinistre contemplait d'un œil impassible cette scène effrayante. Un mouvement d'horreur, dont je ne fus pas le maître, me fit porter la main sur la garde de mon sabre; mon manteau s'ouvrit, et ma cuirasse découverte réfléchit sans doute les pâles rayons de la lanterne, car l'homme, étonné, passa une main sur ses yeux comme pour dissiper une illusion ou mieux saisir l'impression vague d'un objet confondu dans les ténèbres. En ce moment, mon cheval, qui avait tout regardé avec une stupide attention, poussa un long hennissement. Effrayés à ce bruit, les deux compagnons du fossoyeur se relevèrent (je crus distinguer-deux femmes), la lanterne disparut, et tout s'évanouit comme une vision,

J'essayai vainement de faire franchir à mon cheval la muraille de terre qui l'avait arrêté ; je voulais poursuivre ceux que je croyais des assassins, mais il était trop fatigué. Je pris le parti de suivre le long du mur du côté où j'avais cru voir.'disparaître la lumière; après dix minutes de marche, je me trouvai sur la route à l'entrée d'un village; je reconnus V\*\*\*. Un maraîcher qui, en chantant, conduisait aux marchés de la capitale sa voiture chargée de légumes, m'indiqua la maison du maire. Je frappai, heureusement personne n'était encore couché; il célébrait les noces de sa fille, et le bruit de la musique arrivait jusqu'à moi. On ouvre. L'apparition soudaine d'un militaire, revêtu du casque et de la cuirasse, inspira une surprise mêlée d'effroi. Je demande à parler au maire. En atten-

5o

55

60

65

70

75

80

[272]

dant qu'on fût le prévenir, on me laissa seul dans une chambre voisine de la salle de bal. De là, j'entendais distinctement le son des instruments, la voix qui réglait les figures, le pas cadencé des danseurs, un murmure joyeux et confus, contraste bizarre pour t'homme qui, tout à l'heure encore, avait pour spectacle un cadavre, et pour fanfares le bruit de l'orage.

De temps !en temps, poussés par une curiosité naïve, de jeunes enfants entr'ouvraient la porte et considéraient ma parure guerrière et ma figure qu'ils ne connaissaient pas. Étranger au milieu de cette fête de famille, préoccupé d'idées lugubres, leur allégresse m'importunait et me faisait désirer impatiemment l'arrivée du maire. Il vint enfin; je lui racontai en peu de mots la scène dont j'avais été témoin, et, sans la croix qui brillait sur ma poitrine, peut-être n'aurait-il pas cru à la narration d'un fait déjà si peu vraisemblable, et que le désordre de mes idées rendait plus incohérente encore. Cependant, à sa voix, des domestiques se rassemblèrent; des jeunes gens, encore rayonnants de joie, se joignirent à nous, et nous suivîmes en silence la trace encore récente de mes pas.

Arrivés au petit mur qui avait arrêté mon cheval, le maire me dit que c'était la muraille du cimetière, et, par son ordre, deux valets, munis de torches allumées, passèrent de l'autre côté pour m'aider à reconnaître la place.

Bientôt nous rencontrons la fosse encore ouverte : la bêche avait été jetée à terre, mais le corps n'y était plus; des pas d'hommes empreints sur la terre conduisirent nos recherches vers une partie

85

90

95

100 io5

110

[21:;

de la muraille où se retrouva une échelle de corde ; des traces de chevaux et des roues d'une voiture indiquèrent qu'ils avaient déjà pris la fuite et regagné la route ordinaire. Ces traces, l'échelle, la bêche, prouvèrent au maire la réalité de ce que j'avais raconté. Nous revînmes chez lui, où il prit acte de ma déclaration. Il voulait me retenir le reste de la nuit; mais je refusai son offre hospitalière, et je continuai ma route, laissant les heureux convives se livrer à la joie avec toute l'insouciance qui caractérise la plupart des Français.

L'orage avait cessé, mais le ciel était couvert de nuages. La pâle lueur des réverbères éclairait seule la route. Tristement je marchais vers la ville, pensant toujours à ce malheureux égorgé sans doute par la haine ou par la cupidité. Quelque chose dont je ne pouvais me rendre compte me faisait prendre un singulier intérêt à son sort. Il me semblait qu'en le frappant, on avait frappé quelqu'un qui m'était cher, et je repassais dans ma mémoire, avec une vague anxiété, toutes les circonstances de l'affreux tableau dont j'avais été le muet spectateur. Les femmes augmentaient dans mes idées le mystère dont ce crime horrible était enveloppé, et détruisaient toutes mes conjectures.

Déjà le jour était prêt à paraître ; à la lueur rougeâtre d'un réverbère quelque chose brilla à terre à ma vue. Je descends machinalement de cheval, et je ramasse un médaillon fermé, entouré d'une chaîne d'or. Une curiosité inquiète m'agite. Je cherche avec impatience le secret qui 1 le tenait fermé; enfin je frappe la boite avec violence sur le pommeau de ma selle, le couvercle se sou-

i5

20

25

3o

35

40

45

[274]

lève brusquement, et je vois deux portraits, un homme et une femme.

La femme était charmante, mais l'homme attira soudain mes regards. Je crois reconnaître un uniforme d'état-major. Ma main tremblait, mes yeux étaient troublés, je distinguais à peine : c'était Ligier!...

(La suite à l'une des prochaines livraisons.)

J. [Abel Hugo.]

150

REVUE LITTÉRAIRE

CHARLES DE FRANCE, DUC DE BERRI

OU SA VIE ET SA MORT

Par M\*\*\* ancien officier d'artillerie, avec cette épigraphe :

Les pleurs sur son cercueil tombent comme la pluie, La douleur les répand ; mais l'espoir les essuie.

(SEGRAIS).

[Cet exposé, tronqué, inexact et mal écrit de la vie et des derniers moments du prince magnanime que nous pleurons, n'a d'autre titre à l'indulgence des lecteurs que la précipitation avec laquelle il a

Conservé dans Littérature et philosophie mêlées, 1.1, p. 67, sans titre, sous la date de mars 1820. — Une note avertit le lecteur que Victor Hugo a cru devoir « réimprimer textuellement » tout cet article : « ... Dans le morceau qu'on va lire, la douleur va jusqu'à la rage, l'éloge jusqu'à l'apothéose, l'exagération, dans tous les sens jusqu'à la folie. Tel était, en 1820, l'état de l'esprit d'un jeune jacobite de dix-sept ans, bien désintéressé, certes, et bien convaincu. Leçon, nous le répétons, pour tous les fanatismes politiques... » — Le début a été modifié.

i-5 M. le duc de Berry vient d'être assassiné. Il y a six ser maines à peine. La pierre de Saint-Denis n'est pas encore rescellée, et voici déjà que les oraisons funèbres et les apologies pleuvent sur cette tombe. Le tout tronqué, incorrect,. mal pensé, mal écrit; des adulations plates ou sonores; pas de conviction, pas d'accent, pas de vrai regret. Le sujet était beau cependant. Quand donc interdira-t-on les grands sujets. aux petits talents? Il y avait

dû être rédigé.] Il y avait, dans les temples de l'antiquité, certains vases sacrés qui ne pouvaient être portés par des mains profanes ; [il est, parmi les grandes scènes de l'histoire, tels tableaux qui ne doivent pas être touchés par des pinceaux vulgaires.]

Et en effet, où nos plumes les plus éloquentes iraient-elles chercher un sujet plus vaste et plus fécond que cette vie pieuse et guerrière qui embrasse tant de déplorables événements, que cette mort héroïque et chrétienne qui entraîne tant de fatales conséquences? Un noble triomphe est réservé au grand écrivain qui nous retracera et la trop 1 courte carrière et le caractère chevaleresque de celui qui sera peut-être le dernier descendant de Louis XIV. Ce prince, repoussé, dès l'adolescence, du sol de la patrie, fit avant l'âge le rude apprentissage du casque et de l'épée; les premières et longtemps les seules prérogatives qu'il dut à son rang auguste furent l'exil et la proscription. Passant d'un palais dans un camp, tantôt accueilli sous les tentes de l'Autriche, tantôt errant sur les flottes de l'Angleterre, il fut, durant bien des années, avec toute son illustre famille, un éclatant exemple de l'inconstance de la fortune et de l'ingratitude des hommes. Longtemps, mêlé à des chefs étrangers, il eut à combattre des soldats qui étaient nés pour servir sous lui; mais du moins sa constance et sa bravoure ne démentirent jamais le sang et le nom de ses aïeux : il fut le digne élève

11-13 Et en effet quoi de plus vaste pour le poète et de plus fécond que

5

10 i5

20

25

30

[2'

de l'héritier des Condés, exilé comme lui, le digne capitaine de la vieille troupe des gentilshommes proscrits avec leurs Rois. Dans ces temps de guerres, le pain des soldats valait à ses yeux les festins des princes, et à défaut de couche royale, il savait conquérir le jour le canon sur lequel il devait reposer la nuit. Revenu enfin parmi les peuples que gouvernaient ses pères, il n'était pas réservé à jouir paisiblement de ce bonheur qu'une auguste union semblait devoir rendre durable pour lui et éternel pour notre postérité. Hélas! après quatre ans d'une vie simple et bienfaisante, le plus jeune des derniers Bourbons, entouré de l'amour et des espérances de la nation, est tombé sous le poignard d'un Français, poignard que n'a pu rencontrer sur son passage, durant les onze années de son ombrageuse tyrannie, un Corse, gardé par un Mameluck.

Ce loyal enfant du Béarnais, destiné sans doute à commander notre brave et fidèle armée, promis peut-être aux héroïques plaines de la Vendée, est mort à la fleur et dans la force de l'âge, sans avoir même eu la consolation d'expirer comme Epaminondas, étendu sur son bouclier.

Et quand l'historien d'une si noble vie aura rappelé le dernier pardon et les derniers adieux, il sera de son devoir de remonter, ou plutôt de descendre aux causes et aux auteurs de cet abominable forfait. Qu'il écoute alors, pour dévoiler des trames ténébreuses, qu'il écoute la France désespérée; elle criera, comme l'impératrice romaine :

37 avec leurs rois

35

40

45

5o

55

60

65

[276]

Je reconnais les coups. Nous ne nous livrerons pas ici à une discussion qui outrepasserait les bornes et le genre de ce recueil; mais nous pensons qu'il est des questions graves et importantes que doit résoudre l'historien du duc de Berri assassiné, au sujet du misérable auteur de cet attentat. Louvel est-il un fanatique? De quelle espèce est son fanatisme? Appartient-il à la classe des assassins exaltés et désintéressés comme les Sand, les Ravaillac et les Clément? N'est-il pas plutôt de ces gens à qui l'on paie leur fanatisme, en ajoutant à la récompense convenue des assurances de protection et de salut?... Nous nous arrêtons à ces mots. On n'a plus le droit aujourd'hui de s'étonner des choses les plus inouïes. Nous voyons d'exécrables scélérats étaler aux yeux de l'Europe leur impunité, plus monstrueuse peut-être que leurs crimes, et leur audace plus effrayante encore que leur impunité.

Il faudra de plus que, pour remplir entièrement son objet, celui de nos écrivains célèbres qui écrira l'histoire de Msr le duc de Berri se charge, [après s'être acquitté de cette noble tâche,] d'un autre devoir, humiliant sans doute, mais néanmoins indispensable. Je veux dire qu il aura à défendre l'héroïque mémoire du Prince contre les insinuations perfides et les calomnies atroces dont la faction, ennemie des trônes légitimes, s'efforce déjà de la noircir. En d'autres temps, un pareil soin eût été injurieux pour l'auguste défunt, dont la bonté, la

67-68 qui outrepasserait nos forces ; mais — 87 de M. le duc de Berry — 95 pour le royal défunt

70

75

80

85 go

95

bravoure et la franchise ne sont comparables qu'à celles du Grand Henri. Mais aujourd'hui, tandis qu'une faction régicide encense les plus abolminables idoles, ne sommes-nous pas forcés, chaque jour, nous autres les vrais libéraux et les vrais royalistes, de défendre contre ses impudentes déclamations les plus nobles gloires, les réputations les plus pures, les plus irréprochables renommées? N'avons-nous pas, chaque jour, à venger de nouvelles insultes, les Pichegru ou les Cathelineau, les Moreau ou les Larochejacquelein ? Et à chaque nouvelle attaque portée à ces hommes illustres, nous recommençons notre pénible plaidoyer, sans même espérer qu'une voix, pleine d'une indignation généreuse, nous interrompra en criant comme cet homme de l'ancienne Grèce : Qui donc ose outrager A Icide ?

V. [Victor Hugo]

ORAISON FUNÈBRE

DE S. A. R. Mgr LE DUC DE BERRI

FILS DE FRANCE

Assassiné le 13 février 1820, dédiée à MM. les Députés des départements ; par un jeune séminariste, avec cette épigraphe : Madame se meurt! Madame est morte! A Paris, chez

Plancher, libraire.

Pour donner une idée du style et des opinions du jeune séminariste, nous allons citer quelques lignes de son Oraison funèbre :

97 qu'aux vertus du grand —[97 aujourd'hui qu'une

100

105 no

[277]

« Sans entrer dans aucun détail politique, j'ose croire que le temps vous prouvera que cet homme (l'affreux Louvel) ne tient à aucun parti... Non, je ne peux me persuader que, dans un siècle éclairé, les opinions soient aussi exagérées, aussi fanatiques, aussi ignoran tes pour se servir d'un assassin ! Les deux partis ne trouvent-ils pas un garant dans le Roi? Ceux qui ont été victimes de la révolution sont soutenus par sa libéralité; ceux, au contraire, qui en ont fait l'odieux sont oubliés par sa clémence. Le parti le plus nombreux qui a adopté de nouvelles idées, de nouveaux principes qu'approuve la raison, sont admis à soutenir les intérêts de l'état, etc., etc. »

Nous n'avons souligné dans ce paragraphe, textuellement extrait, que les fautes contre la grammaire. Il renferme d'autres fautes bien plus graves contre le bon sens et la bonne foi, dont nos lecteurs sauront faire justice. L'auteur, qui ne voit dans Louis XVI qu'un roi philosophe, lequel, après avoir protégé la liberté des Américains, brisa les derniers liens de la féodalité qui pesait sur son peuple, prouve, par une admirable prosopopée entre Louvel et Dieu, qu'il amène là tout exprès pour justifier la faction, que le crime du i3 février est un crime isolé, commis par un fanatique de vices, crime qui semblait n appartenir qu'aux siècles d'ignorance, et non à un siècle éclairé par une bienfaisante philosophie, crime enfin que l'on n avait pas droit d'attendre de l'urbanité française. L'auteur n'oublie pas, dans ce beau morceau, de faire adroitement allusion à ces bruits infâmes que l'on répandit sur les motifs personnels qui poussèrent l'assassin

5

10 i5

20

25

30

35

mi

au crime. — Jusques à quand continuera-t-on d'insulter à la désolation publique ?

C'est bien en vain que le jeune séminariste, qui ne témoigne extérieurement son affliction que par un luxe typographique de points de toute espèce, nous criera que l'ange des pressentiments sinistres fait vaciller dans les nues le tocsin des immortelles douleurs; c'est en vain qu'il étalera une douleur incommensurable ; nous ne serons étonnés que d'une seule chose, c'est qu'il ait dédié sa prétendue oraison funèbre à MAI. les députés des départements, et non aux citoyens représentants du peuple.

M. [Victor Hugo]

Nous pensons qu'il est juste d'accorder une mention particulière à la nouvelle édition de Regnard, 5 vol. in-8°, que publie en ce moment M. E. A. Lequien, libraire, rue Saint-Jacques, n\* 41. — Déjà le prix modique de son édition de Montesquieu, en 8 vol. in-8% lui a mérité la reconnaissance des littérateurs. Ce libraire acquiert un nouveau titre à la protection des amis des lettres, par cette nouvelle édition, qui ne coûtera aux souscripteurs que 4 francs le volume, papier fin, caractère de P. Didot, c'est-à-dire un tiers de moins que toutes les éditions publiées jusqu'à ce jour.

\*\*\* Est-ce politique ? Est-ce littéraire ? nous l'ignorons. Le fait est que depuis un mois de larges affichesi en lettres majuscules, annoncent au

40

45

5o

55

6o

[279]

public un nouvel ouvrage de M. Lucien Buonaparte, prince de Canino, la Cirneïde, poème épique.

La nouvelle célébrité qu'on paraît vouloir donner à ce poème, imprimé vers le milieu de l'année dernière, nous forcera sans doute, malgré nous et malheureusement pour l'auteur, d'en entretenir le public.

Trois journaux, le Camp volant, le Fanal et le Courrier des spectacles exploitaient déjà quotidiennement la littérature dramatique; une quatrième feuille consacrée au même objet vient de paraître. Les rédacteurs du Messager des théâtres. sont parvenus à se soustraire à l'influence fatale de l'esprit de parti et aux petites animosités des coteries, et l'on peut assurer que, dans leur feuille la même justice sera rendue à tous les auteurs dramatiques, libéraux ou royalistes. Ce miracle (car c'en est presqu'un aujourd'hui) deviendra plus facile à croire, lorsqu'on saura que le Messager des théâtres se borne à la simple annonce du titre des pièces, du nom des auteurs et des acteurs avec l'indication des rôles qu'ils remplissent, indications nécessaires aux étrangers, et parfois agréables aux

Parisiens.

Plusieurs personnes, dont le suffrage est un encouragement bien flatteur pour le Conservateur littéraire, nous adressent de bien fréquentes ques-

i. On s'abonne rue des Bons-Enfants, n\* 34. — Le prix de l'abonnement est de 2 francs par mois (C. L.).

65

70

75

80

85

90

[2.

tions relatives aux noms des auteurs de ce Recueil, dont elles paraissent désirer connaître les rédacteurs. Nous regrettons de ne pouvoir satisfaire cette curiosité, dont nous savons pourtant apprécier les honorables motifs. Les rédacteurs du Conservateur littéraire, s'étant fait une loi de l'impartialité la plus rigoureuse, ont senti qu'il était nécessaire de garder l'anonyme pour éviter, non les menaces, mais les politesses toujours un peu intéressées de MM. les auteurs. De cette manière, sans abjurer leurs opinions politiques et personnelles, ils espèrent se dégager plus aisément, dans l'appréciation des ouvrages soumis à leur critique, de toute influence de parti et de toute opinion de coterie. Les rédacteurs du Conservateur littéraire n'ont point songé à mettre dans leur Prospectus l'éloge mérité ou non des rédacteurs du Conservateur littéraire; ils aiment à croire que d'autres écrivains l'auraient pu faire sans danger, mais pour eux ils auraient trop craint d'être démentis par le public. Voués à la défense de la littérature, ils seraient heureux de réussir dans leur entreprise, et ne le seront pas moins de voir leur tâche mieux remplie par d'autres.

D'ailleurs, ils se déclarent tous responsables des articles insérés dans leur Recueil, et leur solidarité présente la garantie qu'il est juste d'assurer à ceux de MM. les gens de lettres qui pourraient trouver leurs critiques trop sévères.

LES RÉDACTEURS DU Conservateur littéraire.

95

100

105

110

115

120

HUITIÈME LIVRAISON

(MARS 1820).

POÉSIE

LES DERNIERS BARDES 1

POÈME OSSIANlQUE

Cyprès, arbres des morts, qui courbe ainsi vos têtes?

Sont-ce les anges des tempêtes?

Sont-ce les noirs vautours, cachés dans vos rameaux?

Ou, fidèles encore à vos feuillages sombres,

i. Édouard, roi d'Angleterre, ne put pénétrer en Écosse qu'après avoir taillé en pièces tous les guerriers calédoniens. Les Bardes, après leur mort, se réunirent sur des rochers (que l'auteur suppose être ceux de Tremnor, aïeul de Fingal, père des Vents, des Tourbillons, etc.), et là ils maudirent so-

Recueil des jeux floraux de 1819, sous le titre : Les derniers Bardes, poème qui a concouru pour le prix. Avec cet épigraphe : « ...Sur les rochers du Nord, Debout, la harpe en main, il sourit à la mort. Ch. » Texte analogue à celui du Conservateur, sauf quelques variantes et des omissions (./. F.) — Odes et poésies diverses de 1822, sous le titre : Les derniers Bardes, poème. Épigraphe : « Il dit : Arrive, tue, détruis, ravage puisque tu as vaincu ceux qui avaient vaincu (Romances espagnoles). » (A) — Victor Hugo raconté. Titre et épigraphe de 1822 (R).

2 A, R les esprits des tempêtes — 4 A, R à vos bocages sombres

c R Les Bardes alors se réunirent — e R des Vents et des

Tourbillons.

a c

[281]

Les ehfants d'Ossian viennent-ils sous vos ombres

Chercher leurs antiques tombeaux?

0 monts, est-ce un torrent dont le bruit m'épouvante? N'entends-je pas plutôt la voix mâle et tonnante Des spectres, égarés sur vos fronts chevelus?

Harpe, qui fait frémir ta corde murmurante ?

Est-ce le vent du Nord? Est-ce quelque ombre errante

Des vieux Bardes qui ne sont plus?

[Non, les Bardes n'ont pu descendre

Dans ce fleuve des ans, qui roule l'avenir ;

Si leur cythare en deuil se tait avec leur cendre, Interrogeons ces lieux, pleins de leur souvenir.

Le pâtre, gardien de leur gloire,

De leurs chants révérés conservant la mémoire,

Les répète aux rochers déserts;

Et l'écho lointain des montagnes

A l'étranger, perdu dans ces campagnes,

Redit leur sort et leurs concerts.]

Vous ne reviendrez plus, beaux jours, siècles prospères ! Le pâtre, heureux de vivre où vécurent ses pères,

Ne traînait pas encor des jours voués au deuil ; Fingal léguait son sceptre à sa race guerrière,

Et l'on voyait un trône où l'on voit un cercueil. Écossais, tes rochers te servaient de barrière ;

lennellement l'armée et le roi à leur passage, puis se précipitèrent dans l'abîme où défilaient les bataillons anglais.

[Fait historique suivant les uns, fable suivant les autres, mais la poésie, comme la peinture, a droit de s'emparer de tout sujet douteux]. (C. L.)

8 A, R plutôt dans la nuit décevante — 9 A, R Les spectres s'appeler sur vos — 13-22 Vers supprimés en A et R

g A, R l'abîme où marchaient — h-j Supprimé en A et en R.

5

10 i5

20

25

f g h i 3

r1 [282J:i

L'étranger méprisait, sans en franchir le seuil,

Ton indigence héréditaire ;

Mais la Liberté pauvre et fière

Sur ces rocs dédaignés siégeait avec orgueil.

Soudain de sinistres présages, Sombres précurseurs des revers, Troublent ces paisibles rivages. Descendu des cieux entr'ouverts, Fingal erre au sein des nuages;

Sa lance est un faisceau d'éclairs,

Son char roule sur les orages.

L'aigle au loin le voit dans les airs1

Et quittant ses rochers sauvages,

S'enfuit vers la rive des mers.

Oubliant ta route étoilée,

0 lune, alors pâle et voilée,

Tu cachas ton front dans les flots;

Et dans ce Morven si célèbre,

D'Ossian la harpe funèbre

Annonçait la mort des héros\*.

Voix funestes du sort, jusqu'alors inconnues, Que n'avez-vous en vain proclamé son courroux! Mais quand son souffle immense a rassemblé les nues,

L'ouragan retient-il ses coups?

Le fracas des chars des batailles

Fait soudain du Lomon trembler les vieux frimas ;

i. Les Calédoniens croyaient que les aigles et les dogues avaient le don de voir les fantômes. (C. L.)

2. Quand un héros mourait ou devait mourir, la harpe gémissait d'elle-même. (C. L.)

32 A, R dédaignés régnait avec - 41 J. F., A. ses roches sauvages — 46-48 A, R Et Morven, au sein des ténèbres, Entendit des harpes funèbres Annoncer la mort — 49 J. F. Lois funestes

3o

35

40

45

5o

[2831

Avide de nouveaux climats,

Édouard, de Stirling menaçant les murailles,

Apporte aux héros les combats.

[Les héros ont saisi leur lance,

Ils ont volé vers cette armée immense

Que le Sud vomit de ses flancs;

Mais l'affreux torrent du ravage,

Entraînant dans son cours l'opprobre et l'esclavage,

A passé sur leurs corps sanglants.]

« Écosse, hélas 1 frémis : tes enfants invincibles » Sur tes monts envahis ont rencontré la mort ;

» Les restes mutilés de ces guerriers terribles

» Roulent dans les fanges du Nord.

» Pourquoi ce farouche silence,

» Bardes? ils ne sont plus : il n'est plus de vengeance,

» Mais l'heure des chants a sonné1.

» Ouvrez à ces héros le palais des nuages,

» Bardes, laisserez-vous se perdre dans les âges d Leur souvenir abandonné? »

Sourds à ces clameurs téméraires,

Les Bardes, épars dans les bois,

Laissaient aux vieux lambris des rois

Pendre leurs harpes funéraires.

Sur les rocs de Tremnor affrontant les hivers,

Ils pleuraient les héros, sans chanter leur vaillance ;

i. [Tous les guerriers étaient chantés par les Bardes après leur mort, autrement leur nom restait sans gloire, et leurs ombres erraient parmi les brouillards du Légo, jusqu'à ce qu'on leur eût payé ce dernier tributj. (C. L.)

58-63 Supprimés en A et R — 60 J. F. Que le sud en fureur a vomi — 61 J. F. Mais le noir torrent — 62 J. F. dans son cours la mort et — 64 A, R Écosse, tes guerriers si longtemps invincibles - 66 A, R mutilés de ces vaincus terribles

a-d Note supprimée en A et R.

55

60

65

70

75 a

Et comme on voit, quand l'orage s'avance,

Un calme menaçant précéder les éclairs,

Ils se taisaient : mais leur silence

Était plus beau que leurs concerts.

[Cependant s'avançaient les phalanges lointaines ;

La terreur devançait leurs pas :

Les peuples sans défense accouraient vers les plaines ;

Et les vieux chefs, brisant leur armes vaines,

Foulant aux pieds ces dards, trop pesants pour leurs bras, Cherchaient, libres encor, l'honneur d'un beau trépas,

Et frémissaient au bruit des chaînes.]

Mais, franchissant d'Uthal les sommets sourcilleux, Edouard, secondé de ses lords intrépides,

De la Clyde en courroux dompte les flots rapides,

Et fait flotter au loin ses drapeaux orgueilleux.

Déjà s'offrent à lui les grottes de Cartlane

Il entend mugir leurs torrents,

Et suit sur ces vieux monts l'aigle inquiet qui plane,

Étonné de voir des tyrans.

[Mais dans son âme enorgueillie,

De ses projets hautains rien n'arrête l'essor,

Il rêve l'Écosse avilie,

Il règne en espérance, et son camp siège encor

Près des champs vengeurs d'Ellerslie 1

i. C'est des grottes de Cartlane que William Wallace ou Wallau, seigneur d'Ellerslie, sortit pour délivrer l'Écosse. (C. L.)

80 A, R Et comme on voit, la nuit, quand — 84-90 Supprimés en A et R. — 91 J.F. Les rochers sourcilleux — 91-94 A, R Le roi vient entouré de ses chefs intrépides 1 Et, non loin de Dunbar aux sommets sourcilleux, De la Clyde en courroux domptant les flots rapides, Au front du Lothyan pose un pied orgueilleux. — 99-104 Supprimés en A et R.

80

85

90

95

100

[284]

Sans songer au réveil, le superbe s'endort :J

Bientôt devant ses pas, chargés d'obscurs nuages,

Des pics, menaçants et sauvages,

S'élèvent : sur leurs flancs grondent les vents du nord; Autour d'eux leur grande ombre au loin couvre la terre,

Et le sourd fracas du tonnerre

Dit que ces rocs affreux sont les rocs de Tremnor.

Édouard le premier, à travers les bruyères

Guide en les rassurant ses agiles archers ;

Tout s'ébranle ; et déjà les lances étrangères

Brillent sur ces vastes rochers.

Les soldats enivrés dévorent leurs conquêtes, L'aspect seul d'Édouard leur cache les tempêtes Qu'entassent sur leurs fronts les nuages mouvants. Les bataillons épais en colonnes s'allongent,

Ils marchent; et leurs cris, que mille échos prolongent,

Se mêlent au long bruit des vents.

Tout-à-coup, sur un roc dont la lugubre cîme S'incline vers l'armée et menace l'abîme,

Debout, foulant aux pieds les ténébreux brouillards,

Agitant leurs robes funèbres,

Aux lueurs de l'éclair qui perce les ténèbres,

Paraissent de sombres vieillards.

Tels sur ces roches nébuleuses,

On a vu s'élever, dans les nuits orageuses,

Les tristes géants des hivers,

io5 A Bientôt devant ses pas, parmi de longs nuages, — R Devant ses pas bientôt, chargés — 106 R Les obstacles des pics sauvages — 114 A, R sur ces sombres rochers. —

120 A, R Se mêlent à la voix des vents. — 122 R S'incline sur l'armée — 123 J. F., R les mobiles brouillards, — A les orageux brouillards, — 126 A, R Apparaissent de grands vieillards. — 127 A, R sur les roches fabuleuses, — 128 A, R les nuits nébuleuses, — 129 R Les tourbillons fils des hivers,

105

ÏIO

115

120

125

m

Lorsque, courbant des monts les forêts ébranlées, De leur souffle terrible ils remplissaient les airs

Et mugissaient dans les vallées.

Cet aspect de toutes parts

Jette une terreur soudaine ;

Le roi, du haut de ses chars,

Voit reculer vers la plaine

Ses superbes léopards ;

Il voit ses soldats épars,

Sourds à sa voix souveraine,

Prêts à fuir leurs étendards.

Malgré sa fierté hautaine,

Le trouble agite ses sens ;

Le vent retient son haleine,

Et les guerriers frémissants

Fixent leur vue incertaine

Sur ces vieillards menaçants.

[C'étaient les Bardes : l'œil des guerriers qui frissonnent

Les prend pour les fils de Tremnor;

Et leurs voix, s'unissant aux harpes qui résonnent,

Préludent en accents de mort.]

CHŒUR DES BARDES

« Édouard, hâte-toi : jouis de ta victoire.

Tandis que ton pied étonné

Foule les fronts glacés des aînés de la gloire,

Prends ce que leur mort t'a donné.

Tu vaincras : leur trépas à l'Ecosse déserte

Annonce assez son avenir;

144 J. F. guerriers pâlissants — 146 A,R Sur les Bardes menaçants. — 147-150 Supprimés en A et R. — i56 A, R Révèle assez

130

135

140

145

150

155

Mais tremble 1 leur trépas annonce aussi ta perte1 ; C'est un crime de plus, et le ciel sait punir. »

Ils chantaient : la harpe sonore,

Après qu'ils ont chanté, vibre et frémit encore;

La foudre en sourds éclats roule et se tait trois fois ; Le vent gronde et s'apaise; et marchant à leur tête, Sur le bord de l'abîme où retentit leur voix,

Le vieux chef des Bardes s'arrête.

Les frimas sur son front s'élèvent entassés,

Sa barbe en flots d'argent descend vers sa ceinture, Il abandonne aux vents sa longue chevelure,

Et semble un vieux héros des temps déjà passés. Dans ses yeux brille encor l'éclair de sa jeunesse, On voit se déployer dans sa main vengeresse

Un étendard ensanglanté ;

Et le chef, tel qu'un Dieu qui maudit le coupable, Laisse tomber les cris de sa voix formidable

Sur le vainqueur épouvanté.

LE CHEF DES BARDES

« Du haut de la céleste voûte,

Fingal me voit, Fingal m'écoute :

Vous m'écoutez aussi, par la crainte troublés, Anglais; mais votre crainte est l'aveu de vos crimes,

J. Edouard, en effet, vaincu et chassé de l'Écosse, où il voulait rentrer, après la mort de William Wallace, périt misérablement sur les rives du Forth. (C. L.)

i58 A, R et le temps sait — 172-173 A Et, pareil à l'Esprit qui poursuit les coupables, Sa voix tombe en cris formidables — R Terrible et tel qu'un Dieu qui maudit le coupable,

Il fait tomber l'arrêt de sa voix formidable — 178 A, R Saxons ; mais votre crainte

160

165

170

175

[286

Vous êtes les bourreaux, nous sommes les victimes;

Nous menaçons et vous tremblez 1

Édouard, vers nos murs tu guides tes bannières;

Réponds : que t'ont fait nos guerriers?

Les a-t-on vus, chassant tes tribus prisonnières,

Porter la mort dans tes foyers ?

Qui de nous d'une paix antique et fraternelle

A violé les droits trahis?

Qui de nous par les flots d'une horde infidèle

A vu ses remparts envahis ?

Ton seul silence est ta réponse :

Voilà donc ces exploits dont ton bras s'applaudit?... Arrête et courbe-toi : car ma bouche prononce

L'arrêt du Dieu qui te maudit.

Monstre, qui ris de nos misères,

Édouard, crains du sort les faveurs mensongères, Crains ces forfaits heureux que l'enfer t'a permis; Tu portes sur ton front les célestes colères.

Ne te crois pas jugé par tes seuls ennemis,

Songe à tes descendants, souviens-toi de tes pères...

Connais tes juges et frémis.

[» Regarde ce torrent, qui, grossi dès sa source,

Mugit sur les monts orageux,

Et vers l'heureux vallon qui menace sa course, Roule en grondant ses flots fangeux.

Vain fracas ! ses eaux vagabondes

S'ouvrent sur les glaciers mille chemins divers,

De rochers en rochers il disperse ses ondes,

Et laisse sur leurs flancs les tributs des hivers.

Ses cent bras affaiblis s'égarent vers les plaines; Bientôt ce fier torrent, qui renversait les chênes,

192 R L'arrêt de Dieu. — 193 J. F. Monstre affama de nos — A, R Prince qui ris de nos — 200-242 Manquent en J. F. —

200-223 Supprimés en A et R

180

185

Ig0

Ig5

200

205

[287]

Brise à peine en passant de faibles arbrisseaux,

Et ses vagues amoncelées,

Dont la fougue lointaine effrayait les vallées,

S'y traînent en faibles ruisseaux.

Mais qu'au sommet des monts sa fureur turbulente Ait miné d'un vieux roc la base chancelante;

Des neiges, des glaçons pressant l'énorme amas,

Le rocher déraciné roule,

Et dans sa vaste chute entraînant les frimas,

Grossit quand le torrent s'écoule.

Le mont dont il descend s'ébranle et retentit,

Masse immense 1 il bondit de montagne en montagne,

Et tombe enfin dans la campagne

Sur le torrent qu'il engloutit.]

[» Édouard, ce torrent, c'est ta nombreuse armée :

Ses cris dévastateurs nous annoncent des fers;

Mais les gouffres des monts, la faim et les hivers

Défendront l'Écosse opprimée.

Et si le sort guidait ton bras ensanglanté, [

Dans l'ivresse de ta conquête,

Des peuples abattus redoute la fierté,

Crains de leur rappeler, en leur foulant la tête,

Qu'il était une liberté

Alors du sein de la poussière

S'élèverait notre étendard souillé;

Un homme emboucherait le clairon de la guerre

Et ceindrait son glaive rouillé.

Aux éclats de sa voix bruyante

S'éveillent les chefs endormis;

Il accourt, il entraîne, en sa marche effrayante,

Les peuples subjugués que tu croyais soumis :

224-250 Supprimés en A. Conservés en R avec des retouches — 224 R Tu nous braves, comptant sur ta nombreuse — 225 R nous promettent des fers — 228 R Et si le sort servait.

210

215

220

225

230

235

240

[288]

Tremble ! il t'apporte enfin, dans sa main foudroyante,

Ce que tes forfaits t'ont promis.

Que peuvent tes fureurs trompées?

Vois-tu ces tribus en courroux

Changer leurs chaînes en épées?

Où vont tes hordes dissipées?

Aux armes du vengeur, à ses terribles coups,

Tu les crois en vain échappées :

Va, leur sang lavera nos plaines usurpées

Du sang des héros morts pour nous.]

» Édouard, un instant ton ivresse a pu croire

Que les fils d'Ossian se tairaient sans remord;

Va, nous saurons flétrir ton nom et ta mémoire;

Notre récompense est la mort.

Ton pardon eût puni notre lâche silence;

Nous aurions dans ta cour pu flatter ta puissance, Notre main avilie eût lavé tes lauriers ;

Et, laissant nos héros errer aux rives sombres,

Nous aurions de nos chants déshérité leurs ombres,

Pour célébrer leurs meurtriers;

[Nous, grands Dieux !... Édouard, quand nous serons esclaves, L'aigle des monts viendra ramper dans les sillons;

Vois ces nuages : là nos braves,

Nos braves, dont nos chants ont brisé les entraves, Jouissent de l'effroi de tes fiers bataillons :

Nous allons les rejoindre, et ta rage alarmée Bientôt nous entendra sur ta coupable armée

Entrechoquer les tourbillons.]

246-248 Supprimés en R comme en A — 248 J. F. En vain tu les crois — 249 R Va, ton sang lavera nos villes — 253 R Mais nos chants à jamais flétriront ta mémoire; — 255-262

Manquent en J. F. — 256 A Quoi, nous aurions flatté ton injuste puissance, — R Quoi, nous aurions flatté ton inique — 257 A Notre main eût lavé le sang de tes lauriers ! — 261-268 Supprimés en A et R.

245

250

255

260

265

[2891

Les siècles se diront : à l'Écosse asservie,

C'est en vain qu'Édouard enleva le bonheur,

Aux fiers enfants des monts il put ravir la vie,

Il ne put leur ravir l'honneur;

Les chantres des héros, fuyant sa tyrannie,

Aux lauriers des héros ont uni leurs lauriers,

Et les Bardes sacrés de la Calédonie

N'ont pu survivre à ses guerriers.

Édouard, désormais nous taire est notre gloire :

Nos chants vont expirer, mais nos noms dans l'histoire

Poursuivront ton nom odieux ;

Pour la dernière fois nos harpes retentissent,

Pour la dernière fois nos harpes te maudissent,

Reçois nos terribles adieux. »

CHŒUR DES BARDES

« Un jour tu gémiras sur tes vaines chimères,

Prince; un jour tes larmes amères Baigneront à leur tour tes lauriers odieux ;

Pour la dernière fois nos harpes retentissent,

Pour la dernière fois nos harpes te maudissent,

Reçois nos terribles adieux. »

Ils ont chanté : la foudre gronde.

Du sommet des rochers dans les gouffres ouverts,

Ils s'élancent... le bruit de leur chute profonde

Roule et s'accroît dans les déserts.

269 R Non, les siècles diront — 270 R arracha le bonheur, — 273 R bravant sa tyrannie, — 273-276 Manquent en J. F. — 277-282 R Nous, ô ciel ! nous mêlés à l'horreur de ta gloire ! Non, jamais ! Chiens lancés par la fureur des Dieux, Nos implacables noms, dans l'éternelle histoire, Poursuivront ton nom odieux ! J)

270

275

280

285

290

Leurs restes des torrents souillent l'onde irritée, La harpe au haut des monts, par les vents agitée, A leurs derniers soupirs répond en soupirant; Leurs corps défigurés tombent de cime en cime,

Et leur sang au loin dans l'abîme Rejaillit sur le Conquérant.

V.-M. HUGO.

L'édition Simon donne la date d'après le manuscrit : [Juin]

1818.

1295

BEAUX-ARTS

ANNALES DU MUSÉE

ET DE L'ÉCOLE MODERNE

DES BEAUX-ARTS

Salon de 1819, par C. P. LANDON, peintre de S. A. R. M" le duc de Berri, membre de la Légion-d'Honneur, etc. Premier volume, composé de six livraisons.

Citons quelques phrases d'un doctrinaire : « Le vulgaire a une singulière mnémonique. Les événements qui semblent les plus importants s'effacent souvent de sa mémoire, et ne tiennent plus à son souvenir que par des accessoires de peu d'intérêt, qui pourtant ont seuls fait une impression durable sur son esprit. » C'est-à-dire (si nous entendons tant soit peu la moderne langue hiéroglyphique) que si, par exemple, vous parlez au peuple de la déclaration solennelle d'un jeune exministre, touchant la proposition de M. B....y, le peuple songera d'abord au temps du mobile Kaléidoscope ; que si vous lui rappelez les mystères de Mme Manson, il reviendra à l'époque du cassetête chinois; ou enfin, que si vous l'entretenez du grand secret de M. B...n, il se souviendra

5

10 i5

[290]

premièrement des jongleries de Cornélius-Zakayonta. Nous, qui tenons à honneur de faire partie du vulgaire, nous assistons à une exposition de tableaux ou de sculptures, comme il assiste aux événements de l'histoire, souvent plus occupés de ce qui se passe auprès et autour de nous, que des objets sur lesquels on s'efforce d'attirer nos regards. Nous avons parcouru plusieurs fois les galeries du dernier salon, et, hormis sept ou huit morceaux d'un ordre supérieur, nous avons oublié tout ce que nous avons vu. Certes, nous ne prétendons pas justifier cette injuste indifférence, cette décourageante inattention ; une telle manière d'observer est vicieuse, mais elle est celle du peuple. En visitant ce vaste amas de richesses nationales, on était également distrait par la foule des tableaux et par la foule des spectateurs; on voulait tout voir et on n'avait le temps de rien examiner. Aussi, en exceptant nos maîtres célèbres, la plupart des peintres du salon auraient obtenu les honneurs de l'exposition, sans que l'ingrat public apprît seulement leurs noms, si quelques écrivains ne s'étaient efforcés, avec plus ou moins de succès, de ramener son attention sur des artistes dont quelques-uns méritaient même sa reconnaissance. Nous ne prétendons rappeler ici ni les Lettres à David, ouvrage que son titre suffira pour faire apprécier, ni les lettres au Courrier, que leur auteur, M. Kératry, a depuis recueillies en un volume. Cet honorable libéral, transfuge du banc des doctrinaires, est resté homme d'esprit tant qu'il ne s'est pas cru homme de talent. On ne s'occupera dans cet article que de M. C. P. Landon, qui s'est montré jusqu'ici, dans

20

25

3o

35

40

45

[29:'l l

ses Annales du Musée et dans les six premières livraisons du Salon de 181g, critique plein de sens et de bienveillance, écrivain élégant et juge impartial.

Quoique M. Landon paraisse peu partisan de la lithographie et de certains sujets d'une certaine histoire toute moderne, que nos indépendants appellent nationaux; quoiqu'il démontre à ceux qui n'en sentiraient pas l'inconvenance, 1 l'injustice de l'apothéose décernée à l' illustre David1 dans le palais de nos rois, le public et les artistes n'en doivent pas moins remercier M. Landon des services qu'il rend aux beaux-arts et au bon goût.

M. Landon censure rarement les ouvrages qu'il passe en revue; il aime à louer parce qu'il aime à encourager; peut-être même prodigue-t-il un peu trop souvent les formules d'éloge. Nous, qui sommes du vulgaire, nous aurions traité plus rigoureusement l'auteur du Martyre d'Eudore, et ces deux autres peintres qui ont si mal rendu au dernier salon d'admirables scènes puisées dans les Martyrs. Ces pauvres gens ressemblent à l'ouvrier dont parle Horace, qui voulait faire une amphore et ne put faire qu'une marmite. D'un autre côté, nous aurions peut-être jugé moins sévèrement les Danaïdes et le Tantale de M. Mauzaisse, dont les productions, défectueuses sous le rapport du dessin et de l'harmonie, ne manquent ni de vigueur, ni d'originalité. Au reste, ce que nous disons ici ne nous empêchera pas de rendre honneur à celui

x. Alliance de mots empruntée à la Minerve, septembre 1919. (C. L.)

5o

55

1:

60

65

70

75

[2921

qui, en examinant les travaux de ses confrères, se fait reconnaître comme artiste à la sagesse de ses conseils et non à l'âcreté de ses critiques.

Il ne faut pas croire que la lecture des observations de M. Landon ne puisse servir qu'aux peintres ou aux sculpteurs ; elle peut être également utile aux hommes du monde et aux gens de lettres ; les premiers y trouveront des jugements tout faits, ce qui est toujours agréable aux connaisseurs de société; les seconds, des aperçus fins, des rapprolchements ingénieux et parfois même de bons avis. C'est ainsi que M. Landon, après avoir parlé de cette odalisque de M. Ingres, peinte à la manière des Chinois, sans ombres et sans relief, et du Roger délivrant Angélique, par le même, ajoute : « Ces compositions, d'une bizarrerie inexplicable, rappellent certaines pièces de vers modernes, dont le style, plus niais que naïf, annonce la prétention d'imiter le tour et l'expression de nos vieux poètes. Les nouveaux troubadours ont beau faire; un vers, un mot suffit pour dévoiler l'artifice et détruire l'illusion. »

Nous désirons que M. Landon soit écouté de nos poètes marotiques et de nos romanciers gaulois, qui seront bientôt forcés de mettre en tête de leurs productions : ceci est du Français ; comme nos anciens peintres étaient obligés d'écrire audessous de leurs gothiques compositions : ceci est un chat.

Le succès du Salon de 1819 a répondu au succès des Annales du Musée, ouvrage qui a mérité à

M. Landon l'estime de ses confrères et la considération du public. L'auteur des Annales du Musée

80

85

90

95

100

105

110

[29,

portait un autre titre qu'il doit aujourd'hui quitter avec douleur. M. Landon était peintre du prince qu'une épouvantable catastrophe vient d'enlever aux espérances de la nation. M. Landon, plus que tout autre, est à portée de regretter cet illustre duc de Berri, qui aimait les arts comme François I", et les eût encouragés comme Louis XIV.

M. [Victor Hugo.]

ji 15

LITTÉRATURE FRANÇAISE

LA MASSILIADE, ou LA GAULE POÉTIQUE

Poème épique en douze chants, avec des notes, dédié au Roi ;

Par SCIPION MARIN

Une singularité remarquable, et qui semble promettre une brillante époque littéraire, c'est la multitude de mauvais poèmes épiques qu'on publie tous les jours. Si l'on veut se reporter au siècle des Médicis, à celui de Louis XIV, on verra que ces époques fameuses pour les lettres ont été précédées d'un grand nombre d'essais épiques. Assigner la cause de cette rage d'épopée nous semble bien difficile. Mais peut-on dire aussi pourquoi les chiens annoncent par leurs hurlements les éruptions prochaines des volcans?

Ces réflexions nous ont été suggérées par l'ouvrage de M. Marin. Il est sans doute singulier de voir un jeune homme publier à vingt ans un poème épique, et nous pensions (avant d'ouvrir le livre) que si, par une singularité plus grande, la témérité de ce jeune homme était justifiée par quelque talent, le gouvernement devrait s'empresser, alors

5

10 i5

[294]

même que son poème serait mauvais, de lui accorder les encouragements nécessaires pour continuer ses travaux. Il est fâcheux que M. Marin se soit borné à se montrer téméraire. Il s'attache toujours une sorte de bienveillance aux essais d'un jeune homme, et nous aurions saisi avec plaisir l'occasion de donner des éloges à M. Marin. Mais il faut être juste avant tout.

Les épopées qui ont précédé le siècle de Louis ne sont 1 plus fameuses que par le ridicule. Puissent la Massiliade et tant d'autres épopées modernes ne pas être frappées un jour d'une pareille célébrité !..,

Mais il est temps de motiver notre jugement; nous allons essayer de donner une idée rapide du poème de M. Marin.

Après la fondation de Marseille, Protis, roi des Phocéens, épouse Gyptis, fille de Nanus, roi des Saliens (peuple habitant la Provence). Épris de la belle Salienne, ou jaloux de la prospérité de la nouvelle colonie, les chefs gaulois, Brennus, Comanus, frère de Gyptis, Sigovèse, Belovèse, Cravus, Tirtès, Oscar, etc., se liguent contre l'heureux

Protis et sa cité naissante.

Hercule, père de Brennus, défend les Gaulois.

Apollon soutient les Phocéens, sujets de Protis, son fils. A ces divinités mythologiques se joignent les Dieux du Rhône, de la Seine, de la Saône, pères des héros gaulois, et Neptune, protecteur des Massiliens.

Comanus, agité par les furies, et poussé par l'ambition, assassine son père Nanus, qui voulait la paix, et enlève Gyptis à son époux.

20

25

3o

35

40

45

5o

[21

La main de Gyptis est promise au vainqueur de

Protis.

Massilie, attaquée au dehors par les guerriers réunis de toutes les Gaules, est encore déchirée par des citoyens factieux qui, guidés par la prêtresse de Mercure, abandonnent la patrie en danger pour aller sur un autre rivage fonder une ville nouvelle, héritière des glorieux destins promis à la première Massilie.

Celle-ci, après de longs combats, quoique défendue courageusement par ses enfants et leurs belliqueuses épouses, est prête à succomber quand Jupiter abaisse un œil de bonté sur les malheurs des Phocéens.

Par son ordre, un combat singulier entre Brennus et Protis décidera la victoire et amènera la paix. Le combat commence. Brennus frappé va périr, une flèche lancée par Lutèce (fille du roi des Liguriens, et dédaignée de Protis qu'elle aime), atteint Protis. Cette blessure perfide excite l'indignation des Phocéens; un combat général s'engage. Les Dieux mêmes y prennent part. Longtemps la victoire est incertaine. Enfin Brennus est fait prisonnier, les Gaulois quittent le champ de bataille, et Massilie est sauvée. Protis recouvre son épouse, et Lutèce, conduite par Brennus qui parvient à s'en faire aimer, va sur les bords de la Seine fonder la ville des Français.

Ce plan simple et assez bien tracé fait quelque honneur au jeune homme de vingt ans qui l'a conçu. Mais outre une action languissante et des épisodes sans intérêt, le style est loin d'être ce qu'il faudrait qu'il fût; et en poésie, le style est

55

60

65

70

75

80

[2961

tout. Chapelain et Pradon l'ont prouvé. Celui de M. S. Marin, ampoulé et surchargé de métaphores, devient encore plus obscur par le mélange des croyances mythologiques et des rêveries ossianiques. De fréquents enjambements, des inversions forcées, détruisent l'harmonie des vers, etc. Les noms Visigoths, Vérodix, Crave, Turon, Balsibron, qui hérissent le poème, en rendent la lecture fatigante.

Le passage suivant, choisi parmi les meilleurs morceaux de cette épopée, donnera une idée de la versification de M. Marin.

Cependant on s'assemble en un bois révéré,

Où le feuillage épais de l'arbre au gui sacré

Sème tout à l'entour l'horreur religieuse

De la divinité, compagne impérieuse.

Cent Bardes saliens en ces lieux réunis,

S'étendent sur deux rangs des deux côtés assis. Jusqu'à leurs pieds descend leur robe éblouissante; Leur harpe charme l'air, sous leurs doigts frémissante. De jeunes Vellédas, au milieu des deux chœurs, Disposent sur l'autel les corbeilles de fleurs,

Et l'heureuse couronne, attribut d'hyménée,

Dont leur tête jamais ne sera couronnée,

Les Druides nombreux, pour consacrer ce choix,

Ont en ce jour quitté la profondeur des bois.

Bientôt sont rassemblés les rois de la Celtique, Depuis les flots Lémans jusqu'à l'onde armorique;

Ils briguent, dévorés tous d'un amour ardent,

La fille de Nanus que vante l'Occident.

Ces vers sont bien médiocres, il s'en faut pourtant que tout le poème soit écrit dans ce style.

85

90

95

100 io5

110

115

[2

On y trouve fréquemment des passages pires que le précédent; en voici une preuve.

Mais l'Orient s'éclaire, et de tous les côtés

Brille sous l'horizon d'une mer de clartés :

Le char du jour approche; un horrible silence S'étend affreusement sur cette plaine immense Où trente mille Grecs, deux cent mille Gaulois,

De palpitations sont émus à la fois :

Le calme des tombeaux plane sur ces armées :

Un point sur l'horizon des cimes enflammées

Luit. Mille et mille cris, mille et mille clameurs,

Des partis transportés présagent les fureurs.

Dans l'horreur du chaos, des vents et du tonnerre,

Le ciel avec fracas s'écroulant sur la terre,

Ne retracerait point de ces cruels moments

Les grondements, les cris et les hennissements.

Les chants, les hurlements, la plainte, la prière, Sortent confusément des torrents de poussière. .................. Mars respire brûlant; sur son front impavide,

Son panache sanglant guide ses légions,

Et les Grecs sur ses pas sont autant de lions.

Tout en reconnaissant que M. S. Marin n'est pas dépourvu d'imagination, nous l'engagerons à suivre l'avis de M. Raynouard, qui, comme on l'apprend dans les notes du poème, a condamné la Massiliade au feu. Nous joindrons à cette invitation celle d'étudier pendant quelque temps les secrets de la langue poétique avant d'entreprendre la nouvelle épopée que notre jeune Marseillais se propose de consacrer à la mémoire de Jeanne d'Arc, s'il n'aime mieux abandonner ce dessein,

12U

125 f13u

I

a 3 5

140

145

[298]

ce que nous lui conseillons volontiers. En effet, nous ne concevons pas comment M. Marin oserait commencer un poème national et religieux après l'anathème qu'il a lancé contre le merveilleux de la religion chrétienne dans les notes de son premier chant. Son opinion nous semble trop extravagante pour chercher à la réfuter sérieusement; nous lui demanderons seulement s'il compte effectuer la délivrance d'Orléans avec l'appui d'Hercule ou l'aide de Jupiter. Il fera cependant toujours bien de s'assurer le secours d'Apollon.

A. [Abel Hugo].

150

155

160

L'ÉCOLE DU CAVALIER

Poème didactique et militaire en trois chants, par le chef d'escadron MILLET, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'Honneur ; seconde édition, revue et corrigée.

L'ART DU TOUR

Poème en quatre chants, orné de gravures,

par Charles LEBOIS, avocat.

Il est deux manières d'exciter le rire : à force d'esprit ou à force de bêtise. Je ne connais rien d'amusant comme une' farce de Molière, si ce n'est un mélodrame de M. Pixérécourt; et un bon mot de Swift ne me divertit pas plus qu'une niaiserie de Poinsinet. Sans parler des grands poèmes didactiques, tels que ceux de Pope et de Virgile, qui sont beaux et intéressants, parce que ces gens-là avaient du génie, ni même d'autres ouvrages du même genre, tels que ceux de Bernard ou de Delille, qui sont élégants et ennuyeux, parce que leurs auteurs n'avaient qu'une sorte de talent, je pense qu'on peut généralement ranger le reste des poèmes didactiques parmi les ouvrages qui font rire, soit de plaisir, soit de pitié. Dans la première de ces deux classes, nous admettrons d'abord l' Art politique, la Gastronomie et l' Art de dîner en ville, et peut-être auprès de ces jolis ouvrages donnerons-nous une petite place à l'École du Cavalier, si l'auteur se décide à revoir et corriger encore cette seconde édition plus attentivement qu'il n'a revu et

5

10 i5

20

[2991

corrigé la première. Les productions que renfermera la seconde classe formeront, certes, un nombreux trésor de niaiseries et de platitudes; cependant la Géographie mise en vers ou la Géométrie mise en rimes n'obtiendront pas le premier rang dans cette précieuse collection des produits de l'ineptie humaine : nous pensons que l'honneur de ce poste éminent est de droit dévolu à l' Art du Tour de M. Lebois, si cette palme glorieuse ne lui est enlevée par l' Art du Relieur, poème dont nous avons été à portée de connaître quelques fragments, et dont nous menace un des plus savants relieurs du pays-latin.

J'avouerai, quant à moi, que je préfère la gaieté qui naît du ridicule à celle qui naît de la plaisanterie. Je ris volontiers avec un poète spirituel, mais je ris de meilleur cœur encore d'un auteur sérieusement bouffon. Ainsi, je déclare (et M. Lebois m'en saura gré, je l'espère) que l' Art du Tour est plus amusant que l' École du Cavalier.

Un rapide examen de ces deux poèmes mettra le lecteur à même d'apprécier mes jouissances; je commencerai par M. Millet et je finirai par M. Lebois, par la raison qu'il faut, comme le disait Amadis Jamyn, garder les plus grosses gambades pour la fin.

Dès son premier chant, l'auteur de l'École du Cavalier commence par justifier son projet hasardeux de mettre l' Ordonnance en vers.

Eh quoi 1 m'allez-vous dire avec un juste effroi, Profane, voudrais-tu, d'une main sacrilège,

Entraîner sur tes pas les Neufs-Soeurs au manège?

25

3o

35

40

45

50

[2

Ou bien, sans craindre encor d'alarmer leur pudeur, Pourrais-tu sous leurs yeux, imprudent novateur,

Du superbe Pégase avilissant la croupe,

En faire sans rougir un vieux cheval de troupe?

Il est vrai, j'en conviens, qu'autrefois les Neufs-Sœurs Sous leurs pieds délicats ne foulaient que des fleurs; .................... Mais depuis qu'un auteur a, de leurs doigts mignons, Fait planter la laitue et semer les oignons,

Depuis que sans égard pour leurs robes divines,

Un gourmand les a fait présider aux cuisines,

Ne pourrais-je, dans l'art de former des soldats, Comme eux, les inviter à marcher sur mes pas? Aurais-je à redouter les docteurs du Parnasse?

Qu'ils tremblent !... j'ai pour moi le sabre et la cuirasse. Ainsi, j'irai sans crainte, en dépit d'Apollon,

Tracer un champ de Mars dans le sacré vallon.

Si je puis aplanir ce terrain difficile,

Si je rends ma leçon plus simple, plus utile,

Si je surmonte enfin tant d'obstacles divers,

Ce n'est qu'à l'ennui seul que j'aurai dû mes vers.

L'ennui, soit dit en passant, inspire mieux M. Millet qu'il n'inspire les auteurs de la pièce récemment représentée sous ce titre. Cependant les nombreuses négligences en fait de rime et de grammaire que présente l' École du 1 Cavalier annoncent trop souvent l'influence du dieu indolent dont M. Millet a fait son Apollon. Le chantre de l' Ordonnance, à qui l'ennui paraît si peu redoutable, s'est-il donc laissé épouvanter par ce vieux Vaugelas et ce gothique Richelet? On n'est pas poète correct parce qu'on est savant écuyer; et parce qu'on a lu Bohan, le duc de Newcastle et La

55

60

65

70

75

80

85

[301]

Guérinière, on n'est pas dispensé de connaître Lhomond et Restaut. Doute-t-on, par exemple, que la peinture suivante, si vraie et si originale, ne fît beaucoup plus de plaisir au lecteur si elle n'était pas déparée par quelques taches du genre que nous venons d'indiquer.

Cependant au milieu des vastes bâtiments

Où Mars offre un asile à ses nombreux enfants,

Dans un de ces hôtels dont jamais commissaire N'approcha pour lever le tribut somptuaire,

Et dont les habitants, sobres et modérés,

De la cave en ces lieux n'ont point vu les degrés, Observons le conscrit, et jusqu'en sa chambrée Accompagnons ses pas et voyons son entrée.

Entre quatre vieux murs, par la chaux rajeunis, Gisent deux bancs grossiers, une table et six lits;

Et du haut du plafond, pour consoler la vue,

Descend la planche à pains par deux ais suspendue. Sur un simple rayon qui domine ces lits,

Reposent des soldats les précieux habits ;

Plus haut, leurs fourniments, leurs armes accrochées, Sur ces murs ennoblis sont autant de trophées.

Dans l'un des quatre coins, le plus près du foyer, Brillent les mousquetons, l'orgueil du râtelier,

Et tous ces corps polis, qu'un jour ardent éclaire, Sont autant de soleils d'où jaillit la lumière.

Mais à peine l'éclat, répandu dans ces lieux,

Du conscrit étonné vient-il frapper les yeux,

Que déjà sur la table, animé d'un beau zèle,

Le cuisinier dépose une énorme gamelle,

Qui dans ses larges flancs contient à peine alors Le pain que le bouillon soulève sur ses bords.

A l'aspect séduisant de ce léger potage,

Le conscrit rassuré sent croître son courage,

90

95

100 io5

110

115

120

[3CE

Et respirant l'odeur qu'exhale le bouillon,

De la faim qu'elle augmente il ressent l'aiguillon.

En ce moment enfin terminant ses alarmes,

Une voix tout-à-coup vient de crier : aux armes!...

La brigade en frémit, et chacun d'un air fier

Relève sa moustache et saisit sa cuiller.

Le signal est donné ; mais à peine la troupe

A-t-elle, en temps égaux, avalé cette soupe,

Que du fond du quartier réveillant les échos,

La trompette au fourrage appelle ces héros. ................... De tels amusements la journée est remplie,

Corvée, inspection, pansement, théorie ;

Et ces jeux innocents dissipant ses ennuis,

Lui font mieux savourer le doux repos des nuits. Cependant le soleil, terminant sa carrière,

Du quartier rembruni retire sa lumière ;

Et déjà du soldat ordonnant le retour,

La trompette a sonné dans cent lieux à l'entour; Quand tout fier du succès d'une telle journée,

Le conscrit, à regret, retourne à sa chambrée.

Là, couché sur un lit qui n'offre en cet enclos Que le plafond pour ciel et les murs pour rideaux, Notre héros s'endort, et sa pesante masse,

A défaut de coussins, fait gémir la paillasse.

M. Millet, qui d'ailleurs est rarement heureux dans ses descriptions techniques, dépeint avec assez d'élégance et de précision la première position du conscrit :

Que placé devant vous votre élève docile,

Les rênes au bras gauche, attentif, immobile,

Joigne les deux talons qui, sans se rechercher, Devront en s'alignant plus ou moins s'approcher;

•F l;3° i35 ro ji

|45 k

t-e

»

s

le

150

Ë

Tandis que ses deux pieds, moins ouverts que l'équerre, Iront tracer d'un V la figure angulaire.

L'auteur représente avec une liberté d'expression tant soit peu militaire, les défauts des mauvais écuyers.

L'un se penche en avant; par un défaut contraire, L'autre, en creusant les reins, laisse voir son derr..., Et ne sait point encor, pour trouver un appui,

Pourchasser avec soin ses deux fes... sous lui.

Que M. Millet, dans sa prochaine édition, orne un peu mieux l'aridité de certains détails et déguise un peu plus la naïveté de certaines opinions ; qu'il se persuade bien que l'assassin du duc d'Enghien n'est pas plus un héros que cette ligne :

Les cortès parurent au peuple du Mexique

(Ch. n, p. 36). n'est un vers français; qu'il reste bien convaincu que les mots carnosité, intérieur, etc., jurent presque autant dans la bouche d'un poète qu'une invocation à l'aigle impériale dans celle d'un soldat du roi de France; et nous n'aurons plus que des éloges à lui donner, surtout s'il multiplie les peintures pareilles à celle-ci :

Non loin de ces palais où de nombreux soldats,

Ne servant d'autres dieux que le dieu des combats, Peu chargés des présents de l'aveugle déesse,

Sont exempts des soucis qu'enfante la richesse,

155

160 i65

170

175

180

[3C

Il est des Tivolis où, vers la fin du jour,

On les voit fumer, boire et chanter tour à tour.

De ces endroits charmants les riantes entrées De tableaux fastueux ne sont point décorées; Au-dessus de la porte, on a, sur un tonneau,

Sous les traits de Bacchus charbonné Ramponneau, Ou bien, à l'art trompeur préférant la nature, S'avance en jaunissant un bosquet de verdure.

Une table écornée et deux bancs chancelants

Du bachique salon sont les ameublements ;

Et sur un vieux buffet, dans le fond de la salle, Gisent dix pots d'étain, de grandeur inégale,

Qui tous, par rang de taille avec ordre placés, Protègent deux barils l'un à l'autre adossés.

Là j'entends à la fois cent gosiers héroïques

De Bacchus et de Mars entonner les cantiques;

Là, je vois des parfums, en des tubes divers,

Par cent bouches en feu s'exhaler dans les airs;

Et leur noire vapeur, s'échappant par bouffée, Former des tourbillons d'une épaisse fumée;

Tandis que souriant à leurs chastes refrains,

Une piquante Hébé, de ses divines mains,

Au gré des demi-dieux dont elle est convoitée.

Leur verse du nectar à cinq sous la potée.

Fidèle au précepte de Boileau, qui prescrit de passer du plaisant au sévère, je passe à M. Lebois.

Je chante l'art heureux d'arrondir tous les corps; D'en varier la forme en dedans, en dehors;

De leur donner l'éclat, la beauté, la parure;

Dans ses productions d'imiter la nature :

Art utile, amusant, qui s'étend presque à tout,

Et dont même bientôt on peut venir à bout.

Filles de l'Hélicon, qui daignâtes sourire

Aux vers que, par hasard, je me permis d'écrire,

i85

190

195

200

205

~ 210

2l5

[304]

Ne m'abandonnez point dans ce travail plus beau.

Tâchons qu'à la raison les rimes y soient jointes. Longtemps on ne connut pour tourner que deux pointes.

Je préviens mon lecteur que M. Ch. Lebois n'a point voulu écrire un poème burlesque. Après avoir décrit les divers outils nécessaires au tourneur, outils

Qui ne sont pas de paille,

Puisque c'est avec eux qu'on coupe les métaux,

Et les bois et l'ivoire, et même les cristaux.

Après avoir énuméré les différentes espèces de bois propres au Tour,

Soit buis, alizier, cormier, charme, ou bien orme.

et avoir ajouté :

C'est à peu près tous ceux que l'on apprête au tour.

Après, de plus, avoir rendu hommage à ces belles tourneuses que l'on voit

Sacrifier le jeu, la danse, la musique

Aux travaux séduisants de cette mécanique ;

Tant à ses favoris le Tour offre d'appas

Que ne soupçonnent point ceux qui ne tournent pas ! et crié à une princesse du Nord qui fait parfois de cet art ses plus chères délices,

220

225

230

235

[3t

Étonnante princesse, agréez mes prémices 1

M. Lebois reprend :

Si le Tour a le don de captiver les dames,

C'est qu'il est mieux goûté par les sensibles âmes. Quel plaisir pour un père, ami de ses enfants,

Et qui met son bonheur dans leurs jeux innocents, D'y faire, en moins de rien, ces misères gentilles Qui charment les garçons aussi bien que les filles!

Puis, jaloux de nous montrer lui-même son cœur paternel, sa main industrieuse et son talent flexible, voyez-vous, nous dit-il, ce brin de charme informe ? il ne m'en faut pas d'autre.

J'en puis faire aisément deux jouets à Pouponne, L'un sera son étui, l'autre boîte mignonne, etc.

En huit pages, la boîte et l'étui de Pouponne se trouvent confectionnés et décrits. Mlle Pouponne doit être bien contente, si son père tourne aussi bien ses jouets que ses vers.

Pouponne satisfaite, il me faut à présent,

Pour Benjamin son frère, apprêter un présent.

Ceci me paraît juste, et quand on est bon père,

On doit traiter de même et la sœur et le frère.

Pour lui, faisons la boule : on sait que les garçons Sont bien plus turbulents et bien plus polissons, Qu'ils n'aiment qu'à courir, qu'il leur faut du tapage.

Là-dessus, se livrant à de longs regrets sur la fuite de l'enfance, M. Lebois court nous égarer dans la

40

45 t 0

L i260

265

[306]

nuit du tombeau, sans savoir ensuite comment nous en tirer, et après nous avoir fait remarquer où nous conduit l'indiscret bavardage, il reprend :

Pardon, mes chers lecteurs, je reviens à ma boule. Aussi bien je craindrais que le temps qui s'écoule Ne finît par fâcher mon petit Benjamin

Que je prive à son tour de faire le lutin.

Tout le reste du poème est écrit avec cette bonhomie et cette simplicité. M. Lebois nous fournira matière à fort peu de critiques; nous lui ferons seulement observer que si échecs et bilboquets riment assez mal, d'un autre côté, plus et plus, reste et reste, faite et parfaite, centre et concentre riment un peu trop bien. Nous ne lui reprocherons pas d'écrire visse et non vis, car cet intrépide fils des Muses nous répliquerait sur-le-champ :

Trois lettres, je le sais, suffisaient pour ce mot;

On dira que j'ai tort d'en mettre deux de trop :

Oui, mais en l'écrivant ainsi qu'on le prononce,

Je satisfais l'oreille et voilà ma réponse.

Comment attaquer un homme qui écrit tout en vers, jusqu'à ses notes, et qui peut dire avec

Ovide :

Quidquid tentabam dicere, versus erat?

Convaincus de l'invulnérabilité de M. Lebois, nous aurions évité toute rencontre avec un si rude lutteur, si lui-même, dans une requête, encore en

270

275

280

285

290

vers, à MM. les Journalistes, ne nous eût gourmandés de garder un silence inlcivil sur un poème écrit avec assez d'aisance ; requête où il paraît pénétrer notre pensée sur l' Art du Tour.

Cet ouvrage manquait, j'ai voulu l'entreprendre;

Ne sachant trop comment, ni par quel bout m'y prendre, J'ai rimé de mon mieux le peu que je savais,

Et c'est ce mieux pourtant que vous trouvez mauvais. Si la chose est ainsi, pourquoi ne pas le dire?

On voit que nous sommes bien et dûment provoqués. Pourtant nous ne manquerons pas aux égards : M. Lebois nous a donné lui-même une belle leçon de politesse dans ce vers où, ayant à parler d'un outil dont il a trouvé le nom peu propice, il nous le désigne en ces termes :

C'est, chers Messieurs, la queue, excusez, de cochon.

Nous dirons donc simplement à M. Lebois que sa requête nous a paru encore plus drôle que son poème; nous l'engageons à continuer; son troisième ouvrage sera sans doute encore plus amusant que les deux premiers ; et la succession des productions littéraires de M. Lebois pourra rappeler ces concours qui, suivant Addison, s'ouvraient jadis dans les petites villes d'Écosse, et où de bons villageois venaient tour à tour s'essayer sur les tréteaux à qui ferait la plus laide grimace.

V. [Victor Hugo].

95

( ioo

3o5

310

3i5

[307]

SPECTACLES

SECOND THÉAT RE-FRANÇAIS

CHARLES DE NAVARRE

Tragédie en cinq actes, par M. BRIFAUT.

Il semble que la présence d'une femme, au moins, soit aussi nécessaire au succès des tragédies du jour que la coopération d'un quadrupède quelconque est essentielle à la réussite des mimodrames du Cirque Olympique. Encore si les femmes que nos auteurs tragiques mettent sur la scène prenaient, comme les bêtes de MM. Franconi, une part intéressante à l'action où elles assistent; mais, loin de là : des scènes parasites, des causeries insignifiantes, des longueurs et de l'ennui, voilà ce qu'ont produit les rôles féminins, si maladroitement enchâssés dans nos deux plus récentes tragédies; voilà ce que produit encore l'épouse dont M. Brifaut s'est cru obligé de gratifier Clisson, dans sa pièce nouvelle. Cette épouse, à la vérité, ne paraît pas assez poùr nous apprendre son nom, mais elle paraît beaucoup plus qu'il ne faut pour nous démontrer son inutilité.

Nous le savons, il est une foule de considéra-

5

1

1

10

»

1 I

«

J: i5

[308]

tions majeures qui contraignent souvent nos commodes auteurs à faire à leurs ouvrages de fatales additions que la vanité ou la coquetterie des artistes du beau sexe leur indiquent. On veut, en lui consacrant un rôle, plaire à telle actrice qui croit plaire elle-même au public. Il serait temps toutefois de voir cesser cette obséquieuse complaisance des auteurs envers ceux qui ne devraient être que leurs interprètes. On fait une tragédie pour mettre en scène tel ou tel homme historique et non tel ou tel comédien ; les poètes ne doivent pas, pour satisfaire une amoureuse ou contenter une jeune première, tantôt marier des héros gothiques morts dans le célibat, tantôt mettre de folles passions en tête aux hommes les plus graves de l'antiquité.

Nous désirons voir les auteurs lever enfin l'étendard de la révolte contre les rois et les reines du théâtre ; c'est ici que l'insurrection est un devoir. Il faut secouer un joug qui n'a rien d'honorable. Chastellux ne faisait pas seulement un jeu de mots, il énonçait une vérité dont nos écrivains dramatiques sont trop peu pénétrés, lorsqu'il disait que les acteurs ne sont pas des personnages.

Après cette digression où la force des choses a seule pu nous entraîner, nous revenons à la tragédie de M. Brifaut. Cet ouvrage, comme le roi qui en est le principal acteur, était plus connu sous le nom de Charles le Mauvais que sous celui de Charles de Navarre. Il est à craindre que le public, sans rétablir le premier titre, ne substitue au second celui de Charles le Médiocre, dont Voltaire inclinait d'ailleurs à revêtir le roi de Navarre luimême. C'est encore une conspiration qui forme le

20

25

3o

35

40

45

5o

[30S

sujet de ce drame. Celui qui l'exécute (le prévôt Marcel), celui qui la détruit (Maillard), ne paraissent pas sur la scène. Le dauphin de France, qu'elle menace, vit dans une sorte d'intimité avec le roi de Navarre qui la trame dans le palais même du dauphin. Ce perfide monarque, dont la politique est presque aussi embrouillée que le tissu de la tragédie, compte d'abord sur le bras de Clisson, prisonnier du roi de France, et sur l'aide de Téligny, chef des états. Mais Clisson, qui reçoit du dauphin la liberté et l'épée de connétable, se range parmi les défenseurs du trône ; et Téligny, le versatile ami de Clisson, ne se décide à servir le roi Charles qu'avec la plus grande répugnance et à la dernière extrémité. Il n'est pas étonnant qu'avec d'aussi faibles moyens, la conspiration et la pièce avortent toutes deux ensemble, surtout lorsqu'on n'a pas même la satisfaction de voir le coupable Charles puni, et qu'on l'entend répondre à la clémence du jeune dauphin par d'arrogantes imprécations et des menaces extravagantes :

Tremblez de'mon départ, tremblez de mon retour !

On doit remarquer que ce vers ridicule dans la bouche du bénin conspirateur, Charles le Mauvais, serait beau dans celle d'un Gengis ou d'un Coriolan. Au reste, nous le disons avec plaisir, le style de M. Brifaut, bien qu'il manque parfois de propriété, de précision et de goût, n'est 1 dénué ni d'élégance, ni d'harmonie, ni même d'une certaine\_--

énergie. Nous citerons entr'autres ces deux vei«.~ '

55

60

65

70

\* r

75

Il

8o

[3101

qui expriment avec beaucoup de pompe et d'éclat une vérité trop méconnue :

Lorsqu'un trône a tremblé dans sa base profonde,

Il ébranle en tombant tous les trônes du monde.

Nous avons distingué, dans le cours de la pièce, plusieurs tirades pleines d'une véritable chaleur, que nous regrettons de ne pouvoir citer. On trouve encore, dans le dialogue, une foule de vers qui seraient applaudis en tout temps, quoiqu'ils doivent surtout aux circonstances les bravos que leur prodigue le public :

Vous avez tout détruit : mais qu'avez-vous fondé ?

Sauvons la liberté : mais gardons-nous du crime.

Laissons là les partis, ne voyons que la France, etc.

Nous ferons observer toutefois à M. Brifaut que ces mots magiques : France, honneur, patrie, gloire, etc., etc., sont répétés un peu trop souvent dans les discours de ses héros. Clisson, dont le beau caractère est d'ailleurs celui que M. Brifaut a le mieux su tracer, Clisson qui nous semble si grand, si chevalier lorsqu'il dit au coupable Téligny dont il se sépare :

Je quitte un conjuré, dans la haine affermi,

Il ne tiendra qu'à toi de me rendre un ami.

Clisson, dis-je, n'est plus qu'un froid et empha-

85

90

95

100 io5

tique déclamateur lorsqu'il nous rappelle à tout bout de champ, suivant la naïve expression de Rabelais, sa foi, son honneur et ses services. La vertu qui se vante n'est déjà plus de la vertu, et le caractère d'un homme perd en noblesse tout ce qu'il montre en orgueil.

Le lecteur est peut-être étonné que nous ne parlions pas de l'épouse de Clisson ; le sort de ce personnage, au moins inutile, est d'être toujours perdu de vue. Si M. Brifaut se décide à le retrancher, sa tragédie aura un défaut de moins.

Nous félicitons Al. Brifaut d'avoir choisi un sujet national; mais nous l'engageons à le mieux choisir une autre fois : de plus sévères diraient à le mieux traiter. Il reconnaîtra aisément que si, dans sa tragédie, le rôle du dauphin n'est pas sans mérite, la perfidie de Charles de Navarre est aussi loin d'être dramatique que l'indécision de Téligny d'offrir des combinaisons théâtrales. Dans la tragédie, où il n'y a pas de caractères prononcés, il n'y a pas apparence de danger, parce que sur la scène les événements naissent des caractères. Où il n'y a pas de danger, il n'y a pas d'intérêt, Hinc subitœ mortes. Nous n'ajouterons pas avec le satirique, Hinc intestata senectus, parce que nous espérons que le talent jeune encore de M. Brifaut lèguera à la postérité des ouvrages meilleurs que Charles de Navarre. H. [Victor Hugo].

Nous remettons à notre prochain numéro de rendre compte de Marie-Stuart, tragédie en cinq

110

115

120

125

130 i35

[3111

actes de M. Lebrun, qui vient d'obtenir un grand succès au premier Théâtre-Français. Nous examinerons si cet ouvrage, imité de Schiller, réalise les espérances qu'avait fait concevoir Ulysse, début de l'auteur.

Le second théâtre n'a pas vu ses derniers efforts couronnés de tout le succès qu'auraient mérité, sinon les nouveaux ouvrages qu'il a représentés, du moins l'activité et le zèle de son administration.

La Bourgeoise ambitieuse, petite comédie en un acte, qui était tombée deux jours avant la mauvaise réussite de Charles de Navarre, semble avoir encore porté malheur aux Fausses Apparences, autre petite comédie qui a été sifflée ces jours derniers, et dont l'auteur est M. Pigault-Lebrun.

140

145 i5o

REVUE LITTÉRAIRE

LA CHAUMIÈRE DE CLICHY

Par M\*\*-\*

Une chaumière est abattue; une famille éplorée arrachée de ses pénates erre sans asile ; cet acte d'iniquité ordonné par un maire impitoyable, est exécuté sous ses yeux; à ce spectacle un peuple entier se lève saisi d'horreur, et jette un cri vers le ciel vengeur de l'iniquité; ce premier mouvement fait place à une généreuse compassion pour la victime; l'obole de la veuve et de l'orphelin est apportée en offrande à l'infortune; la chaumière renaît de ses ruines; l'oppresseur est humilié, le crime puni et la vertu triomphante. Tel est le grand tableau qu'il fallait peindre, et dont M... ne semble pas même avoir conçu l'idée.

On ne voit pas sans quelque surprise que la Chaumière, qui est l'héroïne du roman, que Morisset, qui en est le héros, n'obtiennent qu'une place secondaire dans un drame où ils devaient jouer le premier rôle. Et cependant le lecteur ne pouvait faire trop tôt connaissance avec la cabane et son propriétaire. Le récit de la guerre de l'indépendance d'Amérique, qui remplit les deux grands

5

10 i5

20

[3121

tiers de l'ouvrage, ne fait que le distraire du sujet principal, sans l'intéresser. Ce n'étaient point les combats de ces fiers républicains, mais la chaumière de Morisset qu'il fallait peindre; l'action tout entière ne devait point se passer sur la plage américaine, mais sur la route même de Clichy. Que font en effet au lecteur les exploits de M. le marquis de Lafayette ? Sa gloire est grande sans doute, mais était-ce bien le moment de la célébrer ? Ce qu'il importait surtout, c'était de faire paraître au grand jour la vertu mâle et inflexible de Molrisset, sa constance inébranlable dans l'adversité, de montrer en lui le véritable héros du malheur. Il fallait, en présentant cet infortuné aux prises avec le maire de son village, faire ressortir le contraste frappant des lumières et de la magnanimité du libéral français avec l'ineptie et la cruauté de l'homme de 1815. Un auteur un peu adroit n'eût pas manqué, avant tout, de jeter sur son héros tout l'intérêt dont il était susceptible; et c'est ce précepte, le premier et le plus important de tous, que M\*\*\* a particulièrement violé. Dans les scènes qu'il a eues à peindre, il semble avoir toujours omis à plaisir les circonstances propres à accroître la péripétie du drame, et qui naissaient des situations mêmes. Prenons pour exemple le moment qui précède la catastrophe, ce moment terrible où tout va être consommé, selon l'expression de l'auteur, et nous démontrerons jusqu'à l'évidence que M\*\*\* n'a offert que l'ébauche imparfaite d'un dessin qui devait être tracé à grands traits.

Morisset est arraché de sa chaumière ; voilà le fait pur et simple. Mais ce fait, il fallait l'embellir :

25

3o

35

40

45

50

[313

les gendarmes envoyés pour exécuter l'ordre cruel du maire pouvaient vous fournir un épisode intéressant. Un combat s'engage. Morisset repousse l'attaque avec courage, lutte corps à corps contre ses ennemis, en terrasse deux ou trois, plus ou moins, mais enfin accablé par le nombre, est obligé de céder et d'obéir. Indépendamment du pathétique que faisait naître cette situation, elle vous fournissait l'occasion d'une de ces descriptions de bataille que le lecteur ne lit jamais sans un secret plaisir. Morisset pouvait avoir une nombreuse famille ; si dix ou douze enfants n'eussent suffi, vous pouviez ajouter un père accablé d'années et d'infirmités, une femme, que vous pouviez même supposer enceinte. Jugez vous-même quelle succession de scènes déchirantes vous offrait cette multiplication de victimes. Allons plus loin; supposons qu'une nuit froide et sombre enveloppât de ses ténèbres les noirs attentats du crime, et ajoutât une nouvelle horreur à une peinture déjà si horrible par elle-même, vous épuisiez l'admiration en portant à son comble la terreur et la pitié. C'est ainsi qu'il faut traiter le roman et surtout le roman politique. Parlons avant tout aux passions; c'est un devoir indispensable pour l'écrivain : quiconque le néglige ne sait rien.

Après vous avoir fait le juste reproche de n'avoir pas dit tout ce qu'il fallait dire, nous vous en adresserons un autre d'un caractère plus grave : celui d'avoir trahi la cause que vous défendez. Jusqu'ici tout le monde avait cru, et nous tous des premiers, que le maire de Clichy n'était autre chose qu'un seigneur féodal ; nous étions même

55

60

G5

70

75

80

85

[314]

très disposés à croire, sur la foi du Constitutionnel et de la Renommée, que ce noble châtelain était imbécile et pervers autant que baron ou marquis de France. Et voilà que c'est vous, M\*\*\*, qui nous arrachez à une illusion si douce, en nous déclarant, avec une bonhomie sans exemple, que ce prétendu partisan de la dîme, des corvées et de tous les droits féodaux, n'est ni plus ni moins qu'un ancien nourrisseur de Vincennes. Cet aveu trop sincère nous a tout à fait désenchantés, et a diminué au moins de moitié l'intérêt que nous portions à l'infortuné Morisset... La franchise en elle-même est une excellente chose ; mais elle ne doit pas dégénérer en maladresse. Il est certaines vérités qu'on peut avouer, d'autres sur lesquelles il est bon de glisser légèrement, est modus in rebus, a dit un homme qui s'y connaissait très bien ; mais ce n'est pas chose facile à un indépendant que de garder ce sage milieu que n'ont pu tenir même les doctrinaires.

Au surplus, consolons-nous, on nous promet les Plaisirs de Clichy, nouvel ouvrage qui réparera sans doute les torts de son aîné. L'auteur n'a, dit-on, épargné ni soins ni recherches pour rendre son livre digne de l'attention publique. On a formé une liste complète et régulière des personnes qui ont souscrit pour le rétablissement de la chaumière : glorieux recensement, qu'enrichiront encore ces devises si touchantes, ces naïvetés si sentimentales, échappées de la plume bienfaisante des souscripteurs, et dont on nous promet d'effacer les fautes d'orthographe : toutes les pièces qui ont paru jusqu'ici pour ou contre la cabane seront

go

95

100 io5

110

Ils

120

[31

comprises dans ce recueil. On annonce en outre que d'habiles ingénieurs seront envoyés sur les lieux pour dessiner l'ancienne chaumière et lever un plan très exact de la nouvelle. La lithographie doit reproduire ces travaux précieux. Plusieurs chansons, romances et complaintes, mises en musique par de savants artistes, ajouteront un charme de plus à un recueil si impatiemment attendu. Ainsi, grâce à cet ouvrage, pour l'embellissement duquel tous les arts réunissent leurs prestiges, Clichy va devenir un lieu fameux, et la chaumière de Morisset presque aussi célèbre que la maison

Bancal.

F\*.

ALMANACH DES MUSES

POUR L'ANNÉE 1820

Jamais, de mémoire d'homme, de plus tristes étrennes ne nous furent offertes. La licence a été portée au point que nous, bonnes gens, habitués moins que personne à saisir, en fait de vers, le côté plaisant des ouvrages, nous avons failli succomber à une envie de rire inextinguible, que nous avons toutefois promptement réprimée, attendu qu'il n'est ni honnête ni décent de s'égayer aux dépens de tant de poètes à la fois.

I. La signature F. ne figure qu'à la table.

25

130

i3o

5

Cependant, comme il n'y a rien de plus varié que les goûts et les opinions, article sur lequel on ne doit d'ailleurs jamais disputer, il ne serait pas impossible que bien des gens eussent, de l'Almanach des Muses de cette année, une façon de penser tout opposée à la nôtre. Les cœurs tendres et mélancoliques, toujours ouverts aux émotions douces, pourraient bien trouver un charme secret à certaines pièces qui n'ont effleuré qu'à peine notre sensibilité émoussée. Amour et Soleil couchant, Baiser du soir, les Deux Zéphyrs, la Vierge du Dragon, Bosquet des Lilas, la Différence des Baisers, etc., sont des titres charmants, et les pièces tiennent encore beaucoup plus qu'ils ne promettent : tout y est délicat, vaporeux, doux et passionné. Les amateurs du naïf et du sentimental y rencontreront à profusion des traits qui ne le céderont en rien, pour le naturel de la pensée et l'élégance de l'expression, à celui-ci qui termine la description d'une matinée de printemps dans le Soleil et le Nuage :

Corydon, près de sa Sylvie,

Recevait deux baisers pour un pied de lilas,

Tout, en un mot, s'animait ici-bas;

Tout reprenait une nouvelle vie.

C'est sans doute pour contenter tous les goûts, que M. l'éditeur a répandu une si grande variété dans son recueil. Il n'est aucun genre de poésie qui n'y ait trouvé place. L'amant du Madrigal en trouvera bien une cinquantaine des mieux choisis. Le partisan du sonnet n'a point été oublié, on lui

10 i5

20

25

3o

35

40

[31

en a réservé au moins une vingtaine. Les Épitaphes sont la partie soignée de l'ouvrage : heureux ceux qui ont de l'inclination pour ce genre. On trouve encore à profusion, Odes, Romances, Poèmes, Épigrammes, etc., etc., auxquels il faut ajouter les Fables de M. L. F. D. G., qui sont là pour l'amusement des amis de l'Apologue. Il y en a, comme on dit, pour tout le monde; chacun peut en prendre et surtout en laisser.

Quant à nous, nous ferons à M. Léonce de Saint-Géniès, auteur de l'Évitre à une jolie Ultrà, à M. T\*\*\*, chantre 1 souvent bien inspiré de la Puissance de Dieu, à M. Damas, qui harangue en jolis couplets une faiseuse de Romans, à M. J. Pain, dont nous avons remarqué avec plaisir les Manuscrits retrouvés, et à quelques autres encore, nos compliments de condoléance bien sincères. Il est triste de voir ses vers accolés à ceux de tels et tels poètes que nous ne citerons pas. On croirait que nous voulons nous égayer aux dépens de leurs noms, qui, pour être souvent plus que bizarres, sont toutefois moins ridicules encore que leurs vers. Il serait pourtant aussi possible que MM. Pain, Damas, etc., n'eussent recherché ce mauvais voisinage que par coquetterie, semblables à ces jolies Créoles qui rehaussent encore leurs charmes par un cortège de dix à douze vilaines négresses.

F.

45

)0

)5

30

55

[317]

DITHYRAMBE SUR L'ASSASSINAT

DE S. A. R. Mgr LE DUC DE BERRI

Par M. TÉZÉNAS DE MONTBRISON, des Académies de Lyon, de Marseille, etc.

Cette pièce, inspirée par une douleur sentie et une trop clairvoyante indignation, renferme des passages écrits avec feu et avec verve. Cependant, M. Tézénas, dont l'énergie est quelquefois incorrecte, nous paraît réussir encore mieux dans les morceaux qui demandent, comme le suivant, de la grâce et de la douceur :

Pleure, princesse infortunée,

L'époux qui faisait ton bonheur 1

Naguère, de fleurs couronnée,

Tu vins, sur le char d'Hyménée,

Comme un ange consolateur.

Ivre de joie et d'espérance,

Oubliant tout, un peuple immense

Se précipitait sur tes pas :

Tu quittais ta douce patrie;

Mais, de tant d'amour attendrie,

Ton cœur ne la regrettait pas.

U. [Victor Hugo] \*.

i. Initiale à la table seulement.

5

10 i5

ODE, OU CHANT FUNÈBRE SUR LA MORT

DE S. A. R. Mgr LE DUC DE BERRI

Par LEBRUN DE CHARMETTES

On retrouve dans cet ouvrage les qualités particulières du style de M. Lebrun de Charmettes. Nous extrairons les strophes suivantes :

De ta sublime sœur, de ton généreux frère,

De ton malheureux père,

Redirai-je l'effroi, les augustes douleurs;

Ton épouse égarée à la foule attendrie

Redemandant ta vie,

Et lisant ton trépas dans tous ces yeux en pleurs? ................... Héros 1 c'en est donc fait : cette brillante gloire,

Cette longue mémoire,

Ces palmes, ces lauriers, qu'eût obtenus ton bras,

Ce pompeux ^venir, cette riche espérance,

Sont perdus pour la France ;

Et la main d'un Français t'a donné le trépas 1

U. [Victor Hugo]1.

1. Initiale à la table seulement.

i5

10 i5

[3181

LA FRANCE ROYALISTE

AUX MANES DE Mgr LE DUC DE BERRI

Par A. J. G. SAINT-PROSPER,

auteur de l'Observateur au XIX' siècle.

Cet opuscule, écrit avec une rapidité pleine d'énergie et d'originalité, porte l'empreinte d'une douleur profonde et la fait passer dans l'âme du lecteur, en retraçant fidèlement les détails déchirants de la fatale nuit, et les causes déplorables d'un attentat qu'il est impossible de réparer et qu'il était si facile de prévenir. Cette nouvelle production de M. Saint-Prosper fait le plus grand honneur à ses sentiments comme royaliste, et à son talent comme écrivain. On en jugera par la citation suivante, où se trouve peinte, avec les couleurs les plus vraies, la scène lamentable de l'Opéra : « Au milieu de cette scène, apparaît toute une famille à genoux. Là, sont confondus un père, une sœur et une épouse. Tous prient, mais c'est en vain; car il est des instants où la prière du juste ne monte pas jusqu'au ciel. Cependant, pour la première fois, la royale victime connaît la crainte. — Pensez-vous, disait-il à son frère, que Dieu me pardonne ? — Oui, puisqu'il a fait de vous un martyr. — C'est la seule consolation qu'un fils de France puisse donner à son frère. Le Duc bénit sa fille, cherche la main de sa femme, la serre encore une fois, et tombe dans une longue agonie. Pour-

5

10 i5

20

[3«

quoi faut-il que la mort lui soit aussi cruelle? Sa douceur, sa piété auraient dû en désarmer la rigueur. Dieu ne le voulait pas ainsi : le Duc devait encore un dernier exemple à la terre. Les tourments qu'il endure deviennent plus affreux, il est déjà presque hors de la vie... Le Roi arrive. Un effort, le dernier de tous, soutient le Prince, et sa voix murmure ces mots : Grâce, Sire, grâce pour l' homme qui m'a frappé; je vous en conjure, Sire... La parole expire sur ses lèvres et l'agonie redouble. Courage, mon frère, s'écrie l'héroïne de toutes les douleurs; courage, mon frère! mais si l'Eternel vous appelle à lui, dites à mon père qu'il prie pour la France et pour nous. »

Nous regrettons de ne pouvoir citer davantage.

U. [Victor Hugo].

Nous avions, dans notre précédente livraison, exprimé le désir, et même énoncé l'espérance de voir un de nos écrivains illustres entreprendre l'histoire de Msr le duc de Berri. Nous aurions été prophètes, nos vœux seraient remplis et notre attente comblée, s'il était vrai que, d'après une auguste invitation, le noble vicomte de Châteaubriand se fùt chargé de cette tâche digne de lui.

Le célèbre Walter-Scott, quoiqu'il eût annoncé dans la Fiancée de Lammermoor;, que ce roman était le dernier qu'il publiait, rentre en lice. Ivan-Hoë, ou le Retour d'un croisé est sous presse,

f lo

35 ii

5

10

[320]

et paraîtra dans le courant du mois de mars. Puisse cette nouvelle production être digne de son auteur!

Les rédacteurs du Conservateur littéraire avaient déclaré, dans leur 7e livraison, qu'ils continueraient à garder l'anonyme, comme ils l'ont cru devoir faire jusqu'ici. Cependant un article que M. Agier a bien voulu consacrer à leur recueil, dans la 75e livraison du Conservateur, article du reste plein d'indulgence et de sentiments bienveillants, pourrait faire croire que MM. Hugo frères sont les seuls auteurs du Conservateur littéraire. MM. Hugo1, uniquement dans l'intérêt de la vérité, nous prient de rectifier cette erreur involontaire. Ils nous invitent à faire connaître qu'ils comptent plusieurs collaborateurs dont les articles ne sont soumis, comme les leurs, qu'à la censure du conseil de rédaction, composé de la réunion de tous les rédacteurs. C'est avec regret que les rédacteurs du Conservateur littéraire se voient encore forcés d'entretenir d'eux leurs lecteurs; mais c'est avec un bien vrai plaisir qu'ils saisissent cette occasion de remercier publiquement M. Agier de ses éloges et de ses honorables encouragements.

Le Rédacteur responsable du Conservateur littéraire.

1. Il n'est pas inutile d'observer que deux de ces Messieurs seulement, l'aîné et le plus jeune, comptent parmi les rédacteurs. (C. L.)

15

5

10 i5

20

NEUVIÈME LIVRAISON

(AVRIL 1820).

POÉSIE

LA MORT DU DUC D'ENGHIEN

ODE

Couronnée en 1818, par l'Académie des Jeux Floraux.

Dixit insipiens in corde suo : non est De a s.

Porté sur le flanc des nuages,

L'ange des nuits parcourt les cieux épouvantés.

Sa voix tonnante appelle les orages;

La foudre et l'aquilon marchent à ses côtés...

[Le loup hurlant dans l'ombre a quitté ses repaires;

Il traverse à grands pas les hameaux solitaires.

0 laboureurs, réveillez-vous!

Veillez! veillez! j'entends les cris de la victime.

La nuit est complice du crime;

Le sang qu'on va verser retombera sur nous.

J'entends dans les forêts des cris lointains d'alarmes...

Où vont ces coursiers et ces chars?

Entre crochets les vers qui manquent dans le Recueil des

Jeux Floraux, 1818.

5-20 J. F. Quatre vers seulement :

J'entends sur ces créneaux frémir l'airain des heures.

Où vont ces coursiers et ces chars ?

Soldats, que cherchez-vous vers ces sombres demeures >...

Arrêtez Arrêtez !... Tout fuit à mes regards.

5

10

[3211

Que cherchent ces soldats qui font briller leurs armes? Arrêtez!... Ciel! tout fuit vers ces affreux remparts.

Seul le sinistre airain des heures

Résonne sourdement au haut de ces demeures;

Un spectre lui répond par des gémissements ;

J'écoute, et loin dans les ténèbres

S'élèvent les clameurs funèbres

Du triste oiseau des monuments.]

Je vois, dans Saint-Denis, une pâle lumière

Errer sur ces vieux murs si sacrés autrefois ;

J'entends, au sein de la poussière,

S'agiter à grand bruit les ossements des Rois.

Échappés des sombres royaumes,

De toutes parts vers moi marchent d'affreux fantômes. Des célestes décrets redoutables héraults,

Leur effrayante voix retentit dans les plaines;

Ils s'arrêtent, les bras étendus vers Vincennes,

Ils chantent l'hymne des tombeaux.

Tenant entre leurs mains les ordres sanguinaires, Des chefs se sont assis pour insulter aux lois;

Et, devant ces bourreaux, juges imaginaires,

A comparu le fils des Rois.

Noblement exilé d'une terre flétrie,

Sur les bords étrangers il suivit la patrie,

Français digne de ses aïeux :

Depuis qu'il s'est fait voir dans les champs de Bellonne La France ose espérer, et le tyran frissonne

Sur son trône victorieux.

Les peuples se disaient : louons la Providence ;

Nous ne sommes plus sans appui,

Le glaive d'un héros veille encor sur la France...

Qu'il meure, a dit le Corse, et sa race avec lui! Endormi sur la foi de ses traités perfides,,

Le héros entouré de pièges homicides

15

20

25

30

35

40

45

[32

Soudain se réveille étonné;

Il tombe enveloppé des embûches du crime :

Un forfait l'a vaincu, que la noble victime

Rougirait d'avoir soupçonné.

Il est là, sous les yeux de ces brigands farouches, Comme un Condé, l'œil fier, le front serein.

L'imposture et le fiel découlent de leurs bouches;

Il sourit, muet de dédain.

Son regard poursuit leurs pensées;

Il lit l'arrêt fatal dans leurs âmes glacées :

Leurs remords ne l'absoudront pas;

Son cœur lui dit assez qu'il n'est plus d'espérance,

Et que l'oppresseur de la France

Ne vivra que par son trépas.

Hélas! que n'est-il mort au milieu des batailles, Noblement étendu sur un lit de lauriers!

Il mourra loin des camps, sous d'indignes murailles,

Comme le dernier des guerriers.

Les peuples effrayés pleureront en silence ;

Des Français oublieront sa cendre sans vengeance ;

Ils souriront à son bourreau !

Et longtemps son ombre sanglante

Sur cette terre encor de son trépas fumante,

Viendra demander un tombeau!

Cependant, à l'aspect du héros magnanime, Étonné d'être ému par le sang innocent,

Le tribunal affreux des ministres du crime

Se tait en frémissant.

Épouvanté de ce qu'il va résoudre,

Il craint de condamner celui qu'il n'ose absoudre...

Mais le Corse a trop attendu :

Il apprend qu'on trahit sa colère inquiète;

Il parle, et la terreur répète

L'arrêt par la justice un instant suspendu.

5o

155 fûo

[65

70

75

80

[323J

Ah 1 quand viendra le jour où l'Europe et la France

Dépouilleront leurs vêtements de deuil?

Ce jour où de son pied l'ange de la vengeance Frappera le colosse élevé par l'orgueil?

Des bourreaux de Louis héritier détestable, Cache-toi, cache-toi sous ton bonheur coupable; Impose par la gloire aux peuples abusés...

Tu montes pour tomber, aujourd'hui roi suprême, Demain peut-être esclave, et seul avec toi-même,

Pleurant sur tes sceptres brisés.

Adieu, noble amour de la gloîre!

Adieu lauriers promis à ses jeunes vertus! Compagnons du héros si chers à sa mémoire,

Adieu, vous qu'il ne verra plus!

Assis dans les cachots d'une tour solitaire,

Il attend l'heure funéraire,

Signal des derniers attentats;

Tranquille cependant, il rêve en sa pensée Les beaux jours d'une vie, hélas! sitôt passée,

Et l'avenir qu'il ne craint pas.

Tristement appuyé sur ses mains valeureuses,

Le héros éleva ses regards vers les cieux ;

Et des larmes silencieuses

Malgré lui roulaient dans ses yeux.

Que faisiez-vous alors, ô toi sa tendre mère,

Et toi, Bourbon, malheureux père?

Peut-être un doux sommeil le mettait dans vos bras.

Dormez!... Près de sa dernière heure, C'est sur votre réveil qu'il pleure;

C'est pour vous qu'il frémit en songeant au trépas.

De ce bastion solitaire

Je vois descendre des soldats :

Un sombre flambeau les éclaire...

Je frissonne au bruit de leurs pas.

Que vois-je? ô terreur!... sans défense,

85 go

95

100 io5

110

115

[324

D'Enghien au milieu d'eux s'avance Avec la fierté des héros!

La nuit prête son ombre au crime :

Tout est tranquille, et la victime

Veille seule avec ses bourreaux!

Du moins que la parole sainte

Pour la dernière fois descende sur d'Enghien 1

Il parle... et ce Murat qui vit l'homme avec crainte,

Avec mépris voit le héros chrétien.

Retiens, lâche, retiens ton insultant blasphème!

Tu ne crois pas en un juge suprême

Témoin de tes longs attentats...

Mais tremble! la Calabre et ses rochers t'attendent;

Ses vautours naissants te demandent!...

Il est un Dieu vengeur, et tu le connaîtras.

Sur sa poitrine intrépide

Plaçant un pâle fanal

Dont la lumière homicide

Guidera le plomb fatal,

Ils reculent, et dans l'ombre

A peine une lueur sombre

Brille à leurs yeux inhumains;

Et le héros immobile

Présentait un cœur tranquille Au fer qu'apprêtaient leurs mains.

Le chef des meurtriers à sa troupe insensible

Donna soudain l'affreux signal.

La mort, ceinte d'éclairs, avec un bruit horrible,

Passa sous ce rempart fatal.

D'Enghien était tombé!... Dormez, peuples esclaves,

Peuples dignes de vos entraves,

Qui croirez le venger par de stériles voeux!

La race des Condés pour jamais est éteinte :

Ce sang dont la patrie est teinte,

C'est le sang des héros promis à nos neveux.

20

.25 i3o

3 5

140

145 i5o

[325]

Étendu palpitant sur la poudre sanglante,

Il voyait ses bourreaux, pour cacher leurs forfaits, Ouvrir à coups pressés la tombe dévorante

Qui doit l'engloutir à jamais.

Bientôt son sang glacé dans ses veines s'arrête ; Sur une froide pierre il repose sa tête ;

Luttant contre la vie, il attend le trépas.

En ce moment une ombre immense

Qui siégeait sur les tours, pareille à la vengeance, Se lève, en agitant ses gigantesques bras.

Une auréole étincelante

Brillait sur son front couronné;

Et de son sein, couvert d'une pourpre éclatante, Flottait un long linceul aux vents abandonné. C'était le saint Monarque un effrayant silence Dans les airs étonnés annonça sa présence ;

Le fer tomba des mains des bourreaux pâlissants ;

Et sa voix semblable au tonnerre

Bénissait le héros renversé sur la terre

En ces formidables accents :

Tu meurs, d'Enghien, tu meurs : ton Dieu vers lui t'appelle!

Quitte ce corps par la mort abattu ;

Lève-toi, viens renaître à la vie éternelle,

Viens voir où le bonheur attendait ta vertu. L'Éternel a permis ton glorieux supplice :

Car ta vaillance à sa justice

Arracherait un peuple révolté.

Mais, après tes vertus, tes malheurs, ta constance,

La mort n'est qu'une récompense

Qui t'ouvre un ciel heureux dès longtemps mérité.

Il dit ; et ranimant ses forces presque éteintes,

Le héros lui sourit de son regard mourant.

Alors le vieux Monarque éleva ses mains saintes Sur le fils des Condés à ses pieds expirant :

Il bénissait son corps privé de sépulture ;

155

160

165

170

175

180

185

[326]^

Et le chêne sacré, poussant un long murmure,

Lui répondait du fond des bois ;

Et le ciel, et le fleuve, et les monts, et les plaines,

Et les murs sanglants de Vincennes

De sourds gémissements accompagnaient sa voix.

Les brigands, muets d'épouvante,

En détournant les yeux saisissent le héros...

Sur sa dépouille encor vivante

J'entends tomber la terre et marcher les bourreaux!.. C'en est fait, tout à coup s'échappe de la tombe

Un cri plaintif du héros qui succombe...

Ils se regardent terrassés;

Ils pensent voir d'Enghien qui, pâle, formidable,

Se relève au milieu de leur troupe coupable,

Et les suit de ses bras glacés.

Mais alors s'élançant sur le char des orages,

Saint Louis monte dans les airs ;

Il monte, et loin encor sur le flanc des nuages

Sa trace éclate en mille éclairs.

Pâles d'horreur, frappés des colères célestes,

Les bourreaux en tremblant quittent ces lieux funestes:

Tout se tait dans les champs déserts ;

Et dans les cieux, troublés de leurs rires funèbres, Oh entendit passer les géants des ténèbres,

Qui redescendaient aux enfers.

E. HUGO.

198-200 J. F. :

Ils veulent fuir, l'effroi les glace.

Ils ont cru voir la mort, dont la faux les menace,

S'avancer à grands pas dans ces affreux fossés.

|F9° t95

JOO

JO5 iio

L'ANTRE DES CYCLOPES

(Extrait d'une traduction inédite de l'Enéide.)

Insula Sicanium juxta latus JEoliamque

Erigitur Liparen fumantibus ardua saxis, etc.

(Lib. VIII.)

Non loin des bords d'Enna, près'du séjour des vents, Liparis lève un front ceint de rochers fumants; L'Etna tonne en ses flancs : sous ses voûtes tremblantes On entend retentir les enclumes bruyantes;

Là, grondent les métaux; là, cent soufflets mouvants Gonflent leur vaste sein où s'engouffrent les vents; Là, s'ouvre l'antre obscur des fils de Sicanie.

Ce palais de Vulcain fut nommé Vulcanie;

Le dieu des feux y vole à la voix de Vénus.

Brontès et Pyracmon, et Stérope aux bras nus,

En ce moment forgeaient au maître du tonnerre La foudre, que son bras fait gronder sur la terre.

Cet ouvrage imparfait s'achevait sous leurs coups.

Ils y mêlaient déjà l'Éclair et le Courroux,

Et trois rayons de Grêle, et trois rayons de Flamme, Et le Bruit et la Peur, qui terrasse notre âme.

Plus loin brille ce char, d'où Mars, ceint de lauriers, Errant de ville en ville, appelle les guerriers.

Réimprimé dans Victor Hugo raconté... Aucun changement, sauf la suppression des majuscules aux mots : Éclair,

Courroux, Grêle, Flamme, Bruit. Peur (vers 14, i5, 16). — L'édition G. Simon donne, d'après le manuscrit, la date : [Janvier] 1817.

5

10

15

[327

Là résonne l'égide; et l'or, et les écailles,

De l'arme de Pallas ornent les vertes mailles;

Cent serpents sur son sein dressent leurs cols sifflants, Et Gorgone en fureur roule ses yeux sanglants.

« Écoutez, dit Vulcain, suspendez votre ouvrage, Cyclopes; d'un héros, fameux par son courage,

Il faut forger l'armure, et montrer sans retard Ce que peuvent vos bras et ce que peut votre art. » Tout s'empresse à ces mots, sa voix les aiguillonne ; Dans de vastes fourneaux l'acier brûlant bouillonne ; Déjà ce bouclier qui, dans les jeux de Mars,

Seul de tous les Latins doit affronter les dards,

Dans sept orbes de bronze aux regards étincelle.

Sur des brasiers fumants l'or à grands flots ruisselle; L'un, des soufflets gonflés pressant les vastes flancs, Tantôt chasse à grand bruit, tantôt pompe les vents ; L'autre plonge l'airain dans l'onde qui frissonne ; Sous leurs vastes efforts l'antre tremblant résonne; Ceux-ci courbent le fer qu'ils tournent sur les feux, Ils frappent : soulevé par leurs bras vigoureux,

Le marteau, bondissant sur le métal sonore,

Tombe à coups cadencés, remonte et tombe encore.

V. D'AUVERNEY [Victor Hugo].

20

25 l3o

35

40

[3281

LITTÉRATURE FRANCAISE

>

VIE PRIVÉE DE VOLTAIRE

ET DE MADAME DU CHATELET

PENDANT UN SÉJOUR DE SIX MOIS A CIREY

Par l'auteur des Lettres péruviennes,

suivie de cinquante épîtres inédites en vers et en prose de Voltaire.

[Nous allons entreprendre une tâche délicate et difficile. Nous oserons parler sans passion d'un homme qui a tantôt été décrié avec aveuglement, tantôt exalté avec mauvaise foi; nous allons rendre justice à Voltaire, c'est-à-dire lui payer notre tribut d'admiration ; et certes, il faut, comme nous, s'être résigné à dire la vérité tout entière, il nous faut tout le courage de l'équité pour prendre aujourd'hui place parmi les partisans de cet illustre génie. Les rangs de ses apologistes ont été souillés par tant d'hommes, chargés de crimes et d'ignominie, la voix de ses défenseurs a été si souvent consacrée

Le milieu de l'article est conservé dans Littérature et philosophie mêlées, sous la date avril 1820. (T. I, p. 75) — Hugo a supprimé tout le début (1-138), attaque très vive contre l'esprit révolutionnaire et les libéraux.

5

10 t

en même temps à défendre les atrocités et les infamies d'une foule de monstres, tout fiers de supposer Voltaire leur complice, que l'on ne doit pas s'étonner de nous voir hésiter au moment de témoigner en sa faveur; car il s'agit de faire chorus avec la révolution tout entière. A cette idée révoltante, et qui suffirait seule pour nous faire reculer, se joint encore le regret de nous séparer un moment de cette classe d'hommes honorables, qui ne se sont faits les antagonistes de Voltaire que par de respectables motifs. Certes, après tant de forfaits, d'anarchie et de longues calamités, il doit être permis d'être accusateur, lorsqu'on a été victime; l'amertume est excusable dans l'infortune, la colère est un des droits du malheur, et il y aurait mauvaise grâce à condamneren ceux qui voient dans Voltaire l'unique auteur de notre abominable révolution, quelque emportement dans leurs reproches et même quelque erreur dans leurs récriminations. Aujourd'hui que nous avons par devers nous de si terribles expériences, Voltaire est jugé bien sévèrement; il ne fut que léger, et il semble pervers; il ne fut qu'imprudent, et il paraît coupable. Ce fut un grand malheur pour cet homme, du reste si noble et si généreux, de naître dans un temps corrompu ; les objets les plus sacrés et les plus augustes, les souverainetés politique et religieuse, les cultes et les trônes étaient journellement attaqués dans les causeries des gens du monde et les écrits des hommes de lettres. On voulait à toute force s'amuser, et l'on s'amusait de tout; dans les salons de la bonne compagnie, on se moqua d'abord des nobles et des prêtres, et bientôt des rois et de Dieu.

15

20

25

3o

35

40

45

[3

Pour comble de malheur, de grands scandales, d'étonnantes incrédulités semblaient justifier ces fatales railleries; la noblesse avait ses philosophes, et le clergé ses esprits-jorts. Au milieu de cette confusion générale, Voltaire ne sentit pas assez le respect qu'il se devait à lui-même et l'importance de sa propre opinion; il crut pouvoir faire comme les autres; au torrent qui l'entraînait se joignirent encore des impulsions particulières ; ses sarcasmes furent dictés plutôt par un esprit de vengeance que par un esprit de révolte ou d'irréligion. Toutefois le chantre de Henri qui, dans tous ses ouvrages sérieux, respecta la vérité, ne se permit de mentir qu'en plaisantant; il sembla adopter pour devise : ridendo dicerejalsum, croyant peut-être qu'un paradoxe, soutenu en badinant, perdait tout son danger, et se fiant sans doute au vieux syllogisme : tu ris, donc tu mens. Les événements ont prouvé qu'il se trompait. C'est ainsi qu'il a sa part dans les causes de nos désastres; il contribua en riant à la démoralisation de son siècle; et si sa gloire, ses immortels ouvrages, son prodigieux génie et surtout ses belles actions ne rachetaient les erreurs de sa vie, il aurait à répondre, devant la postérité, de ses plaisanteries téméraires, et même des catastrophes qui, par une déplorable fatalité, en ont été jusqu'à un certain point les épouvantables conséquences.

Quant à nous, nous pensons que, pour dépopulariser Voltaire auprès de cette collection de niais, d'ignorants et de demi-savants qui se disent les libéraux, il suffirait de le leur faire lire. Cet homme-là n'a-t-il pas dit : Ne me parle1. pas de démocratie, c'est

5o

55

60

65

70

75

[330]

le gouvernement de la canaille? N'a-t-il pas vanté l' aristocratie anglaise ? N'a-t-il pas démontré le danger des lumières (telles que les entendent les libéraux) dans les basses classes de la société ? Ne détestait-il pas le régicide? N'a-t-il pas flétri les meurtriers de Henri III et de Henri-le-Grand ? N'a-t-il pas, dans le tocsin des rois, dénoncé à l'indignation des peuples l'assassinat du roi 1 de Pologne ? Serait-il partisan du crime isolé de Louvel, celui qui a écrit ces vers?

Les peuples foulés gémissent,

Les arts, les vertus périssent,

On assassine les rois ;

Tandis que l'on ose encore,

Dans ce siècle que j'abhorre,

Parler de moeurs et de lois!

Aurait-il approuvé la loi athée, ne méritait-il pas le nom de cagot que lui donnait Diderot, le poète qui s'écriait :

Hélas ! qui désormais, dans une cour paisible, Retiendra sagement la superstition,

Le sanglant fanatisme et l'athéisme horrible, Enchaînés sous les pieds de la religion?

Nous croyons inutile de multiplier les citations, ce qui serait du reste bien facile. Il n'est pas douteux que, si Voltaire était né de nos jours, il n'eût exécré les hommes et les doctrines de la révolution.

Voltaire était essentiellement monarchique; la plupart de ses écrits le prouvent, mais au reste il faut

80

\

85 go

95

100

105

[33

aujourd'hui le juger plutôt d après son caractère que d'après sa vie. Et d'ailleurs, si nous examinons ce qu'ont souffert et ce qu'ont pensé de nos saturnales républicaines ceux des philosophes du dixhuitième siècle qui ont assez vécu pour en être témoins, ne nous sera-t-il pas permis de tirer de leur opinion bien prononcée une induction favorable à Voltaire? Sans rappeler ici Rulhières, massacré à la conciergerie, André de Chénier, Roucher et tant d'autres immolés sur l'échafaud, nous voyons l'ami de Sterne, Raynal, protester hautement contre la prétendue philosophie de 1793; Marmontel s'enfuit loin du théâtre où siège l'assemblée athée et régicide; Laharpe, échappé miraculeusement aux monnayeurs de Barrère, abjure et maudit ses erreurs; et enfin Malesherbes, moins heureux, Malesherbes, l'homme le plus 1 vertueux de son siècle si Louis XVI n'avait pas existé vient apporter sur la place de la Révolution son désaveu éclatant aux doctrines de ses bourreaux.

Nous croyons en avoir assez dit pour justifier notre opinion sur Voltaire. Nous conservons une haute admiration pour sa grande âme, pour son vaste génie, et nous accordons un pardon facile à ses fautes, que nous sommes loin de rendre solidaires des attentats de nos sophistes et des forfaits de nos démagogues. Nous en venons maintenant à l'ouvrage qui forme le sujet de cet article, et dont nous a un peu écartés un préambule que nous osons ne point croire inutile.]

I. Oraison funèbre de Louis XVI, par M. Soumet. (C. L.)

CIO el5

i

I 20

,[25

J30

135

[332]

Cet ouvrage tient beaucoup moins que ne promet son titre. Le nom de Voltaire placé en tête d'un livre inspire toujours une curiosité vive et tellement étendue dans ses désirs qu'il est bien difficile de la satisfaire. Il semble que la Vie privée de Voltaire devrait offrir au lecteur une foule de détails pleins d'agrément et d'intérêt, si le caractère de cet écrivain extraordinaire était reproduit, par un peintre fidèle, avec toute sa mobilité originale et ses brusques inégalités. Il semble encore que le pinceau fin et délicat d'une femme serait plus que tout autre capable de saisir cette foule de nuances variées dont se composa la physionomie morale (si l'on peut s'exprimer ainsi) de l'homme universel, surtout durant sa liaison avec l'impérieuse marquise du Châtelet. Il aurait été piquant et peutêtre plus facile à une femme qu'à un homme, de débrouiller les causes de cet attachement bizarre qui rendit un homme de génie esclave d'une femme d'esprit, et résista si longtemps aux tracaslseries fatigantes, aux violentes querelles que faisaient naître inopinément et à toute heure l'irascibilité de l'un et l'orgueil de l'autre. Si la collection des lettres de Voltaire à sa respectable Emilie n'avait été détruite, nous pourrions espérer encore d'obtenir le mot de cette énigme, car les lettres de Mma de Grafigny ne nous présentent sous ce rap-

139-276 Littérature et philosophie mêlées, I, p. 75.

i3g Il a paru ces jours-ci un recueil de Lettres de M"" de Grafigny sur Voltaire et sur Ferney. Cet ouvrage — 141 d'un livre quelconque inspire une curiosité — 146-147 par une peinture fidèle — 151 se compose — 151-152 morale de l'homme — i53 dans sa liaison

140

145

150

155

160

165

[33

port aucun aperçu satisfaisant. Il faut le dire et le croire pour son honneur, l'auteur des Lettres péruviennes n'avait sans doute pas écrit ces lettres sur Cirey avec l'idée qu'elles seraient imprimées un jour. On ne doit pas savoir beaucoup de gré à l'éditeur d'avoir extrait ce manuscrit du portefeuille de M. de Boufflers ; M"' de Grafigny n'a pas le talent d'observer, et surtout d'observer les grands hommes; son style, au moins insipide, gâte l'intérêt de son sujet. Mm" de Grafigny, arrivée à Cirey en 1738, adresse à son ami M. Devaux, lecteur du roi Stanislas de Pologne, ses réflexions sur les habitants de ce château. M. Devaux, qu'elle appelle dans l'intimité de sa correspondance Pampan, et quelquefois Pampichon par un redoublement de tendresse, reçoit ses confidences sur Voltaire et la marquise, qu'elle désigne par plusieurs sobriquets, tous plus fades les uns que les autres, Atys, ton idole, Dorothée, etc. ; elle lui transmet, en style niais et précieux, un journal détaillé de toutes ses occupations ; a-t-elle vu le lever du jour ? elle a assisté à la toilette du soleil. Je suis, dit-elle à M. Devaux, je suis bien jolie de t'écrive. [On trouve dans l'appartement de Voltaire une joule de choses chères et recherchées, dune propreté à baiser le parquet ; etc., etc. Nous le répétons, ces lettres n'avaient pas été écrites pour voir le jour. Que l'on joigne à cela les déclamations tranchantes et les divagations libérales dont l'éditeur s'est cru 1 obligé d'enrichir le texte dans ses notes presque toujours inutiles, on n'éprouvera certainement pas une grande

181 et sa marquise — 188 Devaux, bien jolie

170

[ n75

\

j fi8o lt85

!rgo

11g5

[3341

tentation d'ouvrir le livre.] On aurait cependant tort de le rejeter; parmi beaucoup de redites et de détails pleins de mauvais goût, les lettres de Mme de Grafigny renferment des faits curieux et ignorés, et les morceaux inédits de Voltaire qui complètent le volume, suffiraient pour mériter l'attention. [Sous ce rapport, on doit de la reconnaissance à l'éditeur; ces morceaux sont d'un bon choix et pour la plupart réellement inédits.] Plusieurs de ces cinquante épîtres présentent un haut intérêt; [nous renverrons au livre même ceux des lecteurs qui voudraient les connaître;] elles sont adressées presque toutes à des personnages éminents du dernier siècle, tels que les duchesses du Maine et d'Aiguillon, les ducs de Richelieu et de Praslin, le chancelier d'Aguesseau, le président Hénault, etc. ; [nous avons remarqué particulièrement] les lettres à la duchesse du Maine ; elles forment une correspondance entièrement inédite et digne d'exciter la curiosité; on distingue encore dans cette collection une épître au pape BenoîtXI V, écrite en italien et signée il devotissimo Voltaire. Nous citerons, comme échantillon de ces diverses richesses, le billet suivant adressé au comte de Choiseul, alors ministre. On reconnaîtra dans ce peu de mots la touche de cet homme toujours plein

198 tort de rejeter tout à fait ce livre — 214 du Maine, en particulier, forment — 215-216 inédite et vraiment charmante et curieuse. Il y a encore - 218-220 Voltaire. Cela veut dire le très dévot ou le très dévoué, peut-être l'un et l'autre et à coup sûr ni l'un ni l'autre. Puisque vous voulez des citations, voici un billet, assez joli de forme et de tournure, adressé au comte — 221 Vous reconnaîtrez

200

205

210

215

220

d'idées neuves et piquantes; il était difficile d'échapper d'une manière plus originale aux formules banales et cérémonieuses des recommandations de cour.

« Permettez que je vous informe de ce qui vient de m'arriver avec M. Makartney, gentilhomme anglais, très jeune et pourtant très sage; très instruit, mais modeste; fort riche et fort simple ; et qui criera bientôt en parllement mieux qu'un autre. Il m'a nié que vous eussiez des bontés pour moi. Je me suis échauffé, je me suis vanté de votre protection ; il m'a répondu que si je disais vrai, je prendrais la liberté de vous écrire ; j'ai les passions vives. Pardonnez, Monseigneur, au zèle, à l'attachement et au profond respect du vieux montagnard. » [Cette lettre est digne du vieux suisse libre.] On retrouve dans la plupart des autres lettres [qui distinguent ce recueil,] la gaieté communicative, la vivacité et souvent la témérité de jugement, la flatterie adroite, la raillerie tantôt douce et tantôt mordante auxquelles on reconnaît la touche inimitable de Voltaire. Nous choisissons parmi le petit nombre des pièces de vers, mêlées aux morceaux de prose, la suivante, adressée à la fameuse Mlle Raucourt. Nous ne croyons pas qu'elle ait jamais été imprimée :

Raucourt, tes talents enchanteurs

Chaque jour te font des conquêtes ;

238 Le vieux Suisse libre est bon courtisan, comme on voit.

Vous retrouverez — 244-245 de Voltaire prosateur. Parmi le petit nombre de pièces de vers — 247-248 Raucourt n'a jamais été

[225 i

230

[235

240

245

250

[3351

Tu fais soupirer tous les coeurs, Tu fais tourner toutes les têtes. Tu joins au prestige de l'art Le charme heureux de la nature, Et la:victoire toujours sûre Se range sous ton étendard. Es-tu Didon? Es-tu Monime? Avec toi nous versons des pleurs ; Nous gémissons de tes malheurs, Et du sort cruel qui t'opprime. L'art d'attendrir et de charmer A paré ta brillante aurore; Mais ton cœur est fait pour aimer, Et ton cœur ne dit rien encore. Défends ce cœur des vains désirs De richesse et de renommée; L'amour seul donne le plaisir, Et le plaisir est d'être aimée. Déjà l'amour brille en tes yeux, Il naîtra bientôt dans ton âme ; Bientôt un mortel amoureux Te fera partager sa flamme. Heureux, trop heureux cet amant Pour qui ton cœur deviendra tendre, Si tu goûtes le sentiment Comme tu sais si bien le rendre !

[Il est probable que le malin Geoffroy n'auraits'il pas été si chaud partisan de Mlle Raucourt, avait connu cette pièce.

277 et suiv. Toute la fin a été supprimée. Trois lignes nouvelles, comme conclusion : De jolis vers, sans doute. J'avoue pourtant que j'ai peu de sympathie pour cette espèce de poésie. J'aime mieux Homère.

255

260

265

270

275

[336

Cette Vie privée de Voltaire aura sans doute une seconde édition, grâces à Voltaire lui-même; dans ce cas, nous engagerons l'éditeur, d'abord, à supprimer ses notes ; ensuite, à élaguer tout ce que les lettres de Mrae de Grafigny renferment d'oiseux et de trivial; enfin, à grossir, s'il le peut, la collection des pièces inédites. S'il faut en croire des personnes bien instruites, il existe encore, tant en Russie qu'en France, tant dans les bibliothèques étrangères que dans les cabinets de plusieurs particuliers, une immense quantité de fragments et d'ouvrages inédits de Voltaire. On s'en rend facilement raison, en songeant à son infatigable amour du travail et à sa crainte continuelle de perdre le temps. Il faudrait, disait-il souvent, que le jour eût cinquante heures pour les gens de lettres. On sait qu'il inspira un jour à AI"'" du Châtelet l'idée de ne plus dormir; cette fantaisie, qu'ils voulurent mettre à exécution, faillit leur coûter la santé. C'est ainsi que les deux savants époux, qui ont rendu célèbre le nom de Dacier, manquèrent de s'empoisonner, par enthousiasme pour les anciens, avec du brouet à la Spartiate. Nous pensons que le gouvernement devrait rassembler et acquérir les manuscrits dont nous venons de parler. Il en est dans le nombre plusieurs qui sont vivement désirés par des littérateurs ; telles sont les notes écrites par Voltaire dans ses moments de loisir sur les marges de son Crébillon, et la Dédicace de la Henriade à Louis XV, en prose et non en vers comme le dit l'éditeur de l'ouvrage que nous examinons.

Il se trouverait certainement dans cette multitude d'ouvrages des productions qui ne pourraient que

80

85 go

=95 1 jP°°

>o5

310

[337]

faire un grand mal dans ce temps d'impiété et de corruption; mais on se garderait des éditions compactes, et l'on se contenterait de publier ceux des écrits inédits du philosophe de Ferney qui pourraient servir les intérêts de la littérature, sans blesser ceux de la morale.]

V. [Victor Hugo].

315

LES PHILIPPIQUES FRANÇAISES

Par M. ED. CORBIÈRE.

M. Corbière, auteur de plusieurs petits poèmes sur les événements du moment, offre aujourd'hui un nouvel hommage au public. La politique est une mine féconde que sa muse a juré d'exploiter. Si cette production, comme celles qui l'ont précédée, n'annonce pas précisément un poète, elle porte au moins l'empreinte de l'âpre rudesse et de la fougue audacieuse du satirique libéral. M. Corbière, plus généreux ou moins circonspect que ses confrères, attaque ses ennemis sans les compter : Missionnaires, Ultrà, Émigrés, Ministériels, tout cela n'est à ses yeux qu'une même chose, canaille, sotte espèce, dont il faut se débarrasser à tout prix. Sa colère, dont le cours était déjà si rapide, semblable auj-ourd'hui à un torrent débordé, s'épanche en un flux de fiel, et menace de tout envahir : vires acquirit eundo.

M. Corbière, fidèle aux anciennes habitudes, commence, comme de raison, par placer son génie sous la protection d'une divinité. Mais le choix était difficile à faire : les Muses, leur père Apollon ont bien vieilli, et en conscience un honnête homme ne peut guère, sans se compromettre, les invoquer

[ 5

\

k:

: Io ï i5

20

[338]

aujourd'hui. M. Corbière l'a bien senti : il avait à choisir entre mille et une divinités à la mode, telles que l'Indépendance, la Vérité, la Victoire, etc.; mais, par un caprice dont il est facile d'apprécier le motif, le poète a jeté de préférence les yeux sur une protectrice de nouvelle espèce, la Haine : cette déesse complaisante, loin de se montrer rebelle aux instances de son adorateur, s'y est prêtée de la meilleure grâce du monde, et lui a ouvert tous ses trésors.

A défaut de talent, servez ma jeune audace,

La haine me suffit

Un libelle dicté par la haine n'est pas une chose rare, de nos jours surtout; mais un auteur proclamant lui-même que ce sentiment le guide, que celui-là est le seul qui l'anime, est une nouveauté étrange qui nous restait à voir. C'était par un autre motif que le satirique latin déclarait une guerre si cruelle aux vices de son siècle : l'aspect de Rome dissolue, en révoltant sa vertu, avait exalté son génie, et l'indignation le fit poète. Qu'on ne s'y trompe pas, ce sentiment est le partage des grandes âmes; comme la vertu il a son siège dans le cœur et c'est de là, a-t-on dit, que viennent les grandes pensées. Mais la haine découle-t-elle d'une source aussi pure? Tout ce qu'elle produit, tout ce qu'elle inspire, n'est-il pas vil et honteux comme elle? Cette passion, poussée trop loin, se trompe même dans l'objet qu'elle se propose ; loin de nous élever au-dessus de ceux que nous voulons flétrir, elle nous place bien souvent au-dessous d'eux, et

25

30

35

40

45

5o

nous abaisse dans notre propre estime comme dans celle des autres.

Ces réflexions ne s'appliquent pas à M. Corbière. Nous ignorons jusqu'à quel point l'auteur de Trois jours de mission à Brest s'élève dans sa propre estime, mais nous ne pensons pas qu'il ait rien à perdre de l'estime des autres. Que dire en effet d'un prétendu Français qui appelle les régicides des héros? D'un satirique qui. au milieu d'un siècle corrompu, se constitue le défenseur de toutes les perversités, l'apologiste de tous les crimes, et s'en va prendre pour sujet de ses sarcasmes les émigrés et les missionnaires, c'est-à-dire tout ce qu'ont de respectable la gloire jointe à la pauvreté, la charité chrétienne unie à l'humilité évangélique? Et quand ce furieux ou cet insensé viendra naïvement se dire inspiré par la Haine, ne fera-t-il pas naître contre lui-même le sentiment que tout satirique devrait exciter contre les vices, l'indignation, si pourtant le mépris ne la devance? Il faut vivre dans le temps où nous vivons pour voir impunies l'audace et l'impudence qui ont dicté ces vers :

Vous que l'on vit rentrer dans la France opprimée Sur les débris poudreux de sa mourante armée,

Quel mépris assez grand un jour pourra couvrir De vos exploits honteux l'indigne souvenir?

Après trente ans d'exil, ou plutôt d'infamie,

Vous brûliez de revoir cette noble patrie,

Vous l'avez recouvrée, et Dieux! dans quels instants! Sur les corps mutilés de ses fils expirants, etc., etc.

Devine-t-on à qui sont adressés ces vers? Aux émigrés. Aux ÉMiGRÉs! que l'on réfléchisse un peu

5 o

.5

ro

1 r

75 f

8o

1

r

■i ~il

$f.~

85

[3391

jusqu'où s'étend la classe des émigrés, et qu'on lise ensuite les vers qui suivent, vers écrits avant le i3 février :

La Charte d'une paix par l'honneur garantie,

A vos pieds, j'y consens, vient d'être anéantie.

Ce pacte d'un oubli que vous aviez juré,

N'existe plus pour nous : vous l'avez déchiré.

Le pouvoir et les biens, l'autorité suprême,

Les titres les plus saints sont remis en problème.

Ce ne sont plus nos droits qu'il nous faut maintenir; Ce sont des droits nouveaux qu'il nous faut conquérir: Je le veux. La fureur, la force, le carnage,

Tout par les deux partis sera mis en usage,

Pour noyer à jamais dans le sang des vaincus

Quinze siècles de haine et d'intérêts déçus.

Que vois-je d'un côté? des Français qu'on outrage, S'armant pour leur pays et contre l'esclavage.

De l'autre, les débris d'un funeste parti

Attaquant en désordre un peuple réuni.

Le nombre est différent : les haines sont égales,

Et la mort va finir leurs discordes fatales :

Les poignards vont frapper... Mais, faibles factieux, Quel délire conduit vos bras audacieux?

Quoi 1 vous qu'un souffle seul suffirait pour abattre, Vous voulez contre nous vous armer et combattre?

Et pensez-vous trouver, en nous portant ces coups, Plus de rage en vos cœurs que de haine chez nous? Saperez-vous nos lois avec plus de furie

Que nous, en défendant nos lois et la patrie?

Ah! retardez encor ces moments meurtriers; Suspendez bien nos coups... ce seraient les derniers.

Nous nous arrêtons ici. Comme on voit, M. Corbière de Brest est ingénu. Les vétérans de 93 retrouveront avec plaisir dans des vers publiés en

90

95

100

105

110

115

120

[34

janvier 1820, toute la faconde de Barrère et toute la verve d'Hébert. M. Édouard Corbière peut donner la main à M. Cugnet de Montarlot et au grand électeur Goyet. Cependant, quoique ses ouvrages lui donnent ce droit, c'est avec peine que nous leur adjoignons M. Corbière. M. Édouard Corbière est jeune encore, et si ses principes font horreur, son âge doit inspirer quelque pitié. Dans la jeunesse, on est rarement dépravé et facilement égaré.

Les vers que nous venons de citer ne sont pas dépour| vus de tout talent ; ils prouvent au contraire que l'auteur serait capable de bien faire, si, se livrant à de moins indignes inspirations, il se tenait en garde contre les excès où l'entraînent d'odieux sentiments que nous voulons bien n'imputer qu'à un aveuglement déplorable. Cette observation pourrait s'étendre à une grande partie de nos écrivains libéraux, que l'exaltation des opinions politiques a jetés dans une carrière où ne les appelaient ni le genre de leurs études ni leurs dispositions naturelles. La plupart, dès les premiers pas, ont vu s'évanouir leur réputation littéraire : quelques-uns, plus heureux, ont obtenu une vogue momentanée; mais leurs succès seront passagers comme la cause qui les a produits; toutefois, si aucun n'a pu parvenir à la gloire, presque tous sont arrivés à la fortune : circonstance qui explique pourquoi la littérature compte aujourd'hui tant de transfuges, et la politique de si nombreux partisans. S.

25 i1;

'i i3o

& i ï

K,

135

140

1

1

-1-

145

i

150

[3411

RÉFLEXIONS MORALES ET POLITIQUES

SUR LES

AVANTAGES DE LA MONARCHIE

Par M- G. de M\*\*\*

(Deuxième article.)

La politique, disait Charles XII, c'est mon épée; c'est l'art de tromper, pensait Machiavel; selon Mm" de M\*\*\*, ce serait le moyen de gouverner les hommes par la prudence et la vertu. La première définition est d'un fou, la seconde d'un méchant, celle de Mme de M\*\*\* est la seule qui soit d'un honnête homme : c'est dommage qu'elle soit si vieille, et que l'application en ait été si rare.

Après avoir établi cette définition, M"' de M\*\*\* expose l'origine des sociétés. Jean-Jacques les fait commencer par un planteur de pieux, et Vitruve par un grand vent, prolbablement parce que le système de la famille était trop simple. Mm. de M\*\*\* se contente, à l'exemple des philosophes anglais, d'en chercher les principes dans la nature de

Littérature et philosophie mêlées, I, p. 48 êt suiv. Article presque entièrement conservé et divisé en 4 fragments.

1-107 Premier fragment, p. 48-53 — i3-i5 simple. Avec ce bon sens de la femme, supérieur au génie des philosophes,

Mme de M\*\*\* se contente d'en chercher le principe

5

10

15

[34:

l'homme, dans ses affections, dans sa faiblesse, dans ses besoins. Tout le passage dénote dans l'auteur beaucoup d'érudition et de sagacité. Il est curieux de voir une femme citer tour à tour Locke et Sénèque, l' Esprit des Lois et le Contrat Social; mais ce qui est encore plus remarquable, c'est le ton de bonne foi et de raison auquel nous n'étions plus accoutumés, et qui contraste si étrangement avec le ton rogue et sauvage qu'ont adopté depuis quelque temps les précepteurs du genre humain.

L'auteur, suivant la marche des idées, s'occupe ensuite des chefs des sociétés : on a beaucoup écrit sur les devoirs des rois, beaucoup plus que sur les devoirs des peuples. Il en a été des portraits d'un bon souverain comme de ces pyramides placées sur le bord des routes du Mexique, où chaque voyageur se faisait un devoir d'apporter sa pierre. Il n'y a si mince grimaud qui n'ait voulu charbonner à son tour le maître des nations. On dirait que les philosophes eux-mêmes se sont étudiés à inventer de nouvelles vertus pour les imposer aux princes, probablement parce que les princes sont exposés à plus de faiblesses que les autres hommes, et comme si leur présenter un modèle inimitable, ce n'était pas par cela seul les dispenser d'y atteindre. Mm. de M\*\*\* ne donne pas dans ce travers; elle convient qu'un monarque peut être bon sans posséder pour cela des qualités surhumaines; elle ne se sert point non plus de l'idéal d'une royauté parfaite pour décrier les royautés vivantes, et ensuite des royautés vivantes

22 c'est l'accent de bonne foi.

20

25

30

35

1 40

45

pour décrier le principe de la royauté, grande pétition de principes sur laquelle a roulé toute la philosophie du dix-huitième siècle. L'auteur cite, comme renfermant toutes les obligations d'un souverain, l'instruction que Gustave 1 Adolphe reçut de son père. L'histoire fait mention de plusieurs instructions pareilles laissées par des rois à leurs successeurs; mais celle-ci a cela de remarquable qu'elle est peut-être la seule à laquelle le successeur se soit conformé; j'en citerai quelques passages :

« Qu'il emploie toutes ses finesses et son industrie à n'être trompé ni trompeur.

» Qu'il sache que le sang innocent répandu et le sang du méchant conservé, crient également vengeance.

» Qu'il ne paraisse jamais inquiet ni chagrin, si ce n'est lorsqu'un de ses bons serviteurs sera mort ou tombé dans quelque faute.

» Enfin qu'en toutes ses actions, il se conduise de telle sorte qu'il soit avoué de Dieu. »

Charles IX, dans cette instruction, glisse légèrement sur le danger des flatteurs; peut-être les rois en sentent-ils moins les inconvénients que leurs sujets? [Peut-être aussi cela provient-il de ce que, dans le Nord, les hommes sont moins disposés à se laisser conduire ,] C'est en se rapprochant

47-48 pour décrier la royauté en elle-même, grande pétition

— 56 En voici quelques passages — 60 le sang de l'innocent

— 71-74 sujets? Peut-être aussi serait-ce pour Montesquieu une occasion de glisser sa théorie du climat, espèce de fausse clé qui lui sert à crocheter la serrure de tous les problèmes de l'histoire. C'est en se rapprochant du Midi, disait-il, que

5o

55

60

65

70

[34:

du Midi que les exemples du Favoritisme deviennent plus fréquents; sous le ciel brûlant de l'Asie et de l'Afrique, les princes règnent rarement par eux-mêmes; au contraire, chez les peuples du Nord, nous voyons beaucoup plus de tyrans que de favoris; peut-être aussi tout cela tient-il à ce que nous sommes moins instruits dans leur histoire. Nous sommes si disposés à faire science de tout, même de notre ignorance.

Il y a, dans un de nos vieux manuscrits du treizième siècle, attribué à Philippe de Mayzières, un passage qui peut servir de complément à l'instruction du monarque suédois; c'est ainsi que la reine Vérité parle à Charles VI dans le Songe du vieil pèlerin s'adressant au blanc faucon à bec etpiés dorés :

« Guarde-toi, beau-fils, de ces chevaliers qui ont coutume 1 de bien plumer les rois par leurs soubtiles pratiques, qui s'en vont récitant souvent le proverbe du maréchal Bouciquault, disant : il n'est peschier que en la mer, et ainsi n'est don que de roi, et te feront vaillant et large comme Alexandre, attrayant de toy tant d'eau à leur moulin qu'il suffirait à trente-sept moulins qui les deux parts du jour sont oiseulx, etc. »

Je cite ce passage, 1° parce qu'il montre que, dans ces temps gothiques, on ne parlait pas aux rois avec autant de servilité qu'on voudrait bien nous le faire croire ; 2° parce qu'il donne l'origine d'un proverbe,

75 sous le ciel énervant — 78 du Nord, le climat est tonique, nous voyons — 79-81 mais peut-être l'observation tomberait-elle si nous étions mieux instruits dans leur histoire.

Nous sommes

p5

;

» 80

85 go

95

100

[344]

ce qui peut être utile aux antiquaires ; 3" parce qu'il pèut servir à résoudre une question d'hydraulique, en prouvant que les moulins à eau existaient en 138g, ce qui est toujours bon à savoir pour ceux qui ne savent pas que les moulins à eau existent depuis un temps immémorial.

[Au reste, tout ce chapitre de Mm6 de M\*\*\* se fait lire avec beaucoup d'intérêt, parce qu'il est nourri de faits, et c'est là la meilleure manière de raisonner : définir,une chose, c'est la montrer, dit une vieille logique allemande; d'ailleurs, il est écrit avec une impartialité qui t charme, et une modération bien exemplaire dans un sujet si fertile en allusions; on y reconnaît déjà les qualités du style de M"" de M\*\*\*,:de la clarté, de la raison et souvent de l'esprit, surtout de cet esprit qui n'appartient qu'aux femmes, et qui consiste à mettre de la grâce et de la finesse jusque dans les détails les plus usés.] Après s'être occupée des sociétés en général, l'auteur consacre un chapitre à la guerre, c'est-à-dire au rapport le plus ordinaire des sociétés humaines entre elles.

Ce chapitre devait présenter bien des difficultés à une femme. Mmc de M\*\*\*, comme dans le reste de son ouvrage,"y fait preuve de connaissances peu communes : elle établit avec beaucoup de bonheur la distinction entre les guerres permises et les guerres injustes; elle range avec raison parmi ces dernières toutes les entreprises de conquête. « Il y a cette différence entre les conquérants et les voleurs

120-203 Deuxième fragment, p. 54-58.

120 en général, M\*' de consacre

io5

110

115

120

125 i3o

[341;

de grand chemin, a dit un auteur remarquable que cite M"' de M\*\*\*, que le conquérant est un voleur illustre, et l'autre un voleur obscur : l'un reçoit des lauriers et de l'encens pour prix de ses violences, et l'autre la corde. » Il fallait être bien philosophe pour écrire ce passage de la même main qui signa la prise de possession de la Silésie.

Arrivée à ce fameux axiome que l'argent, c'est le nerf de la guerre, axiome que Mme de M\*\*\* attribue à Quinte-Curce, mais qu'elle trouvera également dans Végèce, dans Montecuculli, dans Santa-Crux, et dans tous les auteurs qui ont écrit sur la guerre, de M\*\*\* s'arrête ; ce n'est pas l'argent, dit-elle, c'est le fer ; d'accord, ce n'est pas avec des écus que l'on se bat, c'est avec des soldats, toute la question se réduit à savoir s'il est plus facile d'avoir des soldats sans argent, que d'en avoir avec de l'argent. Le premier moyen sera plus économique; il ne paraît pas cependant qu'il fût du goût de Sully.

Je lisais dernièrement dans Grotius la définition de la guerre : « La guerre est l'état de ceux qui tâchent de vider leurs différends par la voie de la force. » Il est évident que cette définition est la même que celle du duel.

Mais, a-t-on dit aux duellistes, vous allez à la mort en riant, vous vous battez par partie de plaisir. Il en a été absolument de même de la guerre; avant la révolution, on ne s'égorgeait plus que le chapeau à la main ; le grand Condé fait donner l'assaut à Lérida avec trente-six violons en tête des colonnes ; et dans les champs d'Ettinghen et de Clostersevern,

i35 pour le prix

i35

140

145 i5o

155

160

on vit les jeunes officiers marcher aux batteries comme à un bal, en bas de soie et en perruque poudrée à blanc.

Il prit un jour fantaisie à Rousseau, le DonQuichotte du Paradoxe, de soutenir une vérité; c'était pour lui chose nouvelle, il s'y prit comme pour une mauvaise cause, il alla chercher des autorités comme les gens qui ne trouvent pas de bonnes raisons. C'est ainsi qu'à propos du duel, il a cité les anciens. Il est probable que Rousseau n'avait pas lu Quinte-Curce ; il y aurait vu qu'il n'y avait guère de festin chez Alexandre, où il n'y eût quelques combats singuliers entre les convives : qu'était-ce d'ailleurs que le combat d'Étéocle et de Polynice? Et dans l'Iliade, est-il probable que si Minerve n'était pas venue prendre Achille par les oreilles, Agamemnon aurait laissé son épée dans le fourreau?

Mais, ont dit les philosophes, les Grecs! ah! les Grecs! il est bien vrai que les Grecs ne se battaient pas, comme nos aïeux, avec juges et parrains, ainsi que nous le voyons dans La Colombière; mais voulez-vous savoir ce que faisaient sur ce point ces Grecs dont on nous cite si souvent l'exemple ? Les Grecs faisaient mieux; ils assassinaient. Voyez par exemple Plutarque, dans la vie de Cléomène; on tuait son homme en trahison, et cela ne tirait point à conséquence; il lui tendit des embûches, disait tranquillement l'historien, à peu près comme nous dirions aujourd'hui : il lui avait fait un serment.

De cela que veut-on conclure? Que je plaide pour le duel? Bien au contraire; c'est seulement

188 en trahison, cela

165

170

175

180

IS5

Ig0

H

une des mille et une inconséquences humaines que je m'amuse à relever; occupation philosophique. On s'étonne que nos lois ne défendent pas le duel ; ce qui m'étonne, c'est qu'elles ne l'aient point encore autorisé; pourquoi en effet nos sottises n'obtiendraient-elles pas, comme nos vices, droit de vivre en payant patente, et n'est-ce pas une injustice véritable que d'interdire aux duellistes ce qui est permis à tant d'honnêtes gens, d'échapper au code en se réfugiant dans le budget?

[Revenons à M"" de M\*\*\*, que cette digression m'a fait perdre un moment de vue.]

S'il n'y a point de sociétés sans guerre, il est difticile qu'il y ait des guerres sans armées : ainsi, Mme de M\*\*\* est pleinement justifiée de se livrer dans le chapitre suivant aux détails d'un camp. 1\1 me de M\*\*\* est, je crois, le premier auteur de son sexe qui se soit occupé de cette matière après la chevalière d'Eon; non que je veuille établir la comparaison entre M"" de M\*\*\* et l'Amazone du siècle dernier; c'est purement un rapprochement bibliographique, et ma remarque subsiste.

Mme de M..., comme tous les auteurs militaires, se montre grand partisan de l'obéissance absolue; c'est une question qui a été souvent agitée par les philosophes, mais qui est tous les jours parfaitement résolue à la plaine de Grenelle.

Il y a sur cette question une opinion de Hobbes que Mme de M\*\*\* aurait pu citer, et qui ne laisse pas que d'être assez singulière : « Si notre maître,

197 ne l'aient pas encore

206-252 Troisième fragment, p. 59-6/.

Q5 j

I

1 ioo j

05

,10 t!5

!220

[347]

dit-il, nous ordonne une action coupable, nous devons l'exécuter, à moins que cette action ne puisse être réputée nôtre », c'est-à-dire que Hobbes, pour règle des actions humaines, n'admettrait plus que l'égoïsme.

Mm. de M\*\*\* rapporte, d'après Folard, quelquesunes des qualités que doit posséder un vrai capitaine. Quant à moi, je me défie de ces définitions si parfaites par lesquelles il n'y aurait plus que des exceptions dans la nature. C'est une chose épouvantable à voir que la nomenclature des études préparatoires auxquelles doit se livrer un apprenti général; mais combien y a-t-il eu d'excellents généraux qui ne savaient pas lire ? Il semblerait que la première condition, la condition sine qua non de tout hommequi se destine à la guerre, serait d'avoir deux bons yeux, ou tout au moins d'être dispos; eh bien! presque tous les grands guerriers étaient borgnes ou boiteux. Philippeétait borgne, boiteux, et de plus manchot; Agésilas était boiteux et contrefait; Annibal était borgne; Bajazet et Tamerlan, les deux foudres de guerre de leur temps, étaient l'un borgne et l'autre boiteux; Luxembourg était bossu. Il semble même que la nature, pour dérouter toutes nos idées, ait voulu nous montrer le phénomène d'un général totalement aveugle guidant une armée, rangeant ses troupes en bataille et remportant des victoires : tel fut Ziska, chef des

Hussites.

[Je trouve encore un passage où M"" de M\*\*\*

240 d'avoir de bons yeux... d'être robuste et dispos —

241 une foule de grands guerriers ont été borgnes

225

230

235

240

245

250

[341

cite avec admiration cette conduite si souvent citée du sénat romain après la bataille de Cannes. Il n'y a pas de philosophe qui ne se soit extasié sur cette conduite magnanime; il n'y a pas un fils de bonne famille qui, dans son jeune temps, ne lui ait consacré quelques phrases d'amplification; moi-même, je l'admirerais peut-être encore, si les événements qui se sont passés sous nos yeux depuis vingt ans ne m'avaient un peu dégoûté de cette grandeur de Bulletin.]

Le sénat marche au-devant de Varron qui s'est sauvé de la bataille, et le remercie de n'avoir pas désespéré de la république... Qu'est-ce que cela prouve ? Que la faction qui avait fait nommer Varron général pour ôter le commandement à Fabius, fut encore assez puissante pour empêcher qu'il fût puni ; elle voulait même qu'il fût renommé dictateur, afin que Fabius, le seul homme qui pût sauver la république, ne fût pas appelé à la tête des affaires. 11 n'y a malheureusement là rien que de très naturel, s'il n'y a rien d'héroïque. Croit-on, par exemple, qu'après la déroute de Moscow, si Buonaparte l'avait voulu, tout son sénat n'aurait pas marché en corps au-devant de lui ?

Le sénat déclare qu'il ne rachètera point les prisonniers. Qu'est-ce que cela prouve? Que le sénat n'avait point d'argent. Il fit comme tant d'honnêtes gens qui ne sont pas des Romains ; il fut dur, ne voulant pas paraître pauvre. Pouvait-il en effet ac-

264-322 Quatrième fragment, p. 62-65.

264 Historiens! Historiens! Faiseurs d'emphase! Mes amis, n'y croyez pas. Le sénat — 280 n'avait pas d'argent

255

260

265

270

275

280

1349]

cuser de lâcheté des soldats qui s'étaient battus depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit, et qui n'avaient laissé que soixante-dix mille morts sur le champ de bataille ? Voilà des faits, et en histoire des faits valent au moins des phrases. — Voyez tout ce passage dans Folard.

On objectera le témoignage de Montesquieu ;

Montesquieu a fait un fort beau livre sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains; mais il en a oublié une, c'est que la cavalerie d'Annibal ait eu les jambes lassées le jour qu'il vint camper à quatre milles de Rome. — Il est toujours curieux de voir un Français trouver chez les Romains des choses dont ni Salluste, ni Cicéron, ni Tacite, ni Tite-Live ne s'étaient jamais douté; et les Romains étaient un peu comme nous : en fait de louanges et de bonne opinion d'eux-mêmes, ils ne laissaient guère à dire aux autres.

Les historiens qui n'écrivent que pour briller veulent voir partout des crimes et du génie ; il leur faut des géants, mais leurs géants sont comme les girafes, grands par devant et petits par derrière. En général, c'est une occupation amusante de rechercher les véritables causes des événements ; on est tout étonné en voyant la source du fleuve ; je me souviens encore de la joie que j'éprouvai, dans mon enfance, en enjambant le Rhône. Il semble que la nature elle-même se plaise à ce contraste entre les causes et les effets : la peste fut une fois apportée en Italie par une corneille, et c'est en

286 Voilà les faits — 298 et pourtant les Romains — 310 que la providence elle-même

285

290

295

300

305

3IO

disséquant une souris qu'on découvrit le galvanisme.

Ce qui me dégoûte, disait une femme, c'est que ce que je vois, sera un jour de l'histoire. Eh bien ! ce qui dégoûtait cette femme est aujourd'hui de l'histoire, et cette histoire-là en vaut bien une autre. Qu'en conclure ? Que les objets grandissent dans les imaginations des hommes comme les rochers dans les brouillards, à mesure qu'ils s'éloignent.

[Jusqu'ici nous ne nous sommes occupés que des prolégomènes de l'ouvrage de lVlmo de M...: nous examinerons les opinions de cette dame sur la monarchie, dans un article suivant, qui ne se fera pas attendre si dame Arthritis nous le permet.]

B. [Victor Hugo]

i5

20 j25

[350]

SPECTACLES

THÉÂTRE-FRANÇAIS

MARIE STUART

Tragédie; par M. LEBRUN.

[Marie Stuart est renfermée dans le château de

Fotheringay : sera-t-elle sauvée? Ne le sera-t-elle pas ? Voilà l'action ; et d'abord rappelons quelques principes.] On nomme action au théâtre la lutte de deux forces opposées; plus ces forces se contrebalancent, plus la lutte est incertaine; plus il y a alternative de crainte ou d'espérance, plus il y a intérêt; et il ne faut pas confondre cet intérêt qui naît de l'action avec une autre sorte d'intérêt que doit inspirer le héros de toute tragédie, et qui n'est

V. Hugo a sacrifié tout ce qui a trait à la Marie Stuart de Lebrun. Il conserve seulement dans Littérature et philosophie mêlées quelques développements d'esthétique générale. Ces fragments — et quelques autres pris dans les trois volumes du Conservateur — sont groupés sous le titre : Théâtre, t. I, p. 93-104. Je signale les variantes (L). Entre crochets les passages supprimés. — L'article entier a été repris dans Victor Hugo raconté, avec quelques suppressions et retouches (R).

4-22 Fragment 1, Littérature et philosophie mêlées, p. 93 — 8 L II ne faut pas

5

10

qu'un sentiment de terreur, d'admiration ou de pitié. Ainsi, il se pourrait très bien que le principal personnage d'une pièce excitât de l'intérêt, parce que son caractère est noble et sa situation touchante, et que la pièce manquât d'intérêt, parce qu'il n'y aurait point d'alternative de crainte et d'espérance. Si cela n'était pas, plus une situation terrible serait prolongée, plus elle serait belle; et le sublime de la tragédie serait le comte Ugolin. enfermé dans une tour avec ses fils pour y mourir de faim : atrocité monotone qui n'a pu réussir, même en Allemagne.

[Cependant Marie est condamnée, elle va périr; tout à coup un homme se présente, il est à la tête d'une conjuration, il veut la sauver : ainsi la balance théâtrale s'établit, et l'intérêt commence.

Mais Marie aime Leicester, le favori d'Elisabeth ; elle veut que les conjurés s'ouvrent à lui; voilà donc la conjuration entre les mains de Leicester. Si ce Leicester était un homme courageux, l'intérêt irait croissant, parce qu'il se réunirait une nouvelle chance de succès contre un péril certain ; mais Leicester n'est qu'un lâche courtisan. Si l'amour fait naître dans son cœur une force d'opposition en faveur de Marie, son ambition en élève une contraire en faveur d'Elisabeth; donc le pèrsonnage est nul; donc il y a principe de nullité dans la conjuration, le spectateur perd cette confiance qu'il aime à placer dans le héros d'une tragédie; au lieu de croître, l'intérêt est détruit.

21 L faim : scène de terreur monotone — 22 L Allemagne, pays de penseurs profonds, attentifs et fixes. — 23 R Marie est donc condamnée

15

20

25

30

35

40

[351

Ainsi quand Leicester, apprenant la conjuration, s'écrie tout à coup : Mon nom est compromis 1 l'auteur croit sans doute que la terreur commence ; eh ! point du tout, c'est l'intérêt qui finit; il n'y a pas anxiété, seulement il n'y a plus d'espérance; la scène n'a point changé de face, l'action n'a pas marché, elle est revenue au point d'où elle était partie; il n'y a point eu de révolution théâtrale, il n'y a eu qu'un cercle vicieux. A cela que fait l'auteur ? En même temps que la défense diminue, il diminue la violence de l'attaque; dès que le spectateur s'aperçoit que Leicester pourra bien ne pas sauver Marie, il lui laisse entrevoir qu'Elisabeth pourra bien ne pas vouloir la faire périr;] ainsi l'incertitude des événements ne naît plus que de l'incertitude des caractères ; ce n'est plus la tragédie par force, mais la tragédie par faiblesse. C'est, si l'on veut, le spectacle de la vie humaine; les grands effets par les petites causes, ce sont des hommes; mais au théâtre, il faut des anges ou des géants.

[On croit défendre cette combinaison en disant que ces caractères sont dans la nature; mais de ce qu'une chose existe, est-ce à dire pour cela qu'elle soit digne d'exciter la terreur, l'admiration ou la pitié?

De plus, il ne suffit pas d'inventer des moyens, il faut encore que ces moyens soient attachants ; or,

44 R il n'y a pas d'anxiété — 55 R l'incertitude ne naît plus

■—55-6i Fragment II, Littérature et philosophie mêlées, p. 94 —

55 L Dans une œuvre dramatique, quand l'incertitude ne naît plus — 60 R hommes, c'est la comédie peut-être; mais au drame, il faut

5

,0

55

60

?

:!

65

[352]

qu'est-ce que cet amour de Leicester et de Marier Dans Marie, il n'intéresse point, parce que Leicester en est indigne ; et dans Leicester, qu'est-ce qu'un amant qui vous dit je l'aimais, d'un ton diploma- i tique, qui craint de se compromettre lorsqu'il s'agit i de sauver sa maîtresse, et qui la mène à la mort de ; peur de perdre sa place.] L'amour au théâtre doit toujours marcher en première ligne, au-dessus de toutes les vaines considérations de crainte et de grandeur; c'est la plus petite des choses de la terre, ; s'il n'en est la plus grande. On objectera que, dans cette hypothèse, le Cid ne devrait point combattre Don Gormas. Eh! point du tout. Le Cid connaît Chimène ; il aime mieux encourir sa colère que son mépris, parce que le mépris tue l'amour : l'amour dans les grandes âmes, c'est une estime céleste.

[Cependant Élisabeth a eu une entrevue avec Marie., et elle n'en sort que plus exaspérée; dans ce moment où le caractère d'Élisabeth se décide, il faudrait, pour qu'il y eût balance théâtrale, que le caractère de Leicester se prononçât, et qu'il se mît franchement à la tête de la conjuration ; et si, au lieu de faire naître son hésitation précédente d'une vile circonspection, l'auteur l'avait attribuée à ce reste de respect d'un sujet fidèle, qui veut tenter tous les moyens de fléchir sa souveraine avant de se révolter contre ses injustices, il y aurait eu alors

75-85 Fragment IV, Littérature et philosophie mêlées p. 96.

(Le fragment III est emprunté au tome II, p. 78). — 77 R de crainte ou d'intérêt — 77-78 L considérations qui modifient d'ordinaire les volontés et les passions des hommes.

Il est — 80 L se battre avec

70

75

80

85

90

■95

tragédie, et belle tragédie; mais ce n'est point le compte de l'auteur; ce qu'il hait surtout, c'est l'action. Sa pièce n'est qu'une longue situation péniblement déguisée; il n'y a pas de contrepoids réel à la puissance d'Elisabeth. Toutes les fois que le spectateur, sentant le besoin d'un appui contre cette reine vindicative, jette les yeux sur Leicester, l'auteur, pour déltourner ses regards, lui montre dans le lointain la conjuration de Mortimer, voulant ainsi cacher la faiblesse du principal personnage, en faisant espérer qu'on n'en aura pas besoin ; mais ensuite, lorsqu'il s'agit de faire mouvoir Mortimer, c'est cet ignoble Leicesterqu'on n'avait toléré que comme inutile, qui s'en vient épargner des frais de génie en se jetant à la traverse : ce moyen d'avoir une conjuration qui se paralyse d'elle-même, une opposition qui n'en est pas une, une action fictive, est assez ingénieux; il peut dérouter un moment la critique, mais au théâtre ce n'est pas l'esprit qui juge, c'est le cœur. Nous le répétons, Marie Stuart manque d'intérêt, parce qu'elle manque d'action, et la preuve qu'elle manque d'action, c'est qu'il est impossible de citer une seule scène où les défenseurs de Marie, soit Mortimer, soit Leicester, se trouvent véritablement en opposition avec le pouvoir d'Elisabeth : toute la pièce roule sur ce caractère pivotant de Leicester, qui veut une chose au premier acte, et qui, par faiblesse, fait tout le contraire au cinquième; on a dit que ce ressort était dramatique, on a voulu dire qu'il était commode pour le théâtre.

Continuons notre examen, et redoublons d'attention, car cette tragédie est ingénieusement em-

o

5 t0 i5 t

20

125

[353]

brouillée; il y a au moins autant d'art dans les défauts que dans les beautés.

La haine d'Élisabeth s'est prononcée ; si Leicester ne se décide pas, l'impétueux Mortimerva vouloir agir par lui-même. Que fait l'auteur pour se débarrasser de ce conjuré qui le gêne ? Il fait découvrir la conjuration par un moyen incidentel ; remarquez que ces moyens incidentels ne sont jamais permis aux auteurs pour sortir d'embarras. Ils ne sont d'usage dans nos tragédies que quand ils amènent révolution théâtrale, comme, par exemple, la révélation de Vindex dans Brutus; mais ici ce n'est qu'un auteur emlbarrassé qui change ses batteries de position, c'est le coup sur le jeu des onchets, c'est un coup d'état dramatique.

Voilà donc la conjuration découverte. Mortimer propose à Leicester de prévenir la vengeance d'Élisabeth, de se mettre à la tête de leurs amis, de sauver Marie ou de périr; mais Leicester fait mieux, il fait arrêter lui-même Mortimer et ses complices, et se place ainsi, par une combinaison hardie, à la tête des accusateurs et des conjurés. Dans un Manlius, cette conduite était un coup de génie.

Or, de deux choses l'une, ou Leicester a été inspiré par une courageuse prudence, ou il n'a été guidé que par la crainte d'un péril présent. Eh bien! qui le croirait? il n'a agi que par lâcheté.

En effet, Élisabeth, en apprenant la conspiration, ordonne la mort de Marie, et Leicester la mène lui-même au supplice.

Il est bien vrai qu'après l'avoir laissée entrer dans la salle d'exécution, il se met à se désespérer, mais en vérité on n'en voit pas la raison; le capi-

130

135

140

145

150

155

160

[35

taine des gardes d'Élisabeth n'est pas venu lui demander son épée.

M. Lebrun, qui sent toute l'étrangeté d'un pareil dénoûment, laisse entrevoir dans la dernière scène que Mortimer avait été mis en liberté, et qu'il a vainement tenté de délivrer Marie; mais, ou Leicester l'attendait, ou il ne l'attendait pas; or, s'il l'attendait, il ne devait pas laisser entrer Marie dans le lieu fatal, il devait tirer son épée, se mettre devant la porte; il serait mort comme un sot, mais cela valait encore mieux que de vivre comme un lâche.

Trois belles scènes soutiennent cette tragédie; celle entre les deux reines, celle où Élisabeth signe l'arrêt de mort, et enfin celle des adieux de Marie ; une autre chose empêche que la pièce ne tombe ; le caractère de Leicester est si étrange que l'on en doute jusqu'au dernier instant; on ne le connaît qu'en voyant la porte fatale se refermer sur 1 Marie; et dans ce moment, Talma, qui s'est chargé de faire passer cette situation, étonne le spectateur par des cris si extraordinaires et si inattendus, qu'on oublie Marie et Leicester pour ne plus s'occuper que de la capacité de ses poumons.

On disait autour de nous, au théâtre, que cette tragédie n'était pas du genre classique, mais du genre romantique; nous n'avons jamais compris cette distinction. Les pièces de Shakespeare et de Schiller ne diffèrent des pièces de Corneille et de

167 R a été mis — 184-186 .R si extraordinaires qu'on oublie le personnage pour ne plus s'occuper que de l'acteur — 187-

222 Supprimé en R.

!65 î;

1

. 70

175

180 185

190

[355]

Racine qu'en ce qu'elles sont plus défectueuses. C'est pour cela qu'on est obligé d'y employer plus de pompe scénique. La tragédie française méprise ces accessoires parce qu'elle marche droit au cœur, et que le cœur hait les distractions; la tragédie allemande les recherche, parce qu'elle s'adresse souvent à l'esprit et plus souvent encore à tous les sens. L'une présente un spectacle attachant, l'autre un tableau singulier. Dans l'une, tout concourt au même but ; dans l'autre, il n'y a point d'ensemble. Les Français veulent que l'intérêt se concentre sur quelques personnages; les Anglais regardent la variété comme une qualité tragique. Chez nous, l'intérêt va toujours croissant; chez eux, chaque scène en est réduite à son propre intérêt; et veut-on voir quelle différence il en résulte dans les effets? Prenez le cinquième acte d'une de nos tragédies, et lisez-le séparément; souvent vous le trouverez faible et languissant; lisez-le en le faisant précéder de tous les autres, vous n'aurez rien remarqué, seulement vous aurez fondu en larmes.

Mais les Allemands se contentent de leurs tragédies... cela prouve que les Allemands ont moins de goût que nous, c'est-à-dire qu'ils raisonnent moins leurs sensations. Il suffit de la simple narration des faits les plus bizarres et les plus invraisemblables pour émouvoir les enfants, parce que les enfants n'ont pas la force de comparer leurs idées ; j'ai vu des enfants pleurer en lisant la

Pucelle.

M™9 de Staël a dit que le sujet de Marie Stuart écraserait la médiocrité; cela même prouve qu'il est

195

200

205

210

215

220

1356];

défectueux.] Le propre des sujets bien choisis est de porter leur auteur ; Bérénice n'a pu faire tomber Racine, Lamotte n'a pu faire tomber Inès. [Cui lecta poteiiier eritres, a dit Horace; car dans les arts comme dans les sciences, quand on raisonne juste, on est toujours sûr de retomber sur un de ces axiomes reconnus de tous les temps, dont les sciences entières ne sont que les longues applications.]

La différence qui existe entre la tragédie allemande et la tragédie française provient de ce que les auteurs allemands voulurent créer tout d'abord, tandis que les Français se contentèrent de corriger les anciens. La plupart de nos chefs-d'œuvre ne sont parvenus au point où nous les voyons, qu'après avoir passé par les mains des premiers hommes de plusieurs siècles; voilà pourquoi il est si injuste de s'en faire un titre pour écraser les productions originales.

La tragédie allemande n'est autre chose que la tragédie des Grecs, avec les modifications qu'a dû y apporter la différence des époques. Les Grecs aussi avaient voulu faire concourir le faste de la scène aux jeux du théâtre; de là, ces masques, ces chœurs, ces cothurnes ; mais comme chez eux les arts qui tiennent des sciences étaient dans le premier état d'enfance, ils furent bientôt ramenés à cette simplicité que nous admirons; voyez dans Servius ce qu'il fallait faire pour changer une décoration sur le théâtre des anciens.

225-227 Fragment VI, Littér. et philos. mêlées, p. 98. (Le fragment V est emprunté à l'article sur le Clovis de Lemercier.)

233-278 Fragment VII, Littèr. et philos. mêlées, p. 99.

225

230

235

240

245

250

Au contraire, les auteurs allemands, arrivant au milieu de toutes les inventions modernes, se servirent des moyens qui leur étaient présentés pour couvrir les défauts de leurs tragédies; lorsqu'ils ne pouvaient parler au cœur, ils parlèrent aux yeux : heureux s'ils avaient su se renfermer dans de justes bornes! Voilà pourquoi la plupart des pièces allemandes ou anglaises qu'on transporte sur notre scène, produisent moins d'effet que dans l'original; on leur laisse les défauts qui tiennent au plan et aux caractères, et on leur ôte cette pompe théâtrale qui en est la compensation. [Il n'y avait que trois scènes à conserver dans Marie Stuart; il fallait refaire le reste, et nous ne pensons pas que M. Lebrun en eût été incapable.]

Mme de Staël attribue à une autre raison la prééminence des auteurs français sur les auteurs allemands, et elle a observé juste. Les grands hommes français étaient réunis dans le même foyer de lumières; et les grands hommes allemands étaient disséminés comme dans des patries différentes. Il en est de deux hommes de génie, comme des deux fluides sur la batterie ; il faut les mettre en contact pour qu'ils vous donnent la foudre.

[Pour en revenir à M. Lebrun, nous pensons que cet ouvrage lui fait honneur; il a fait bien, mais nous aurions désiré qu'il essayât de faire mieux. Il est une noble audace qui ne naît pas de

256 L qui étaient à leur portée pour— 261 R des pièces allemandes qu'on transporte — 269 L attribue encore — 276 R comme des fluides — 281 R bien, nous aurions

255

260

265

270

275

280

[3571

la présomption, mais de la conscience de ses forces; nous n'avons pas la prétention de refaire une tragédie en quelques coups de plume, mais qu'il nous soit permis d'exposer ici quelques idées que nous a fait naître la lecture de Schiller; dans un prochain article, nous nous occuperons de comparer la tragédie allemande avec l'imitation de

M. Lebrun.

Tout roule sur ce caractère de Leicester qui veut une chose au premier acte, et qui fait le contraire au cinquième; il le fait par faiblesse; il y aurait tragédie s'il le faisait par violence; il faudrait donc qu'il fût trompé; or, quel moyen plus naturel pouviez-vous désirer que l'amour et les illusions de la jalousie?

Je suppose donc que vous nous eussiez montré la belle et repentante Marie, enfermée dans une prison, sans autre espérance que la mort; elle a fait vœu de se consacrer au ciel et de se retirer dans un monastère pour pleurer les 1 fautes de sa vie, si jamais elle se voyait délivrée; depuis, elle a connu Leicester, elle l'aime, mais d'un amour pur et céleste, tel qu'elle n'en avait jamais ressenti; elle combat cette passion, elle la cache à son amant, de peur de lui donner des armes contre elle-même. A ce caractère angélique, il fallait opposer le caractère de Leicester. C'est ici, M. Lebrun, que le sang devait vous bouillonner dans les veines; il ne fallait pas nous montrer le lâche, le courtisan

287-290 R supprime dans un prochain article... de M. Lebrun.

— 3oo R prison et sans — 3oi R elle a fait un voeu : elle se consacrera au ciel et se retirera — 3o3 R elle se voit

285

290

295

300

305

3io

[358J

Leicester, mais un homme hardi, énergique, impétueux, un de ces êtres nés pour le malheur d'euxmêmes et des autres, ayant les bras d'un géant et les entrailles d'un lion, un de ces êtres qui ont tout prévu dans leurs desseins, sauf un coup de tonnerre. Il aime Marie, mais il l'aime avec tout l'égoïsme d'une âme dégradée ; il veut, il peut la sauver; mais, comme Roxane, il aime mieux la voir périr que de la sauver pour un autre. Après avoir tracé ces caractères, il fallait élever la jalousie entre eux, c'est à quoi pouvaient vous servir les froideurs étudiées de Marie, l'âme soupçonneuse de Leicester, et surtout le personnage de Mortimer, ou tout autre moyen que vous auriez facilement imaginé; ce n'était là qu'affaire de patience; j'arrive au dénoûment. Je suppose que vous nous ayiez montré au quatrième acte le jaloux Leicester, se croyant trompé par Marie, croyant avoir des preuves de sa trahison, persuadé qu'il ne la sauve que pour Mortimer; il se jette à ses genoux, il lui demande de lui promettre de l'épouser, d'une main il lui montre le trône et de l'autre l'échafaud. En vain Marie lui objecte son vœu, il n'y croit point, il veut qu'elle le rompe, et il le lui propose avec toute la liberté d'esprit d'un anglican; Marie hésite, combattue entre son amour, la crainte de la mort et la voix de la religion ; enfin son devoir l'emporte; désespérée, elle se résout à boire le calice; elle refuse, et soudain

3i8 R d'une âme violente — 319 R il aimerait mieux —

322 R pouvaient servir — 332 R supprime il lui demande de lui promettre de l'épouser — 340-341 R refuse. Alors elle voit

Leicester, furieux de douleur et de jalousie, passer

3 ï 5

320

325

330

335

340

elle voit le barbare Leicester passer de ses genoux à ceux d'Elisabeth, découvrir à son ennemie cette conslpiration qui fait sa seule espérance, et ne demander d'autre grâce que de la conduire ellemême à la mort. Je pense que ces situations étaient tragiques.

Je suppose donc qu'au cinquième acte, vous nous montriez le coupable et malheureux Leicester; il se croit sûr de son courage, il a été trahi, il vient jouir de sa vengeance. Il est là, debout, dans le fond de la scène; sur le devant paraît Marie, vêtue de blanc, prête à monter au ciel, entourée de ses femmes; elle les console, elle leur fait ses adieux, ses derniers regards se reportent vers sa patrie; enfin elle tombe aux genoux de son sujet, et elle reçoit la bénédiction du vieillard. Cette situation est belle dans Schiller; mais alors, elle eût été terrible, parce que le spectateur l'eût sentie avec l'âme de Leicester.

Cependant l'heure sonne, les portes s'ouvrent;

Leicester, dont l'âme est brisée, rappelle son courage, il s'avance, il présente la main à Marie, il la conduit silencieusement vers l'échafaud. Tout à coup, prête à entrer dans le lieu fatal, Marie s'arrête, elle se retourne, elle lui dit, comme dans Schiller : Comte de Leicester, je vous aimais ; elle se jette dans ses bras; soudain elle s'élance dans la salle, et les portes se referment. Leicester pousse

342 R d'Elisabeth et découvrir — 343-344 R espérance. Il ne veut qu'une récompense : la conduire lui-même — 345-346

R supprime Je pense que ces situations étaient tragiques —

347 R supprime Je suppose donc qu' — 362 R supprime il s'avance — 366-368 R aimais ; puis elle s'élance et les portes

p45

1

1 350

I■355

- 36o

365

[359]

un cri, tire son épée, et veut la sauver; les gardes d'Elisabeth paraissent, il est désarmé, chargé de chaînes; immobile au milieu de la scène, il entend le bruit des bourreaux dans la salle d'exécution; il entend les sanglots de l'assemblée, la voix de Marie qui prie, le dernier silence, et enfin une tête qui tombe. Ah! c'est alors qu'il n'y eût point eu assez de cris, assez de pleurs, c'est alors, Talma, que vous auriez été sublime.

Enfin, pour terminer cette scène, Mortimer, cet ami qu'il avait voulu faire périr, parvient jusqu'à lui, et lui rend le dernier service de lui prêter un poignard. J'ai dit que cette tragédie aurait été sublime, et qu'était-ce en effet? rien que quelques pages d'Atala, deux scènes d'Andromaque et le dénouement de Zaïre et d'Othello.]

En général, une chose nous a frappés dans les compositions de cette jeunesse qui se presse maintenant sur nos théâtres; ils en sont encore à se contenter facilement d'eux-mêmes ; ils perdent à ramasser des couronnes, un temps qu'ils devraient consacrer à de courageuses méditations ; ils réussissent, mais leurs rivaux sortent joyeux de leurs triomphes : veillez ! veillez ! jeunes gens, recueillez vos forces, vous en aurez besoin le jour de la bataille : les faibles oiseaux prennent leur vol tout d'un trait; les aigles rampent avant de s'élever sur leurs ailes. E. [Victor Hugo]

370 R désarmé, il est enchaîné

385-396 Fragment IX, Littérat. et philos. mêlées, p. 103 (le fragment VIII est emprunté au tome III, p. 276). Ce dernier morceau est donné entre guillemets et précédé de ces mots :

E. vient d'écrire ceci aujourd'hui 27 avril 1819 :

370

375

380

385

390

395

[360

M. Maurice Audouin (des Ardennes) nous envoie un mémoire où il propose, dans l'intérêt des agriculteurs, l'établissement d'une ferme expérimentale par départements, et d'une ferme expérimentale centrale dans le département de la Seine. Ce mémoire, par la question qu'il traite, n'étant pas de nature à être inséré dans le Conservateur littéraire, nous nous bornerons à donner place à la souscription suivante, que M. Maurice Audouin nous prie d'annoncer :

Lettres à Éliza sur la botanique, l'agriculture et l'économie rurale, par Maurice Audouin (des Ardennes), 4 vol. in-8°, prix : 25 fr., et 30 fr. pour les non-souscripteurs.

On souscrit chez l'auteur, rue Jacob, n" 7. On ne paie rien d'avance.

DIXIÈME LIVRAISON

(AVRIL 1820).

POÉSIE

VERS

Adressés le 25 mars 1820, à M. VICTOR-MARIE HUGO'.

De la douleur des bons Français Éloquent et jeune interprète,

Je jouis plus que vous de vos propres succès. L'éclat prématuré de vos premiers essais Promettait sans doute un poète;

Mais votre Ode d'abord m'a semblé si parfaite,

Qu'à tout venant je la lisais;

Je l'adressais partout. Un auguste suffrage

Doit redoubler votre courage.

Sachez que le meilleur des rois

Qui se trouve tout à la fois

Le meilleur juge de notre âge,

Et qui du goût aussi pourrait dicter les lois,

1. M. le comte François de Neufchâteau, plein de bienveillance pour les jeunes littérateurs, avait envoyé à M. le duc de Richelieu, membre de l'Académie française, président du conseil des Ministres, l'Ode sur la mort de S. A. R. CharlesFerdinand d'Artois, duc de Berri, fils de France, insérée dans la septième livraison du Conservateur littéraire. M. de Richelieu, non moins zélé pour les lettres, l'ayant jugée digneld'être mise sous les yeux du Roi, S. M. daigna ordonner qu'une gratification de 5oo francs fût remise à l'auteur, M. V.-M. Hugo, en témoignage de son auguste satisfaction. M. François de Neufchâteau, ayant reçu le 25 mars la lettre d'envoi de Son Exc. le Président des ministres, l'annonça le jour même à M. V.-M. Hugo par les vers que l'on va lire (C. L.).

5

10

[3611

Pour la forme et le fond approuve votre ouvrage. Le Louvre s'est ému, jeune homme, à votre voix. Venez : voyez, lisez la bienfaisante lettre

Qui me choisit pour vous transmettre

Des royales bontés le gage précieux.

En vous l'annonçant, moi, j'ai les larmes aux yeux. Pour vous, qui débutez, c'est un honneur suprême; Pour votre vieil ami c'est un plaisir extrême.

A vos triomphes éclatants

Mon hiver applaudit avec transport, et j'aime

A vous l'écrire le jour même

Où vous comptez dix-huit printempst.

Le Comte François de NEUFCHATEAU, de l'Académie française, etc.

x. M. V.-M. Hugo est né le 25 mars 1802 (C. L.).

i5

20

25

[36;

CÉSAR PASSE LE RUBICON

Jam gelidas cursu Csesar superaverat Alpes, etc.

(Lucain, Phars., lib. I.)

Déjà, des monts Alpins, qu'il avait su franchir,

César voyait au loin les vieux sommets blanchir;

Des bords du Rubicon menaçant l'Italie,

De la guerre à venir son âme était remplie.

Une nuit, à ses yeux apparaît tout en pleurs

La tremblante Patrie, exhalant ses douleurs.

Ses cheveux sont épars; triste, le regard sombre, D'une pâle lueur elle brille dans l'ombre,

Et les bras nus, levant son front chargé de tours :

« Arrêtez ! contre qui tournez-vous mes secours ?

Où courez-vous? restez sur ces bords déplorables. Jusqu'ici citoyens, un pas vous rend coupables. »

Elle s'enfuit : César a frissonné d'horreur;

Sur la rive longtemps l'enchaîne sa terreur.

« 0 toi, dit-il enfin, qui vois Rome et la terre

De ce roc Tarpéien où gronde ton tonnerre;

Vous, dieux puissants d'Iule; et toi, grand Quirinus; Jupiter, dont l'oeil veille aux murs de Latinus;

Feux sacrés de Vesta; toi, devant qui tout tremble, Toi, qui peux plus sur moi que tous les dieux ensemble, Rome, écoute ma voix : César victorieux

Ne veut point t'accabler sous son bras furieux.

Reproduit dans Victor Hugo raconté avec peu de changemen ts (R). Le manuscrit (édition G. Simon) donne une variante (M) et la date : [Avril] 1817.

12 R Plus un pas, citoyens!

E

< 5

1,

I

1 ï:o

!5

20

0 Rome! heureux vainqueur de la terre et de l'onde, Ton esclave ne veut que t'asservir le monde.

Parle, et César encor peut être ton soutien;

C'est ton ennemi seul qui me rendra le tien. »

Il dit, et sans tarder, fendant les flots rapides,

Il plante à l'autre bord ses aigles intrépides.

Ainsi, quand un lion, dans ses déserts brûlants,

Voit de loin l'ennemi s'avancer à pas lents;

Par de longs coups de queue excitant son courage, Il s'arrête incertain, et rassemble sa rage.

Sa vaste gueule exhale un sourd rugissement,

Sa crinière à grands flots couvre son corps fumant, Il la dresse, il bondit, et si le dard d'un Maure, Dans son flanc enfoncé, de son sang se colore, Blessé, mais fier encor, vainqueur en succombant,

Il fond sur le chasseur et l'écrase en tombant.

Le Rubicon pourpré, sortant d'une humble source,

Roule en de beaux vallons qu'il arrose en sa course; Ses eaux, marquant les bords asservis à nos lois, Quand l'été les tarit, bornent les champs Gaulois. Alors, des noirs torrents de leurs neiges fangeuses Les Alpes grossissaient ses vagues orageuses; Chaque escadron, brisant leur cours impétueux, Oppose un front oblique aux flots tumultueux,

Et l'armée, avançant dans l'onde ralentie,

Guide au sein du courant sa marche appesantie.

César, touchant ces bords qu'il n'eût point dû revoir :

« Loin, dit-il, vains traités! vaines lois du devoir! Fortune, je te suis; la victoire est mon titre.

J'ai trop cru les destins, que Mars soit mon arbitre. »

26 R c'est un ennemi seul — 29 R dans les déserts — 37-38 M Blessé profondément sans daigner le sentir Il fond sur le chasseur et court l'anéantir — 40 R coule en de beaux — 48 R suit au sein — 49 R touchant aux bords

25

30

35

40

45

5o

[36;

Soudain, tel qu'un caillou, par la fronde chassé, Tel qu'un trait que le Parthe en fuyant a lancé, Il vole : encourageant ses bataillons qu'il guide, Il hâte dans la nuit son armée intrépide,

Et, vers l'heure où Phébé voit pâlir son croissant, Il entre à Riminum en vainqueur menaçant.

V. D'AUVERNEY [Victor Hugo].

55

ÉLÉGIE

Tout passe, et surtout la beauté; Un seul moment vient la détruire; Mais un poète, avec sa lyre,

Lui donne l'immortalité.

Éléonore, quoique belle, N'occuperait plus l'univers : Parny la chante dans ses vers :

Éléonore est immortelle 1

Ce don de ne jamais finir,

Les Dieux l'accordent au poète ; Et la voix de leur interprète Résonne au loin dans l'avenir.

Heureuse l'amante chérie

Qu'il sauve de l'affront des ans, Et qu'il porte à travers les temps Sur les ailes de son génie !

J.-J. REDA [J.-J. Ader].

IMITATION D'OWEN

Vous vous aimez avant tous,

Paul, vous n'aimez que vous-même; Mais si vous n'aimez que vous,

Il n'est que vous qui vous aime.

J. SAINTE-MARIE [Victor Hugo].

5

10

15

[364

LITTÉRATURE FRANÇAISE

>

L'ORLÉANIDE

POÈME NATIONAL EN VINGT-HUIT CHANTS

Par M. LEBRUN DE CHARMETTES.

(2\* article.)

Une chose bien difficile à déterminer, et sur laquelle les critiques sont peu d'accord, c'est l'étendue que comporte une épopée; l'importance du sujet, la matière qu'il fournit à l'imagination, les épisodes dont il est possible de l'orner, sont donnés comme règles. L'insuffisance même de ces règles augmente encore l'embarras des auteurs. En effet, où trouver un poète qui ne soit persuadé de l'importance du sujet qu'il a choisi? Quel est celui qui doute de son imagination et qui se défie de son talent au point de ne pas se croire capable d'inventer des épisodes assez intéressants pour orner la fable la plus nue? Il faut donc chercher ailleurs les moyens de déterminer la longueur du poème. Que l'action soit grande, noble et intéressante, c'est une condition première ; il nous semble de plus que son étendue doit être telle que l'esprit puisse facilement saisir l'ensemble du poème, sans

5

l Io

i5

[365]

qu'aucune des parties secondaires fasse perdre de vue le sujet principal. Cette nécessité résulte, à notre avis, de l'unité d'action, car l'action n'est plus une, quand l'esprit a peine à la suivre dans ses développements.

M. Lebrun de Charmettes a sagement fait de réduire son poème à la seule action du siège et de la délivrance d'Orléans. Non, pas qu'il nous paraisse impossible de comlposer une épopée' remplie de l'entière mission de Jeanne d'Arc; mais alors les événements devant être vus de plus haut, la marche du poème changerait nécessairement; les développements de chaque fait particulier concourant au but général, devraient être plus succincts, et les détails de coutumes et de caractères, cette partie importante d'une épopée, beaucoup plus rapides et beaucoup plus rares.

Souvent il nous a fallu une grande application d'esprit pour suivre M. Lebrun de Charmettes à travers les fréquentes digressions et les peintures inutiles qui ralentissent la marche de son poème. Elles sont si multipliées qu'il n'est pas un seul chant dans lequel un goût sévère ne trouverait à retrancher. Nous avons dû nous rappeler plus d'une fois que Jeanne d'Arc n'est que l'héroïne du poème, tandis que le siège d'Orléans en est le véritable sujet. Autrement nous aurions été bien étonnés de ne voir la vierge guerrière en action qu'au vingtdeuxième chant. Défaut singulier! il y a dans l'Or-

i. Cette épopée appartiendrait alors au genre cyclique, comme l'Achilléide de Stace, dont il ne nous reste que les premiers chants, et où le poète se proposait de peindre la vie entière d'Achille. (C. L.)

20

25

30

35

40

45

[36<

léanide des chants qu'on pourrait supprimer sans nuire au développement de l'action. Tels sont le deuxième, consacré en entier à la description de l'Enfer, etle vingt-troisième, presque rempli parle combat des jeunes pages anglais et français.

Cependant l'Enfer de M. Lebrun de Charmettes est dépeint avec une sombre énergie et d'une manière vraiment originale. La description qu'il en présente n'est pas moins terrible que les diverses peintures laissées par les poètes anciens et modernes, et a le mérite de ne ressembler à aucune d'elles.

Une idée ingénieuse rend le combat'des pages très intéressant. Usant des privilèges de la poésie pour laquelle l'histoire est sans dates, M. Lebrun suppose que, rassemblés sous les murs d'Orléans, les hommes que le quinzième siècle a vus depuis si fameux, y font, jeunes encore, l'apprentissage des combats. Ainsi, sous les bannières françaises, commandés par Aymar, marchent réunis le jeune Martial, chantre futur des Vigiles de Charles VII, Alain, dont les lèvres savantes doivent un jour recevoir un baiser de la fille des rois, Christophe Colomb, rêvant peut-être déjà les plages inconnues de l'Amérique, Gonzalve de Cordoue, essayant dans les armées françaises le bras qui leur sera fatal un jour, d'Aubusson, par qui Rhodes sera sauvée, Commines, historien du fils de Charles VII, Bayard, que les braves surnommèrent sans peur et sans reproche, La Palisse, son ami et son émule, l'intrépide Lautrec, et tant d'autres héros, alors l'espérance de la patrie, depuis, l'honneur de leur siècle. Sous les ordres d'un frère de Suffolk, s'avancent avec orgueil, guidés par les léopards, Gu-

m fo

255

6o

65

70

75

80

[367]

tenberg, inventeur de l'imprimerie, le grand Scanderberg, encore enfant, Tudor, chef d'une race de souverains, Warwick, le faiseur de rois, et Gama, qui doit voir sans effroi l'affreux géant des tempêtes. On se plaît aux combats de ces enfants guerriers, on les suit avec tout l'intérêt qu'ils inspireront un jour, quand ils tiendront tout ce qu'a promis leur brillante jeunesse,

Trois événements principaux divisent l'Orléanide en quatre parties bien distinctes, et pendant lesquelles l'intérêt du sujet, ménagé avec assez d'art, va en croissant jusqu'au dénouement. La première comprend depuis l'arrivée des Anglais jusqu'au départ de Dunois vers Charles VII. Elle n'est à proprement parler que l'exposition du poème, dont l'action ne s'engage véritablement que pendant la seconde partie. Celle-ci renferme tous les événements arrivés durant l'absence de Dunois; la troisième section s'ouvre au retour de Dunois, et se termine à l'arrivée de Jeanne. Là, commence la quatrième partie qu'achève la complète délivrance d'Orléans.

Nous allons essayer de donner une idée des détails de ce plan, beaucoup trop compliqué, surtout dans les vingt premiers chants.

Halsate, envoyé de Montague, comte de Salisbury, général de l'armée anglaise, a vainement harangué les fidèles Orléanais. Ses insidieux discours ont été puissamment réfutés par la mâle éloquence de Dunois. Orléans se prépare aux assauts. La fortune a jeté dans les mains des Français la belle Gladuse, fille de Salisbury, et promise au brave Talbot. Dunois la sauve des fureurs d'un

85

90

95

100 io5

110

[3681

peuple irrité par la dévastation de son pays. Cependant l'armée anglaise arrive devant Orléans; l'archange déchu s'est échappé des enfers pour venir au secours des guerriers d 'Albion, parmi lesquels combat Glacidas, son propre fils. Après divers combats où les principaux chevaliers fran-

çais sont presque tous blessés ou faits prisonniers, les Anglais établissent leur camp auprès d'Aurélie, et commencent les travaux du siège. Alors Michaël, Archange, protecteur de la France, s'élève à travers les sphères célestes, et va aux pieds de l'Éternel implorer sa clémence.

... Au pied du trône il prosterne son front.

L'éternel Roi des rois en ces mots lui répond :

« J'ai lancé l'anathème et la foudre a dû suivre.

La France est criminelle : aux enfers je la livre;

Au comble des douleurs elle doit arriver.

L'Enfer subit mes lois en pensant les braver. Archange des Français, ton peuple peut encore Fléchir le triple Dieu que ta douleur implore.

S'il est chez les Français un être sans remord,

Qui, pour sauver la France, ose accepter sa mort, Que nul charme n'entraîne et nul tourment n'étonne; Qu'il s'offre en sacrifice, et Jéhova pardonne. »

Nous ferons en passant une observation à M. Lebrun de Charmettes. Il y a une grande témérité à faire parler Dieu, parce qu'il ne semble pas qu'aucun discours humain puisse être digne de la majesté divine. La Bible elle-même évite de mettre des paroles terrestres dans la bouche du TrèsHaut. La Harpe, dans son chant du ciel, a donné fort ingénieusement au Seigneur le prophète Isaïe

15

20

1

H

130

1 35

140

145

[369]

pour interprète, et l'on peut voir, dans le III" livre des Martyrs, avec quel art admirable M. de Chateaubriand a su exprimer les volontés du ToutPuissant, sans chercher à nous le faire entendre lui-même. Poursuivons :

D'un arrêt rigoureux, justement accablé,

L'Archange des Français lève un front désolé.

Ses frères près de lui gémissent immobiles.

« Dans le désordre affreux des discordes civiles, Malheureux ! où trouver un être sans remord,

Assez grand, assez pur pour cette illustre mort?

Ah 1 cessons d'y penser et pleurons sur la France. »

Il dit, reprend son vol, et s'éloigne en silence.

Dunois, convaincu qu'Orléans ne peut résister longtemps avec les seuls guerriers que renferment ses murs, prend le parti d'aller lui-même chercher d'autres secours, et part après avoir confié le commandement au religieux et prudent Gaucourt.

Ces événements remplissent les six premiers chants, qu'on pourrait facilement réduire à la moitié, en conservant même une partie de la description originale de l'Enfer. Le septième et le huitième chant sont consacrés à la vie innocente de Jeanne d'Arc, dans son village; continuons : nous aurons occasion d'en parler.

Le premier soin des Français, après le départ de Dunois, est d'ensevelir les guerriers morts dans les combats précédents. Talbot, désespéré d'avoir perdu Gladuse, arrive au camp des Anglais. Il va lui-même dans Orléans proposer la rançon de la fille de Salisbury; mais Asmodée, démon des voluptés, a rendu les guerriers français amoureux de

i5o

1 55

160

165

170

175

[370

la belle anglaise; ils refusent de la rendre : Talbot furieux les appelle au combat. Ivres d'amour, ils acceptent le défi, malgré les avis du sage Gaucourt, qui craint d'exposer aux chances périlleuses d'un combat singulier avec le plus brave des héros d'Albion, ces jeunes guerriers, dernier rempart de la patrie. Le sort désigne ceux qui doivent descendre en champ clos. Gladuse craint de retomber au pouvoir de Talbot. Elle aime Lahire, et son inquiétude augmente en songeant que, malgré ses blessures, ce chevalier doit partager les périls de ses compagnons d'armes.

Cependant treize forts s'élèvent autour d'Orléans et l'environnent de murailles garnies d'une artillerie formidable et de nombreux soldats. Le jour du combat arrive. Talbot, vainqueur, fait prisonniers tous ses adversaires. (Lahire seul n'a point encore combattu.) Les Anglais, profitant du malheur des guerriers d'Orléans, attaquent les remparts, escaladent les murs et se rendraient maîtres de la ville, sans le courage des femmes et des enfants qui viennent se mêler aux défenseurs de la cité fidèle, et repoussent l'ennemi. La nuit met fin au combat, et les Anglais la passent au pied des murailles.

Le onzième chant qui suit est consacré au commencement de l'épisode de Lancelot et d 'Édelmonde, épisode touchant' et tragique, que l'auteur a rattaché avec beaucoup d'art au plan général de son poème.

Pendant la nuit, Aymar, page de Lahire, implore le secours de Loïre, nymphe de la Loire. Elle vient, Lahire est guéri. A la pointe du jour, il s'arme et le combat terrible commence. Talbot est blessé, il

85

19o

195

200

205

210

[3711

va périr, un trait frappe Lahire1; alors une action générale s'engage, on emporte Talbot hors du champ de bataille; les anges réprouvés, couverts de sombres armures, combattent parmi les Anglais; Moloch, démon de la guerre, est à leur tête; tout fuit devant lui.

Lahire seul, Lahire, à la crainte invincible,

Attend d'un front serein cet ennemi terrible.

« Chef à la noire armure, au casque ténébreux,

Quel est ton nom, dit-il, parmi les fils des preux? Jamais jusqu'à ce jour de ton aspect sauvage

Tu ne vins attrister ce glorieux rivage. »

— « Des combats, dit Moloch, je règle seul le sort. Ma voix est la tempête et mon souffle la mort.

Je commande : les rois et les peuples s'empressent. Je regarde : les rois, les peuples disparaissent.

Le superbe Montague honore mes autels :

Je prétends couronner ses exploits immortels.

Fuis, guerrier téméraire, une lutte fatale ! »

— « Fuis toi-même, habitant de la rive infernale ! As-tu cru m'effrayer par ton aspect hideux,

Par ta voix menaçante et tes regards affreux ?

Vain enfant de la nuit, rentre dans tes demeures ! Dans les champs de l'exil va consumer tes heures;

Va des spectres craintifs chasser au loin les flots,

Et ne te mêle plus aux luttes des héros ! »

Il dit, l'ange déchu, qu'irrite cet outrage,

Se redresse en fureur, rugit, hurle de rage,

Sur le héros français se penche tout entier,

Le couvre de sa masse, et fait sur son cimier

Siffler et resplendir son effroyable glaive.

A l'instant, sous le bras que le géant soulève,

i. On peut observer que cette manière de séparer deux guerriers est vieille depuis Homère. Il serait enfin temps de trouver des ressorts neufs. (C. L.)

215

220

225

230

235

240

[3721 :

Le preux se précipite, et, trompant son dessein,

Trois fois plonge l'épée au milieu de son sein.

Le monstre déchiré pousse un cri formidable ; Courbe, tord de douleur sa masse épouvantable,

Et pour cacher ses pleurs, cherchant de noirs déserts, Tourbillon de fumée, il se perd dans les airs.

La fuite de Moloch jette l'alarme parmi les Anglais; ils fuient. Lahire se précipite dans leurs rangs ; mais le jour de leur défaite n'est pas encore venu : Dieu envoie un orage terrible qui met fin au combat. Lahire seul persiste à poursuivre les ennemis, et, dans sa fureur, il outrage le Dieu qui les dérobe à ses coups.

Le roi des cieux, qu'irrite son audace

Lève son bras puissant, et, debout dans l'espace, D'un torrent de lumière inondant le guerrier,

Lance à grand bruit la foudre aux pieds de son coursier Le soufre embrasé jette une vapeur horrible ;

Dans les airs rejaillit une flamme terrible.

Le destrier tremblant dans la poudre s'abat,

Éperdu, le héros sous son poids se débat,

Et ses yeux épuisés, ô châtiment funeste!

Ses yeux restent fermés à la clarté céleste.

Talbot se dévoue au dieu des enfers ; il est guéri de sa blessure par les enchantements infernaux, après avoir immolé en sacrifice et sans les connaître Elvire qu'il a aimée autrefois, et un fils qu'elle lui a donné. Quand il connaît son crime, déchiré par les remords, il se retire dans un ermitage pour implorer le pardon céleste et pleurer sur sa vie passée.

5

50

255

260

265

270

[3731

Cet épisode terrible est terminé par une peinture poétique du purgatoire, où les âmes repentantes reçoivent la malheureuse Elvire, jusqu'à ce que Magdeleine vienne la chercher pour la ramener près de son fils dans les cieux.

Les Anglais attaquent de nouveau Orléans ; ses plus braves défenseurs sont captifs. Lahire est aveugle ; Gaucourt et ceux qui restent dans la ville font des prodiges de valeur. Inutiles efforts ! déjà les Anglais sont sur les murailles; ils pénètrent dans la ville; Orléans va succomber. En ce moment, par ordre du Très-Haut, l'ange exterminateur frappe Salisbury ; franchissant les lignes anglaises, arrive une troupe de chevaliers ; Dunois est à leur tête ; les Anglais sont repoussés et rentrent dans leurs forts, emportant le corps de leur général expirant.

Nous ne sommes encore qu'au quatorzième chant de l'Orléanide, et déjà nos feuilles sont remplies; il nous faut donc remettre à un article prochain la fin de l'examen du plan de ce poème, qui, nous le répétons, fait honneur au talent encore peu connu de M. Lebrun de Charmettes.

A. [Abel Hugo].

275

280

285

290

295

MÉDITATIONS POÉTIQUES

AVE(jcETTE ÉPIGRAPHE :

Ab Jove principium.

(Virg.)

Vous en rirez, gens du monde, vous hausserez les épaules, hommes de lettres4, mes contemporains, car je vous le dis entre nous, il n 'en est peut-être pas un de vous qui comprenne ce que c'est qu'un poète. Le rencontrera-t-on dans vos palais? Le trouvera-t-on dans vos retraites? Et d'abord, pour ce qui regarde l'âme du poète, la première condition n'est-elle pas, comme 1 a dit une bouche éloquente, de n'avoir jamais calculé le prix d'une bassesse ou le salaire d un mensonge ? Poètes de mon siècle, cet homme-là se voit-il parmi vous ? Est-il dans vos rangs l homme qui possède l'os magna sonaturum, la bouche capable de dire de grandes choses, la ferrea vox, la voix de jer; l'homme qui ne fléchira pas devant les capri-

[i. On n'a évidemment voulu désigner par cette expression que les prétendus hommes de lettres du jour. Le lecteur fera aisément les exceptions que la justice demande, et qu 'il est inutile d'indiquer.] (C. L.)

Quatre fragments conservés dans Littérature et philosophie mêlées, sous le titre : Sur un poète apparu en 1820 et avec la date : mai 1821.

1-19 Fragment I, Littér. et philos. mêlées, t. I, p. 83-84 (La note a été supprimée)

5

10 i5

1374)

ces d'un tyran ou les fureurs d'un factieux ? N'avezvous pas été tous, au contraire, semblables aux cordes de la lyre dont le son varie quand le temps change ? [Que nous font vos vers, vos chants, vos hymnes ? Sont-ce là des titres ? N'avez-vous pas renié le Dieu et brûlé aux pieds de l'idole un encens impur comme elle?... Je ne suis pas clair, je le sais : mais vous devez m'en remercier, car vous devez m'entendre; le sens de mes paroles n'est pas obscur pour vous. Balthazar n'avait pas besoin que Daniel lui expliquât les mots réprobateurs tracés par la main mystérieuse sur la muraille de son pa. lais de Babylone.] Franchement, on trouvera parmi vous des affranchis, prêts à invoquer la licence après avoir déifié le despotisme ; des transfuges, prêts à flatter le pouvoir après avoir chanté l'anarchie, et des insensés qui ont baisé des fers illégitimes, et, comme le serpent de la Fable, veulent briser leurs dents sur le frein des lois; mais on n'y découvrira pas un poète; car, pour ceux qui ne prostituent pas les titres, sans un esprit droit, sans un cœur pur, sans une âme noble et élevée, il n'est point de véritable poète. Tenez-vous cela pour dit, non pas en mon nom, car je ne suis rien, mais au nom de tous les gens qui raisonnent et qui pensent (je veux bien ne choisir mon exemple que dans l'antiquité) que ces mots : Dulce et decorum est pro patria mori, sonnent mal dans la bouche d'un fuyard ? Je l'avouerai donc, j'ai cherché jusqu'ici autour de moi un poète, et je n'en ai pas

16 d'une faction — 28-49 Fragment II, p. 85-86 — 32 qui ont baisé hier des fers — 34 veulent aujourd'hui briser

20

25

30

35

40

45

[375]

rencontré; de là, il s'est formé dans mon imagination un modèle idéal que je voudrais dépeindre, et, comme Milton aveugle, je suis tenté quelquefois de chanter ce Soleil que je ne vois pas.

[J'ouvris dernièrement un livre, et j'y lus les vers suivants :

LA SEMAINE SAINTE

Ici viennent mourir les derniers bruits du monde : Nautonniers sans étoile, abordez! c'est le port :

Ici l'âme se plonge en une paix profonde,

Et cette paix n'est pas la mort.

Ici jamais le ciel n'est orageux ni sombre,

Un jour égal et pur y repose les yeux;

C'est ce vivant soleil, dont le soleil est l'ombre,

Qui le répand du haut des cieux.

Comme un homme éveillé longtemps avant l'aurore, Jeunes, nous avons fui dans cet heureux séjour,

Notre rêve est fini, le vôtre dure encore;

Éveillez-vous! voilà le jour.

Cœurs tendres, approchez ! ici l'on aime encore ;

Mais l'amour, épuré, s'allume sur l'autel.

Tout ce qu'il a d'humain à ce feu s'évapore;

Tout ce qui reste est immortel.

Favoris du Seigneur, souffrez qu'à votre exemple, Ainsi qu'un mendiant aux portes d'un palais,

J'adore aussi de loin, sur le seuil de son temple,

Le Dieu qui vous donne la paix.

5o Il reste quelque chose de cette ligne au début du fragment III

(Voy. 158 et suiv.)

k>

55

60

65

70

[376]

Ah 1 laissez-moi mêler mon hymne à vos louanges! Que mon encens souillé monte avec votre encens. Jadis les fils de l'homme aux saints concerts des anges

Ne mêlaient-ils pas leurs accents?

Du nombre des vivants chaque aurore m'efface,

Je suis rempli de jours, de douleurs, de remords. Sous le portique obscur venez marquer ma place,

Ici, près du séjour des morts!

Souffrez qu'un étranger veille auprès de leur cendre, Brûlant sur un cercueil comme ces saints flambeaux; La mort m'a tout ravi, la mort doit tout me rendre;

J'attends le réveil des tombeaux.

Ah! puissé-je près d'eux, au gré de mon envie,

A l'ombre de l'autel, et non loin de ce port,

Seul, achever ainsi les restes de ma vie

Entre l'espérance et la mort !

Ces vers m'étonnèrent d'abord, ils me charmèrent ensuite. Ils sont dépouillés, à la vérité, de notre élégance mondaine et de notre grâce étudiée; mais ils respirent une harmonie douce et grave; ils sont riches d'idées; et cette richesse-là n'est pas d'emprunt. — Plus loin, je vis, sous le titre d'Invocation, les stances qui suivent :

0 toi qui m'apparus dans ce désert du monde, Habitante du ciel, passagère en ces lieux!

0 toi qui fis briller dans cette nuit profonde

Un rayon d'amour à mes yeux !

A mes yeux étonnés montre-toi tout entière,

Dis-moi quel est ton nom, ton pays, ton destin ?

Ton berceau fut-il sur la terre?

Ou n'es-tu qu'un souffle divin?

75

80

85

90

95

100

[377]

Vas-tu revoir demain l'éternelle lumière?

Ou dans ce lieu d'exil, de deuil et de misère,

Dois-tu poursuivre encor ton pénible chemin ?

Ah! quels que soient ton nom, ton destin, ta patrie, Ou fille de la terre, ou du divin séjour,

Ah ! laisse-moi toute la vie

T'offrir mon culte ou mon amour.

Si tu dois, comme nous, achever ta carrière,

Sois mon appui, mon guide, et souffre qu'en tous lieux De tes pas adorés je baise la poussière.

Mais si tu prends ton vol, et si, loin de nos yeux, Sœur des anges, bientôt tu remontes près d'eux, Après m'avoir aimé quelque temps sur la terre,

Souviens-toi de moi dans les cieux.

Il est difficile de rien voir de supérieur à cette jolie pièce pour le charme de la pensée. Le véritable amour, l'amour triste et sérieux y est exprimé avec une mollesse vague et expressive dont la suivante offre encore un modèle :

En vain le jour succède au jour,

Ils glissent sans laisser de trace ;

Dans mon âme rien ne t'efface,

0 dernier songe de l'amour 1 .............

Non, tu n'as pas quitté mes yeux;

Et quand mon regard solitaire

Cessa de te voir sur la terre,

Soudain je te vis dans les cieux.

Là, tu m'apparais, telle encore

Que tu fus à ton dernier jour,

Quand vers ton céleste séjour

Tu t'envolas avec l'aurore.

ilS io

(

$.5

) 20

125

130

[378]

Ta pure et touchante beauté Dans les cieux même t'a suivie; Tes yeux, où s'éteignait la vie, Rayonnent d'immortalité.

C'est toi que j'entends, que je vois : Dans le désert, dans le nuage, L'onde réfléchit ton image; Le Zéphyr m'apporte ta voix.

Tandis que la terre sommeille, Si j'entends le vent soupirer, Je crois t'entendre murmurer Des mots sacrés à mon oreille.

C'est ta main qui sèche mes pleurs, Quand je vais, triste et solitaire, Répandre en secret ma prière Près des autels consolateurs.

Quand je dors, tu veilles dans l'ombre; Tes ailes reposent sur moi ; Tous mes songes viennent de toi, Doux comme le regard d'une ombre.

Pendant mon sommeil, si ta main De mes jours déliait la trame, Céleste moitié de mon âme, J'irais m'éveiller dans ton sein.]

Je trouvai dans ces vers, [si mélodieux et si touchants] quelque chose d'André de Chénier. Continuant à feuilleter le livre, j'établis involontaire-

i58-i8o Fragment III, pp. 87-88

i58 L'autre jour, j'ouvris un livre qui venait de paraître sans nom d'auteur, avec ce simple titre : Méditations poétiques. C'était des vers. Je trouvai — 160 à les feuilleter, j'établis

135

140

145

1 io

155

160

[3791

ment un parallèle entre l'auteur et le malheureux chantre de la Jeune Captive. Dans tous les deux, même originalité, même variété d'idées, même luxe d'images neuves et vraies : seulement l'un est plus grave et même plus mystique dans ses peintures; l'autre a plus d'enjouement, plus de grâce, avec beaucoup moins de goût et de correction. Tous deux sont inspirés par l'amour; mais dans Chénier, ce sentiment est toujours profane; dans l'auteur que je lui compare, la passion terrestre est presque toujours épurée par l'amour divin ; le premier s'est étudié à donner à sa muse les formes simples et sévères de la muse antique; le second, qui a souvent adopté le style des Pères et des Prophètes, ne dédaigne pas de suivre quelquefois la muse rêveuse d'Ossian et les déesses fantastiques de Klopstock et de Schiller. Enfin, si je comprends bien des distinctions, du reste assez insignifiantes, le premier est romantique parmi les classiques, le second est classique parmi les romantiques. - [Poursuivons.

Dans un autre endroit du livre, je lus un dithyrambe sur la Poésie sacrée, où le tableau de tout ce que renferme la Bible était terminé par cette strophe majestueuse :

Silence, ô lyrel et vous, silence, Prophètes, voix de l'avenir 1

Tout l'univers se tait d'avance

Devant celui qui doit venir!

161-162 entre l'auteur de ce livre et le malheureux poète

— i63 même fraîcheur d'idées

35

70

75

180

1185

Fermez-vous, lèvres inspirées; Reposez-vous, harpes sacrées,

Jusqu'au jour où, sur les hauts lieux,

Une voix, au monde inconnue,

Fera retentir dans la nue :

Paix à la terre, et gloire aux cieux!

Ailleurs, la cause du déplorable aveuglement des athées était exposée en vers qu'il suffira de citer, pour en faire ressortir la beauté :

Oui, ce monde, Seigneur, est vieilli pour ta gloire :

Il a perdu ton nom, ta trace et ta mémoire,

Et pour les retrouver, il nous faut dans son cours Remonter, flots à flots, le long fleuve des jours ! Nature ! firmament 1 l'oeil en vain vous contemple. Hélas 1 sans voir le Dieu, l'homme admire le temple; Il voit, il suit en vain, dans les déserts des cieux,

De leurs mille soleils le cours mystérieux;

Il ne reconnaît plus la main qui les dirige.

Un prodige éternel cesse d'être un prodige.

Comme ils brillaient hier, ils brilleront demain 1

Qui sait où commença leur glorieux chemin?

Qui sait si ce flambeau, qui luit et qui féconde,

Une première fois s'est levé sur le monde?

Nos pères n'ont point vu briller son premier tour,

Et les jours éternels n'ont point de premier jour.

Enfin, dans une épître, étincelante de poésie, adressée à Lord Byron, je fus frappé du morceau qui suit :

Fais silence, ô ma lyre ! et toi, qui, dans tes mains, Tiens le cœur palpitant des sensibles humains, Byron; viens en tirer des torrents d'harmonie ;

C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.

190

195

200

205

210

215

220

[3M

Jette un cri vers le ciel, ô chantre des Enfers 1

Le ciel même aux damnés enviera tes concerts f Peut-être qu'à ta voix, de la vivante flamme

Un rayon descendra dans l'ombre de ton âme? Peut-être que ton cœur, ému de saints transports, S'apaisera soi-même à tes propres accords,

Et qu'un éclair d'en haut perçant ta nuit profonde, Tu verseras sur nous la clarté qui t'inonde?

Ahl si jamais ton luth, amolli par tes pleurs, Soupirait sous tes doigts l'hymne de tes douleurs, Ou si du sein profond des ombres éternelles. Comme un ange tombé, tu secouais tes ailes,

Et prenant vers le jour un lumineux essor,

Parmi les choeurs sacrés tu t'asseyais encor; Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,

Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute. Jamais des Séraphins les chœurs mélodieux

De plus divins accords n'auraient ravi les cicux! Courage! enfant déchu d'une race divine,

Tu portes sur ton front ta superbe origine.

Tout homme en te voyant reconnaît dans tes yeux Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux !

Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même. Laisse aux fils de la nuit le doute et le blasphème; Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas : La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.

Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première, Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière, Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,

Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer t

A de pareils vers, qui ne s'écrierait avec Laharpe :

Entendez-vous le chant du poète ? ]

Je lus en entier ce livre singulier, je le relus

254-264 Fragment IV, p. 89-90. Hugo ajoute en tête une

15

'0

[3811

encore, et, malgré les négligences, le néologisme, les répétitions et l'obscurité que je pus quelquefois y remarquer, je fus tenté de dire à l'auteur : « Courage, jeune homme, vous êtes de ceux que Platon voulait combler d'honneurs et bannir de sa république. Vous devez vous attendre aussi à vous voir banni de notre terre d'anarchie et d'ignorance, et il manquera à votre exil le triomphe que Platon accordait du moins aux poètes, les palmes, les fanfares et la couronne de fleurs. »

V. [Victor Hugo].

phrase tirée d'un article de L'Étoile, consacré aux Poèmes de

Vigny (24 mars 1822) : Voici donc enfin des poèmes d'un poète, des poésies qui sont de la poésie ! Je lus — 259 au poète

255

260

264

SPECTACLES

SECOND THEATRE-FRANÇAIS

CHARLES DE NAVARRE

Tragédie en cinq actes

Par M. BRIFAUT

(2\* et dernier article).

C'est avec un vrai plaisir que nous revenons sur cet ouvrage, qui obtiendra sans doute auprès des lecteurs plus de faveur qu'il n'en a obtenu auprès du parterre. Le rhume accidentel de David et l'enrouement éternel de Valmore ont fait grand tort à M. Brifaut. Sa pièce, aujourd'hui imprimée, gagne beaucoup à être dégagée du prestige de la représentation, qui n'a été qu'une longue épreuve pour ce malheureux Charles de Navarre.

Nous allons mettre sous les yeux du lecteur quelques fragments d'une scène de cette tragédie que nous prenons au hasard. Nous désirons qu'après avoir lu nos citations, il conçoive l'envie de revoir la pièce entière, et nous espérons qu'après en avoir pris connaissance, il cassera dans son cabinet l'arrêt qu'il a pu porter au théâtre.

On vient d'amener devant le Dauphin le prisonnier Clisson, qui paraît supporter avec peine l'aspect du prince.

5

10 i5

[382]

LE DAUPHIN

Je lui permets d'exhaler librement

Le cri de la douleur et du ressentiment.

La franchise me plaît, la fierté me rassure.

Un grand cœur ulcéré découvre sa blessure;

Un cœur vil la déguise.

CLISSON

Eh bien! j'en fais l'aveu ;

Vous haïr est ma loi, me venger est mon vœu. Jeté dans les prisons par votre main jalouse, Séparé d'un ami, d'un fils et d'une épouse,

Seul, la nuit sans sommeil et le jour sans repos, De mon obscur séjour fatigant les échos Des imprécations d'une colère vaine,

Quand tout m'abandonnait, j'ai vécu de ma haine. Elle était mon espoir, mon bien, mon avenir.

Et de quoi, me disais-je, ose-t-on me punir?

J'ai demandé des lois : je veux troubler l'empire. Ah ! de ce cœur blessé l'orgueil n'a su jamais Oublier les affronts non plus que les bienfaits. De ma captivité la honte inattendue.....

LE DAUPHIN

Mais si la liberté par moi vous est rendue.

CLISSON

Par vous?

LE DAUPHIN

Voyez ce fer. C'est votre souverain

Qui, du sein de l'exil, vous l'offre par ma main.

Il connaît vos erreurs, et les a pardonnées A l'imprudente ardeur de vos jeunes années.

Il attendait de vous un repentir heureux.

De Clisson, disait-il, le cœur est généreux :

20

25

30

35

40

[3831

Ce cœur sera touché des maux de la patrie ;

Et quand de toutes parts, dans leur lâche furie, Étrangers et sujets s'arment pour l'opprimer,

Il saura la servir, lui qui la sait aimer.

C'est vous dont j'ai fait choix pour guider nos soldats. Combattez, triomphez, Clisson. De votre bras La patrie a besoin ; et sa voix qui vous nomme Veut à de grands périls opposer un grand homme. Non, ses vœux et les miens ne seront point trahis...

CLISSON

Que me demandez-vous?

LE DAUPHIN

D'affranchir ton pays,

De lui sacrifier ta haine, ta colère,

De lui rendre son roi, de me rendre mon père, D'effacer en vertus, aussi bien qu'en hauts faits,

Tes émules de gloire, et tu me le promets.

CLISSON

Mon dévoûment répond à votre confiance.

Je jure de mourir pour mon roi, pour la France.

LE DAUPHIN

Vous l'entendez, Français, et vous l'admirez tous. Ami, viens dans mes bras.

CLISSON

Je tombe à vos genoux.

LE ROI DE NAVARRE, à Clisson.

Ainsi de vos affronts la mémoire affaiblie

CLISSON

La patrie a parlé, Sire, je les oublie.

Je deviens du régent le premier défenseur.

Je bravais son pouvoir; je cède à sa douceur.

Its i

:;50

1

55

60

65

[3841

LE DAUPHIN

Prince, sa liberté fut par vous désirée ;

Je l'accorde à vos voeux, de faveurs entourée.

Clisson des chevaliers connaît l'auguste loi.

Comme sur sa valeur, je compte sur sa foi;

Qu'il reçoive la mienne, et cesse de me craindre :

Je méprise cet art de tromper et de feindre,

Du nom de politique honoré dans les cours,

Qui perd souvent un prince et le flétrit toujours.

A de plus nobles soins ma jeunesse s'applique. Respecter mes serments, voilà ma politique.

Croyez que plus qu'une autre elle affermit nos droits ; L'équité sur le trône est la garde des rois.

On voit que ces vers sont loin de manquer de l'éclat et de la noblesse tragiques. Plusieurs d'entre eux sont d'une beauté remarquable et par l'expression et par les idées. Nous extrairons encore les suivants que Clisson adresse au faible et criminel Pecquigny1. Ils sont dictés à la fois par l'âme d'un chevalier et le cœur d'un ami :

Va, ce jour t'apprendra si je manque à l'honneur,

Si j'ai mal soutenu les droits de la patrie,

Et par qui, de nous deux, elle est la plus chérie. Adieu. Je t'admirais aux conseils, aux combats ;

Je te plains, je te fuis, et je ne te hais pas.

Tu me verras toujours, à la France fidèle,

Me dévouer pour toi, mais t'oublier pour elle.

i. Pecquigny, qui se transformait en Téligny sur le théâtre, a repris son véritable nom dans la pièce imprimée. M. Brifaut croit, en vérité, les oreilles françaises bien susceptibles. (C. L.)

70

75

80

85 go

[38511

Pour faire une part à la critique, nous aurions désiré dans certains endroits plus d'élégance et de poésie. Nous citerons pour exemple ces vers, placés dans la bouche de Catherine de Laval, épouse de Clisson. Ils seraient à l'abri de tout reproche si l'expression était aussi heureuse que la pensée est touchante :

Hélas! comment juger, dans vos longs différends,

Quels sontles droits du peuple, et du prince, et des grands > Pour moi, qui n'écoutais que mon devoir auguste,

Le parti de Clisson me sembla le plus juste.

Une femme, toujours, de ses affections

Reçoit ses préjugés et ses opinions.

Que lui fait l'intérêt de la cause publique?

Le penchant de son cœur règle sa politique, etc.

En résumé, la tragédie de M. Brifaut n'est pas inférieure à bien des pièces prônées de nos jours. Elle nous semble, quant à nous, préférable à la Jeanne d'Arc de M. d'Avrigny, pour la conduite et pour le style. Cependant la Jeanne d'Arc a mieux réussi... — Combien faut-il de libéraux pour former un sot public?

H. [Victor Hugo]

95

100 io5

110

MÉLANGES

LE CIMETIÈRE DE V"\*

NOUVELLE

(Suite et fin.)

C'était Ligier!... Il m'est encore impossible aujourd'hui de me rendre compte des sentiments qui m'agitèrent à la vue de ce portrait : je tombai dans une profonde rêverie, dont je ne fus tiré que lorsqu'une main puissante saisit la bride de mon cheval et qu'une voix forte me cria : Où voulez-vous aller, commandant? Vous passez devant la maison. C'était mon fidèle Pierre; je rentrai chez moi, Pierre me suivit : « Commandant, nous ne partons pas; le régiment revient en France pour aller en Espagne, et nous avons ordre de l'attendre ici. »

En toute autre circonstance, ce retard m'aurait semblé un contre-temps. Cette fois, il me fit plaisir. J'espérai pouvoir, pendant mon séjour à Paris, obtenir quelques renseignements sur la demeure de mon brave Ligier, et, ce qui m'occupait encore plus, des éclaircissements sur la scène mystérieuse et terrible dont le souvenir troublait encore tous mes sens.

Deux jours après, j'étais dans un café, un jour-

5

1

10

1

15 20

[3861

nal frappe mes regards, et la première chose que j'y vois, c'est l'annonce de la perte d'un portrait. Je reconnais celui de Ligier. Aussitôt et sans prendre le temps d'en lire davantage, je cours à l'adresse indiquée.

J'arrive avec peine à travers une double file de voitures de deuil; j'entre dans un hôtel dont la porte était tendue en noir. Là, sous la sombre voûte, au pied d'un large escalier, près de l'eau sainte où trempait un rameau de buis desséché, était placé un cercueil. Des cierges brûlaient sur cet autel funèbre devant lequel un prêtre prosterné répétait à voix basse les prières des morts. Frappé de ce spectacle terrible, j'entre avec silence dans l'antichambre voisine; je m'adresse à un domestique : il pleurait. « Madame Ligier? » lui dis-je. Un geste qui m'indiqua le cercueil fut sa seule réponse. « Monsieur Ligier? » — « Il y a trois jours qu'ils l'ont tué. » Je poussai un cri d'horreur et de surprise; et, sans répondre à mes questions précipitées, le valet m'introduisit dans un salon où je trouvai, près d'une table, un homme vêtu de noir, dont la froide tranquillité contrastait avec la désolation des personnes qui l'entouraient, un vieillard et deux jeunes gens. Je m'avançai dans la salle tenant toujours mon journal à la main, et attendant qu'on m'adressât la parole. Le vieillard et ses compagnons restaient muets. « Monsieur, dit le notaire (c'était l'homme noir), Monsieur vient sans doute nous donner des nouvelles du portrait de vos enfants. » Le vieillard leva la tête. Ce regard, chargé de larmes, ne me dispensait que trop de toute question importune. Je posai le médaillon

■25

3o

35

40

45

50

[387]

sur la table; et aussi incapable de parler que les infortunés qui m'environnaient, je me retirai lentement, après avoir laissé mon nom et l'indication de ma demeure.

Le lendemain, un billet me fit part de la mort de M°" Ligier. Cinq jours après, un inconnu remit pour moi au vieux Pierre un paquet cacheté. Je l'ouvris, voici ce que j'y lus :

« Quand aux pieds des saints autels le prêtre demanda à Julienne si elle acceptait Ligier pour époux et si elle promettait de vivre toujours avec lui comme une compagne fidèle. — Oui, réponditelle, puis elle ajouta en souriant, et de mourir aussi. Ligier, vivement ému, lui serra doucement la main. Huit jours après leur union, libres enfin 1 des pompes importunes et des fêtes fatigantes, les deux époux se retirèrent dans une campagne voisine de la capitale, pour y goûter paisiblement, et dans la solitude, le bonheur d'exister l'un pour l'autre. Tout souriait à leurs jeunes amours, et une longue suite d'années heureuses paraissait leur être réservée.

» Un jour Ligier, qui était allé faire un petit voyage à la ville, ne revint pas. Julienne l'attendit vainement une partie de la nuit; mais son inquiétude fut légère. Elle pensa qu'il avait sans doute été retenu par ses occupations chez M. d'Argens, son père. Elle lui en voulait cependant de ne pas l'avoir fait avertir. Le lendemain, à l'heure du repas, point de nouvelles de Ligier; Julienne prit le bras de Claire, sa fidèle nourrice, et marcha à sa rencontre.

» Assise sur le bord d'un fossé, les yeux fixés

55

60

65

70

75

80

•85

[388J

sur la route, elle l'attendait. Chaque cavalier qui passait, chaque voiture qui s'approchait faisait palpiter son cœur inquiet. Inutilement, car Ligier n'arrivait point. Elle se leva impatiente, et, toujours accompagnée de Claire, se dirigea à grands pas vers la ville; l'espérance de rencontrer son époux la soutenait. Deux petites lieues séparaient la ville de leur retraite tranquille, une heure suffit à Julienne pour les parcourir. Il était nuit quand elle arriva chez son père. M. d'Argens était sorti; un domestique, qu'elle interrogea, lui dit que M. Ligier n'avait pas paru à la maison. Effrayée de la douleur de sa maîtresse, en proie elle-même à une vive inquiétude, Claire envoya chercher M. d'Argens. Il arriva, et quand il vit Julienne, pâle, échevelée, demandant à grands cris l'époux dont on ne pouvait rien lui apprendre; quand il sut que son gendre avait disparu depuis deux jours, il ressentit lui-même des craintes, qu'il se garda bien de faire paraître. Les consolations d'un père chéri calmèrent un peu la douleur de Julienne. Il n'était 1 pas impossible que Ligier fût retourné à la campagne, pendant l'absence de son épouse. Un domestique fut envoyé pour s'en assurer. Claire passa le reste de la nuit à apaiser sa maîtresse, en entretenant ce faible espoir qui leur restait. Le domestique revint le matin. M. d'Argens, absent depuis l'aube du jour, rentra : est-il besoin de dire que toutes ces recherches avaient été superflues? L'inquiétude du père était si vive qu'elle fut remarquée de sa fille.

» Julienne, presque désespérée, entraîna M. d'Argens, en lui disant qu'elle veut elle-même aller

90

95

100

105

110

Ils

120

[389

chercher son mari. Le malheureux vieillard, craignant pour la raison de sa fille, n'osa la retenir, et suivit ses pas rapides à travers les rues tumultueuses de la ville.

» Dans un des quartiers les plus populeux, non loin d'un vaste marché, s'élève un sombre édifice construit depuis peu d'années, mais flanqué de deux tourelles antiques, qui le font ressembler aux bastilles du treizième siècle. D'étroites ouvertures, croisées par d'énormes barreaux de fer et fermées de longs volets extérieurs, ouverts seulement par le haut, laissent à peine pénétrer un faible jour dans les cachots que recèle ce triste bâtiment. C'est là que sont renfermés des malheureux auxquels le fracas de la ville et les cris joyeux des marchands, entendus au loin, rendent encore plus sensible leur liberté perdue. Des sentinelles vigilantes se promènent autour de la prison. Un geôlier farouche défend l'entrée d'une porte, trop basse pour qu'un homme y puisse passer debout.

» Ce fut devant cet édifice que, marchant au hasard, arrivèrent M. d'Argens et Julienne. Ces mots : Prison militaire frappèrent leurs regards, une foule curieuse en assiégeait la porte pour voir monter en voiture quelques prisonniers, que pas une personne présente ne connaissait peut-être. Poussés par un mouvement soudain, le père et 1 la fille s'approchèrent. En ce moment, un homme, chargé de fers, sortait et s'avançait vers la voiture : sa marche était chancelante, mais son visage tranquille; il promenait ses regards sur la foule, étonnée à la fois de son courage et de sa faiblesse. Tout à coup ses yeux rencontrent ceux de Julienne.

25

30

135

140

145

150

[390]

Il jette un cri; elle le reconnaît, et tombe évanouie dans les bras de son père.

» Transportée en hâte dans la maison paternelle, elle ne revint à elle que pour connaître tout son malheur. Ligier avait comparu devant un tribunal extraordinaire et terrible. On l'accusait d'avoir pris part à une conjuration dont le but était ignoré (mais ce but ne pouvait qu'être noble, d'après le caractère connu des hommes qui figuraient sur le banc des accusés). Deux lignes écrites par Ligier servaient de preuve contre lui ; aucun avocat n'avait osé prendre sa défense, ou plutôt il n'avait été permis à aucun de l'entreprendre! Mais Ligier avait déclaré qu'il se défendrait lui-même. Il avait montré ce courage et cette noble assurance que donne seule l'innocence, ou la conviction d'avoir bien fait. Interrogé sur ses complices, il ne dévoila pas à ses juges ce qu'il avait caché à ses bourreaux et aux tortures. Il avait vu qu'il devait périr, et il était résolu à périr seul. L'arrêt prévu d'avance fut rendu, et Ligier reconduit à sa prison.

» M. d'Argens avait pris de grands ménagements pour annoncer toutes ces nouvelles fatales à la malheureuse épouse. Quelle fut sa surprise de la voir l'écouter sans se plaindre et sans pleurer! Quelque chose d'extraordinaire animait ses regards, une courageuse résignation était peinte sur son visage. Ce n'était plus cette jeune femme faible et timide, pleurant à la seule pensée de son époux dans les fers. Il semblait que Dieu lui avait donné une force d'âme proportionnée aux malheurs qui l'attendaient.

» Elle demanda à l'autorité la permission de voir

155

160

165

170

175

180

185

[391.1

son mari : cette triste consolation lui fut refusée. Alors, tranquille, l'œil sec et sans larmes, comme résignée à son sort, elle embrassa son père et sortit. Le vieillard, accablé de tant d'infortune, ne pouvant accompagner sa fille, envoya Claire auprès d'elle. Julienne se dirigea vers la prison. La loi ordonnait que Ligier fût exécuté dans les vingtquatre heures; on ne sait quelle puissance ennemie fit hâter l'exécution. Trois heures après la sentence, on vint annoncer à Ligier qu'il eût à se préparer à mourir. Vainement demanda-t-il à voir son épouse, vainement voulut-il lui écrire; tout lui fut refusé. La voiture fatale était à la porte, il y monta et elle partit.

» Julienne arriva trop tard; déjà la voiture, escortée d'un piquet de gendarmerie, entraînait son époux. Il ne lui resta plus d'autre espoir que d'aller le trouver au lieu du supplice. Elle pressa le pas.

» Hors des murs de la capitale, s'étend, au bord de la rivière, une vaste plaine plus fameuse par la mort héroïque de quelques victimes que par une explosion terrible qui faillit renverser naguère une partie de la ville. C'est dans cette plaine, consacrée aux exécutions militaires, que Ligier fut conduit. Déjà les armes étaient chargées. Ligier, debout, les yeux découverts (il avait arraché le bandeau funeste), la poitrine tournée vers les soldats, attendait le coup mortel. Peut-être son cœur s'était-il brisé en songeant qu'il n'avait pu embrasser sa jeune épouse, qu'il allait mourir sans la voir ; mais son visage n'avait point pâli. Déjà les armes meurtrières étaient dirigées vers lui, le fatal commandement allait être prononcé, quand soudain,

190

195

200

205

210

2l5

dans la plaine, une voix se fit entendre, étouffée par les sanglots : Ligier! Ligier ! Le malheureux se retourna. Une femme accourait, agitant un mouchoir blanc. Il reconnaît son amante, et cette main qui lui envoyait un dernier baiser. Le chef des soldats donna le signal; attentifs à la douleur déchirante de l'épouse, les soldats restaient immobiles; il répéta le mot meurtrier : alors Ligier tomba mortellement frappé. Sa malheureuse veuve ne le vit point tomber; sans force, sans couleur, elle était étendue sur la terre. Claire arrivait en hâte auprès d'elle; bientôt le vieillard fut près de sa fille. Julienne se laissa reconduire en silence. Sa morne douleur déchirait l'âme du vieux père. Elle se retira dans sa chambre. Par son ordre, Claire sut où le corps de son époux avait été enseveli. Un fossoyeur fut gagné, et la nuit même un domestique fidèle conduisit une voiture près du cimetière. Un ouragan terrible qui s'éleva n'empêcha point Julienne d'accomplir son pieux dessein. Elle fit découvrir le corps de son époux; aidée du fossoyeur et de sa bonne Claire, elle l'emporta dans sa voiture, et après avoir lavé ellemême ses plaies sanglantes, elle le fit déposer dans un cercueil, laissant aux autres le soin du reste. Deux jours après, sans maladie, sans souffrance, elle mourut.

» Une même tombe renferme son corps et celui de son époux. A défaut d'une inscription qu'il n'a pas été permis d'y placer, deux jeunes cyprès indiquent la place où sont ensevelis ces deux amants ».

Je fus alors visiter le tombeau de mon ami, à la place où j'avais surpris, dans cette nuit d'orage, sa

220

225

230

235

240

245

250

[3921

fidèle épouse lui rendant les derniers devoirs. Les deux cyprès ombrageaient une simple butte de gazon. J'y suis retourné depuis mon retour d'Espagne; les cyprès n'y sont plus; rien n'indique leur tombe ignorée, et peut-être leur souvenir ne vit-il plus aujourd'hui que dans ma mémoire.

J. [Abel Hugo.]

255

REVUE LITTÉRAIRE

ÉPÎTRE A UN HONNÊTE HOMME

QUI VEUT DEVENIR INTRIGANT

Par M-1 la princesse C. DE S.

Le cadre était vaste : nous n'osons dire que Mme la princesse de S. l'ait rempli ; nous croyons même, et la galanterie nous empêche seule de justifier notre opinion, qu'elle a fait entrer dans son tableau des personnages que l'on s'étonne d'y trouver (pages 12 et i3), tandis qu'elle a tenu dans l'ombre des caractères qui semblaient devoir se présenter à son esprit, comme ils se présentent à celui du lecteur. Nous nous hâtons d'achever notre tâche de critique pour rendre justice à la versification pure, harmonieuse et facile qui distingue cette production. Le style de Mme de S. ne manque même ni de chaleur ni d'énergie. Elle cherche à détourner son honnête homme du métier d'intrigant :

Tu veux être intrigant : c'est sans doute un moyen De parvenir à tout en ne méritant rien.

Ne sens-tu pas qu'il est, dans l'art de dénoncer, D'aduler, de trahir, de perdre, de blesser,

5

10 i5

[393]

Une perfection que tu ne peux atteindre,

Un avilissement que tu ne saurais feindre,

Un talent tout à part, et qui semble ici-bas

Le partage honteux de ceux qui n'en ont pas?

Tu veux être intrigant, misérable honnête homme!

Ce dernier vers est excellent et digne de la comédie. Plus loin, l'auteur peint ainsi un de ces intrigants qui sont d'autant plus dangereux que leur extérieur est respectable :

Les roses du printemps brillaient sur son visage, Quatre lustres complets à peine étaient son âge,

Il s'illustrait déjà dans l'art pernicieux

De cacher un cœur bas sous un front généreux, D'obtenir à la fois le profit et l'estime

Et de se faire plaindre en frappant sa victime.

En somme, quoique Mmo la princesse de S. proteste dans son avant-propos contre toute application particulière, quoiqu'elle semble craindre de passer pour satirique, il faut, nous persistons à le croire, qu'elle retranche de son Épître les pages indiquées ci-dessus, pour avoir droit de ne s'appliquer que la première moitié du vers fameux :

Vous joignez l'art de plaire au malheur de médire.

U. [Victor Hugo] t.

i. Initiale à la table seulement.

20

25

30

35

40

[39411

BERRIANA

Ou Recueil des traits de bonté les plus remarquables de

S. A. R. feu M" le duc de Berri, précédé de la vie de ce

Prince; par A.-J.-C. SAINT-PROSPER, auteur de VObservateur au XIX- siècle, orné d'un fac-simile et d'un portrait du Prince\*.

C'est avec empressement que nous multiplions nos éloges envers un jeune écrivain qui multiplie lui-même, avec un zèle si louable, ses hommages à la mémoire de notre infortuné duc de Berri. La vie de cet auguste Prince, dont M. Saint-Prosper fait précéder son utile recueil, est écrite avec beaucoup de talent. On y remarque avec plaisir cette liberté d'opinion, qui annonce l'indépendance de l'esprit, et sans laquelle il était impossible de réussir dans un pareil sujet. Un Ministériel a mauvaise grâce à tonner contre les révolutionnaires, et lorsqu'on entend les professions de foi de certains hommes, on est toujours tenté de s'écrier :

Quis tulent Gracchos de seditione querentes?

Nous citerons, pour montrer la manière de M. Saint-Proslper, le passage suivant, où l'auteur rappelle quelques-uns des faits d'armes du duc et venge la gloire trop méconnue de cette noble armée de Condé:

i. Un volume in-I8 de dix feuilles. A Paris, chez Pichard. libraire, quai Conti, 5. Prix : 2 fr. 5o (C. L.).

45

5o

55

6o

[3951

« A Valdan, à Saint-Mergen, le prince frappe de l'épée, emporte les redoutes, et, comme un parvenu des camps, il paie partout de sa personne. La plus douce intimité l'attache au jeune duc d'Enghien, et il lui envie les périls qu'il ne peut partager avec lui. Que de fois les mêmes balles ont sifflé aux oreilles des deux jeunes héros! Mais il est des temps où la véritable grandeur se perd, dépouillée de l'admiration qui lui appartient. Les hommes n'applaudissent qu'au courage qui triomphe; ils ne calculent pas ce qu'il a dissipé de leur sang, ils le voient heureux, et le saluent de leurs acclamations. Il serait cependant juste à ceux qui redisent si haut les triomphes militaires de la révolution, de ne pas refuser, avec l'insolence du dédain, la portion de gloire que l'armée Condéenne a conquise en déployant tous les genres d'héroïsme. Hommes à petites lumières, secouez un instant le préjugé du malheur! Je vous le demande, que perdez-vous, en grandissant votre admiration de tous les nobles souvenirs qu'une poignée de Français proscrits a légués au prix de son sang? Mais non, la postérité seule est assez puissante pour absoudre l'infortune. Les contemporains se tiennent trop loin d'elle pour jamais la juger; et puis, quand ils oseraient l'approcher, ils n'en sentiraient pas la grandeur : elle est trop simple et trop nue pour les yeux du vulgaire? »

L'auteur, passant à la seconde partie de son ouvrage (les traits les plus remarquables du prince), termine ainsi l'exposé de la vie du frère d'armes, des trois derniers Condés :

« D'autres ont retracé mieux que je ne pourrais

65

70

75

80

85 go

le faire 1 les derniers moments du plus noble des princes; la France entière a pleuré en les lisant, et la mort du duc de Berri sera une des plus belles pages que l'héroïsme du cœur ait jamais léguées à l'histoire des hommes. Pour moi, je veux mettre un instant fin à ces tristes détails : tout grands qu'ils sont, la mort est toujours là pour les couvrir de son deuil et pour en flétrir à mes yeux la sublime élévation. J'ai besoin de me détacher de tant de douleurs. Je vais donc essayer de peindre toutes les vertus de celui qu'un deuil européen a suivi sur sa tombe. Je vais essayer de le faire revivre tout entier. Puisse une si chère illusion tromper quelques instants des regrets que la vie la plus longue suffirait à peine pour éteindre!... »

La partie anecdotique de ce recueil, qui renferme un grand nombre de traits peu connus, est, comme on devait s'y attendre, pleine d'agrément et d'intérêt. Cependant un sentiment bien triste se mêle à cette douce lecture, elle inspire un double attendrissement, et plus ces charmants détails font éprouver de plaisir, plus les regrets augmentent de vivacité.

M. Saint-Prosper, pour satisfaire la vive curiosité que son titre excitera sans doute, a joint à son ouvrage un choix de morceaux en prose et en vers de différents auteurs sur la mort de M&' le duc de Berri, et la liste de tous les souscripteurs pour Paulmier et le brave Desbiez. Aussi, son recueil, imprimé avec beaucoup de netteté et d 'élégance, est-il plus complet que tout ce qui a paru jusqu 'à ce jour, et ne peut-il manquer de réussir auprès d'un public qui se montre si avide de tout ce qu 'un

5

»o

>5

10

15

120

125

[3961

vrai patriotisme inspire à nos auteurs, en l'honneur du malheureux neveu de Louis XVI.

U. [Victor Hugo.]

LES PROSCRITS OU LE CRI FRANÇAIS

Ode par M. LA VIGNE

Aujourd'hui l'opinion de mon barbier est l'opinion générale ; le vœu d'un bon bourgeois est le vœu de la patrie ; et le cri d'un écolier, le cri français.

La nation, je ne connais que la nation, c'est en son nom que je pense, c'est en son lieu et place que j'écris, et si je fais un cours de poésie latine, c'est encore pour la nation ; l'excellente mère ! elle aura mon dernier soupir comme la dernière goutte de mon encre : ainsi dit à qui veut l'entendre un de ces libéraux de la vieille roche, comme ce siècle, qui n'a point dégénéré, en produit encore beaucoup pour sa gloire.

Ce vieux refrain des patriarches de l'égalité est encore aujourd'hui répété en chœur par les tribus fidèles. Et c'est un privilège exclusivement réservé aux enfants de la patrie que de se constituer, chacun individuellement, la nation, de ne faire qu'un avec elle; noble persuasion, qui est le signe caractéristique d'un cœur éminemment français, et le cachet d'une belle âme.

130

135

140

145

150

[W

Toutefois, il faut être tolérant, et (ceci s'adresse à M. Lavigne) n'est-ce pas mettre les gens dans une bien cruelle alternative que leur dire : Criez comme moi, ou cessez d'être français. Et telle est cependant exactement la position embarrassante où le cri de M. Lavigne nous jette, nous et quelques autres (partie infiniment petite de la nation à la vérité), qui osons avoir une opinion diamétralement opposée à la sienne. Mais M. Lavigne ne s'est point arrêté à de si faibles considérations; que lui importe en effet que quelques insensés le condamnent, si toute la nation l'approuve ?

Dans la première strophe de son ode, l'auteur peint ainsi avec des embellissements la terreur de 1815, sortie toute sanglante du cerveau de dame Minerve.

J'ai vu l'implacable vengeance,

Cinq lustres à peine écoulés,

Regagner ces champs de la France

Qu'elle avait déjà désolés :

L'envie, aux yeux secs et livides,

Et l'avarice, aux mains avides,

La guidaient en la bénissant :

Plus loin, la peur au front servile,

La haine et la guerre civile L'accompagnent en frémissant.

Plus bas est tracé le portrait de la Pitié :

Mais quelle est cette autre Déesse

Qui semble plaindre nos malheurs,

Dessous l'humble front qu'elle abaisse

Je vois ses yeux baignés de pleurs.

>5

60 i65

170

175

180

[3981

Une faute de français de moins dans les vers précédents, et une syllabe de plus dans un des suivants, ne gâteraient pas ces deux strophes, à cela près, assez correctes :

Toi qui reconquis à Toulouse

L'honneur sacré de nos guerriers,

Tes fiers soldats te redemandent;

Déjà leurs bataillons t'attendent ;

Ils redéployent leurs drapeaux.

Nous serions tentés de croire que M. Lavigne fait de la Minerve sa lecture favorite. Il est à peine une seule pensée, nous dirions même une seule expression dans son ode, que ne pourraient revendiquer les Éditeurs légalement responsables. A Dieu ne plaise que nous lui fassions un reproche d'avoir puisé à une source aussi pure : cette feuille intéressante, sous le double rapport des saines doctrines littéraires et politiques, peut donner l'élan à la verve du poète, comme elle inspire le patriotisme du Français. Il n'est peut-être en effet aucune classe d hommes à laquelle on ne puisse offrir la Minerve ; nos dames de Nantes ou autres lieux y entretiennent ce libéralisme délicat qui les caractérise ; le patriote lui doit, une fois par semaine, quelques heures d'une distraction aimable ; le buonapartiste, des souvenirs bien doux et des espérances bien chères; tout Français enfin y apprend à commenter la Charte, à la manière dont Bazile commente ses proverbes, et M. de Tracy l' Esprit des lois : il n'y a pas jusqu'aux ex-commissaires de la police impériale qui n'y puisent un aliment à cet ardent

185

190

195

200

205

210

[399]

amour de la liberté pour laquelle, comme on sait, ils ont toujours respiré.

FI.

i. Initiale à la table seulement.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ABRÉGE

DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE COMPARÉE

Par MM. DU F AU et GUADET.

Le savant n'a rempli, dans ses écrits, que la moitié de sa tâche, si, se bornant à instruire, il ne s'attache pas à plaire. On ne recherche guère la science pour elle-même ; on veut qu'à l'érudition se trouvent joints l'agrément et l'intérêt. Le Dictionnaire que nous annonçons réunit ces deux avantages : MM. Dufau et Guadet ont senti qu'il ne suftisait pas de composer un ouvrage savant, mais qu'il fallait offrir un livre bien écrit. Ils ont eu le talent d'éviter la sécheresse dans des discussions arides, et de s'exprimer avec élégance en conservant toujours la concision nécessaire. Leur travail sera consulté avec intérêt par les érudits, et lu avec plaisir par les gens du monde.

Les auteurs, en publiant un ouvrage dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps, ont rendu un véritable service aux lettres et à l'instruction publique. Les lecteurs de toutes les classes sentiront le prix d'un livre qui les dispense de recherches

2l5

2 20

225

230

longues et fastidieuses et leur fournit des renseignements utiles. Il sera surtout indispensable aux professeurs, comme aux élèves des hautes classes, auxquels il semble d'ailleurs particulièrement destiné.

Le nom de M. Dufau, déjà avantageusement connu dans la littérature, recommande encore cet ouvrage à l'attention publique. On sait que ce jeune écrivain s'est chargé de nous donner la continuation de l'histoire de Vély. Le talent dont il a fait preuve dans la première livraison qu'il vient de publier, est d'un heureux augure pour le succès de son nouvel ouvrage.

F t.

i. Initiale à la table seulement.

ODE SUR LA MORT

DE S. A. R. Mgr LE DUC DE BERRI

Par M. F. CÔME.

La mort déplorable de notre prince a éveillé la verve de tous les jeunes poètes. Déjà nous avons signalé quelques-uns de ceux dont les essais poétiques ont mérité d'honorables succès. En voici un encore qui demande une certaine distinction. L'ode de M. Côme lui fait un égal honneur, et comme Français, et comme poète. Il a rappelé avec bonheur quelques-unes des paroles sublimes de l'au-

235

240

245

250

14001

guste victime, paroles que l'histoire recueillera, et qui rendent plus déchirants encore les souvenirs de la nuit affreuse qui ravit à la France un Prince, son espérance et son amour.

Nous citerons pour exemple les strophes suivantes :

Au milieu des héros, l'orgueil de ma patrie,

J'eusse aimé mieux mourir pour la gloire et la paix ; Qu'il est cruel, dit-il, de perdre ainsi la vie

De la main d'un Français 1

...................

Les ans, dis-tu, pour moi seront sans jours de fête ! Quand mon Charles n'est plus, tout redouble mon deuil 1 Cheveux, qu'il aimait tant, cessez d'orner ma tête,

Pour le suivre au cercueil.

Le poète termine ainsi ;

0 Rois ! ouvrez vos rangs, dans vos demeures sombres, A la noble victime, objet de notre deuil !

Ainsi qu'à l'avenir, la France, augustes ombres,

Vous l'offre avec orgueil.

F.

FIN DU PREMIER VOLUME.

t jLôo

265

270

TABLE DU PREMIER VOLUME

(l" ET 2" PARTIES')

POÉSIE

Pages. L'Enrôleur politique, satire ; par M. VICTOR-MARIE HUGO. 3\* Les Vierges de Verdun, ode couronnée en 1819 par l'Académie des Jeux floraux; par M. V.-M. HUGO 53\* L'Avarice et l'Envie, conte; par M. V. D'AUVERNEY 61\* Épître à Brutus (Les Vous et les Tu); par ARISTIDE..... 109\* Stances à Thaliarque; par M. EUGÈNE HUGO n4\* Élégie-, par M. J.-J. RÉDA N5\* f-,pigramme; par M. D. MONIÈRES 116\* Cacus (Extrait d'une traduction inédite de l'Énéide); par

M. V. D'AUVERNEY 163\*

Les Destins de la Vendée, ode dédiée à M. le vicomte de

CHATEAUBRIAND; par M. V.-M. HUGO 219\* Épigramme sur le défunt Mercure; par M. D. MONIÈRES. 224\* Achéménide (Extrait d'une traduction inédite de l'Énéide) ;

par M. V. D'AUVERNEY 275\* Le Désespoir d'Amour, conte; par M. J.-J. RÉDA 281\* Ode sur la mort de S. A. R. Charles-Ferdinand d'Artois,

duc de Berri, fils de France ; par M. V.-M. HUGo,.... 3 Lesderniers Bardes, poème ossianique; par M.V.-M. HUGo. 57 La Mort du duc d'Enghien, ode couronnée en 1818 par l'Académie des Jeux-floraux; par M. E. HUGO 115

L'Antre des Cyclopes (Extrait d'une traduction inédite de l'Énéide); par M. V. D'AUVERNEY 122

Vers adressés le 25 mars 1820 à M. V.-M. Hugo; par M. le comte FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, de l'Académie française, etc 173

César passe le Rubicon (Traduit de Lucain) ; par M. V. D'Au-

VERNEY ............................................. 175

l, Les chiffres de la pagination marqués d'un astérisque renvoient à la lU partie du lU volume.

Élégie; par M. J.-J. RÉDA 178 Imitation d'Owen; par M. J. SAINTE-MARIE 178

PROSE

Du Génie (E.) 167\* Le Duel du Précipice, poésie erse (E.) 225\*

BEAUX-ARTS

Annales du Musée : Salon de 181 g ; par C.-P. LANDON (M.). 71

LITTÉRATURES ÉTRANGERES

LITTÉRATURE ANGLAISE. — Walter Scott. L'Officier de fortune, la Fiancée de Lammermoor (M.) 63\*

LITTÉRATURE ESPAGNOLE. — Juan Melendez Valdes. Poe-

sias escogidas (A.) 285\*

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Essai sur l'indifférence en matière de religion; par F. DE

LA MENNAIS (D.-B.) 11\* Œuvres complètes d'André de Chénier (E.) 18\* L'Observateur au dix-neuvième siécle; par A.-J.-C. SAINT-

PROSPER (C. S'-M.) 39\*

La Jérusalem délivrée ; par BAOUR-LORMIAN, de l'Acadé-

mie française. — 1er art. (A.) 73\* Les Vêpres siciliennes. — Louis IX. — i" art. (V.) 83\* La Panhypocrisiade, comédie épique; par N.-L. LEMER-

CIER, de l'Académie française. — i" art. (A.) 117\*

L'Esprit du Grand Corneille ; par le comte FRANÇOIS DE

NEUFCHATEAU, de l'Académie française (M.) 124\*

De l'Éloquence politique; par P.-S. LAURENTIE. — 1" art.

(B.) 138\*

La Jérusalem délivrée ; par BAOUR-LORMIAN, de l'Acadé-

mie française. — 2° et dernier art. (A.) 171\*

Lettres sur la nouvelle traduction de la Jérusalem. —

Observations sur le même ouvrage-, par G.-G. (A.) 177\*

Les Vêpres siciliennes. — Louis IX. — 2\* et dernier art.

(V.) ................................................. 179\*

Réjlexions morales et politiques sur les avantages de la monarchie; par M-' C. de M\*\*\*. — 1" art. (B.) 193\*

La Panhypocrisiade, comédie épique; par N.-L. LEMER-

CIER, de l'Académie française. — 2' et dernier art.

(A.) 229\*

Histoire de France ; par VÉLY, VILLARET, GARNIER et Du-

FAU. — RR art. (E.) 236\*

Trois Messàniennes, suivies de Deux Élégies sur Jeanne d'Arc \ par C. DELAVIGNE (S.) 246\*

La Famille Lillers; par A.-J.-C. SAINT-PROSPER, tome I"

(M.) 251\* Phocion, tragédie; par J.-C. Royou (H.) 257\* Odes choisies; par le comte de VALORI (S.) 293\* Clovis, tragédie; par N.-L. LEMERCIER, de l'Institut (E.). 298\* L'Orléanide, poème national en vingt-huit chants; par

LEBRUN DE CHARMETTES. — ln art. (A.) II

Trois chants de l'Iliade, en vers français; par A. BIGNAN

(V.) 21

La Massiliade, poème épique en douze chants; par

S. MARIN (A.) 77 L'École du Cavalier. — L'Art du Tour (V.) 83 Vie privée de Voltaire et de M" du Chatelet, suivie de

Cinquante Épitres inédites de Voltaire (V.) i 2F) Les Philippiquesfrançaises, poème ; par ED. CORBIÈRE(S.). 137 Réflexions morales et politiques sur les avantages de la monarchie; par M-' C. DE M\*\*\*. — 2e art. (B.) 14:1

L'Orléanide, poème national en vingt-huit chants; par

LEBRUN DE CHARMETTES. — 2\* art. (A.) 179 Méditations poétiques (V.) 189

CORRESPONDANCE

l' Lettre de Publicola Petissot sur l' Art politique, poème;

par BERCHOUX 3I3\* Il' Lettre du même, sur le même sujet 3o

SPECTACLES

THÉATRE-FRANÇAIS. — Le Frondeur, comédie en un acte

et en vers; par M. Royou (H.) ...................... 37\*

SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — Un moment d'imprudence, comédie en trois actes et en prose; par MM. WAFFLARD et FULGENCE (H.) 91\*

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — La Somnambule, vaudeville

en deux actes; par MM. SCRIBE et GERMAIN DELAVI-

GNE (H.) 94\*

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN. — CADET-ROUSSEL

Procida; par MM. DUPIN et CARMOUCHE (H.) 97\*

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — Olympie, tragédie lyri-

que en trois actes. Paroles de MM. DIEULAFOI et BRIFAUT; musique de M. SPONTINI (H.) I45\*

THÉATRE-FRANÇAIS. — Le Marquis de Pomenars, comédie

en un acte et en prose (H.) 150\*

SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — Les Comédiens, comédie

en cinq actes et en vers; par M. C. DELAVIGNE (H.). 201\*

SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — Charles de Navarre, tragédie en cinq actes; par M. BRIFAUT. — ler art. (H.). 95

THÉATRE-FRANÇAIS. — Marie-Stuart, tragédie en cinq ac-

tes; par M. LEBRUN. — lor art. (E.) 155

SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — Charles de Navarre, tragédie en cinq actes; par M. BRIFAUT. — 2' et dernier

art. (H.) 199

MÉLANGES

Le Cimetière de V\*\*\*, nouvelle (J.) 39 et 205

REVUE LITTÉRAIRE

Les Trois Nuits d'un Goutteux, poème en trois chants ;

par le comte FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, de l'Acadé-

mie française (U.) 101\*

Aux Missionnaires de l'Irréligion, poème ; par P.-A. VIEIL-

LARD (F.) J 04\*

Constant et Discrète, poème en quatre chants, suivi de poésies diverses ; par le comte GASPARD DE PONS (V.). i53\* Le Dix-neuvième Siècle, satire; par ED. CoRBiÈRES (F.).. I54\* Le Dix-neuviéme Siècle, épître à M. le comte FERRAND;

par ROSSET (U.) 157\* L'Abus des Mots, satire; par M\*\*\* (F.) .................. 159\*

Trois Messéniennes Royalistes; par JULES VALENCE (F.). 213\* Le Songe, cantate sur l'heureux accouchement de

S. A. R. Madame la duchesse de Berri ; par DEBASSIEUX (F.) 367\* L'Institution du Jury, poème ; par ED. ALLETZ (F.) 269\* Le Champ-d'Asile, dithyrambe; par P.-J. (F.) 271\* Odes; par HENRI TERRASSON (F.) 3a5\* Épître aux Électeurs; par un AMI dela Charte et du Roi(F.) 327\* Charles de France, duc de Berri, ou sa Vie et sa Mort ;

par M\*\*\*, ancien officier d'artillerie (V.) 45

Oraison funèbre de S. A. R. Mgr le duc de Berri; par un jeune Séminariste (M.) 49 La Chaumière de Clichy; par M\*\*'\* (F.) 101 Almanach des Muses pour l'année I820 (F.) 105 Dithyrambe sur l'assassinat de S. A. R. Mgr le duc de

Berri; par TÉZÉNAS DE MONTBRISON (U.) 108

Ode, ou Chant funèbre sur la Mort de S. A. R. Mgr le duc

de Berri; par LEBRUN DE CHARMETTES (U.) 109

La France royaliste aux Mânes de Mgr le duc de Berri;

par A.-J.-C. SAINT-PROSPER (U.) 110

Épître à un honnête homme qui veut devenir intrigant ; par

la princesse C. DE S\*\*\* (U.) 215 Berriana; par A.-J.-C. SAINT-PROSPER (U.) 217 Les Proscrits, ou le Cri français; par LAVIGNE (F.) 220 Dictionnaire universel abrégé de Géographie ancienne comparée; par DUFAU et GUADET (F.) 223

Ode sur la Mort de S. A. R. Mgr le duc de Berri; par

F. CÔME (F.) 224

VARIÉTÉS

Nouvelles littéraires ....... 44\*, io5\*, 214'1:, 329\*, 5t, 111, 169

SOCIÉTÉ

DES

TEXTES FRANÇAIS MODERNES

! La Société des Textes français modernes a pour but de réimprimer des textes publiés dans les quatre derniers siècles, et d'imprimer des textes inédits appartenant à ces mêmes siècles.

Les membres de la Société paient une cotisation annuelle de vingt jrancs dont ils peuvent se libérer par un versement de trois cents jrancs.

Moyennant une cotisation annuelle de quarante francs, ou un versement de six cents jrancs, ils peuvent recevoir les publications tirées sur papier de Hollande.

Les exemplaires sur papier de Hollande ne sont pas mis dans le commerce.

Les sociétaires ont droit à toutes les publications de la Société, à partir de l'année de leur adhésion.

Ils ont droit à une remise de 20 "1. sur le prix de chacun des volumes publiés antérieurement.

La Librairie HACHETTE, à qui a été confié le soin de recevoir les cotisations, se charge également de transmettre à la SOCIÉTÉ les adhésions nouvelles.

PUBLICATIONS

DES QUINZE PREMIERS EXERCICES

(1905-1922)

EN VENTE A LA LIBRAIRIE HACHETTE

HERBERAY DES ESSARTS. Traduction d'Ama-

dis de Gaule, livre 1 (H. Vaganay), 2 vol. 24' »

Du BELLAY. Œuvres Poétiques (H. Chamard),

Tomes 1 et II en réimpression.

Tome 111 8 » Tome IV 12 » Tome V 20 »

RONSARD. Œuvres complètes (P. Laumo-

nier),

Tomes 1 et II, 2" édition ... 3o » Tome III i5 »

DES MASURES. Tragédies saintes (Ch. Comte) 12 » J. DE SCHELANDRE. Tyr et Sidon (J. Haraszti) 10 »

J. DE LINGENDES. Œuvres Poétiques (E.-T.

Griffiths) 10 » TRISTAN. La Mariane (J. Madeleine) 10 » TRISTAN. LaMortde Sénèque (J. Madeleine). 10 » Bois-RoBERT. Epistres en vers, tome 1

(M. Cauchie) 16' »

FONTENELLE. Histoire des Oracles (L. Maigron) 12 »

Correspondance de J.-B. Rousseau et de

Brossette (P. Bonnefon), 2 vol 24 »

VOLTAIRE. Lettres Philosophiques (G. Lan-

son), 31 édit., 2 vol 20 » LAMARTINE. Saül (J. des Cognets) 5 » Le Conservateur littéraire, tome I, impartie

(J. Marsan) 16 » La Muse Française (J. Marsan), 2 vol 20 » ALFRED DE VIGNY. Poèmes Antiques et Modernes (E. Estève) .......... en réimpression.

SEIZIÈME EXERCICE (1923) :

ANGOT L'ÉPERONNIÈRE. Les Exercices de ce

temps (Fr. Lachèvre) 20 »

ALFRED DE VIGNY. Les Destinées (E. Estève). 10 » .

DIX-SEPTIÈME EXERCICE (1924) :

AMYOT. Démosthène et Cicéron (J. Nor-

mand) 6 »

SOREL. Histoire comique de Francion, livres 1,

II et III (E. Roy) ..................... 25 »

DIX-HUITIÈME EXERCICE 1925) :

RONSARD. Œuvres complètes (P. Laumonier), t. IV 20 »

MICHELET. Jeanne d'Arc (G. Rudler),

Tome 1 5 » Tome II ............................... 10 »

(Ces deux tomes ne se vendent pas séparément.)

DIX-NEUVIÈME EXERCICE (1926) :

SOREL. Histoire comique de Francion, livres IV, V, VI et VII (E. Roy) 25 »

Le Conservateur littéraire, tome I, 2e partie

(J. Marsan) .......................... 16 »

SOUS PRESSE OU EN PRÉPARATION

HERBERAY DES ESSARTS. Amadis de Gaule, livres II.

IV (H. Vaganay).

Du BELLAY. Œuvres poétiques, t. VI et suiv.

(H. Chamard).

RONSARD. Œuvres complètes, t. V et suiv. (P. Laumonier).

AMYOT. Alexandre et César (J. Normand). AGRIPPA D'AUBIGNÉ. Œuvres (A. Garnier).

E. PASQUIER. Recherches de la France, livre VII

(G. Michaut); livre VIII (F. Gohin).

CH. SOREL. Francion, livres VIII-XII (E. Roy).

— Polyandre (E. Roy).

BOIS-ROBERT.Epistres en vers, t. II (M. Cauchie), TRISTAN. Le Parasite (J. Madeleine).

SCARRON. Nouvelles tragi-comiques (J. Caillat). BOILEAU. Satires (A. Cahen).

Documents relatifs aux Lettres Philosophiques

(G. Lanson).

Le Conservateur littéraire, suite

BALZAC. Louis Lambert (M. BOUTÉE^);-' /

TOIMVU. — Impr. et Libr. ÉCOVAHS PBIYI.T. — 734\*